EXPÉRIENCE ET RECHERCHE MISSIONNAIRES

Spiritus

royaume de Dieu et mission

« Vous serez mes témoins »

Eglise et Royaume de Dieu

L'Espérance qui nous fait vivre

140 **septembre 1995**

SEPTEMBRE 1995 140 TOME XXXVI

royaume de Dieu et mission

Marcello Zago	Les étapes d'une prise de conscience	279
Michaël Amaladoss	Le Royaume, but de la Mission	291
John Fuellenbach	Eglise et Royaume	305
Pedro Casaldáliga	Le Royaume est à vous	318
Dina Trevisan	Au camp de Rukuramigabo	326
Bernard Ducrot	Pourquoi rester ?	332
Aloysius Pieris	Les pauvres et le Règne de Dieu	339
collectif	« Point Cœur »	348
Jean Fontaine	Vivre les réalités du Royaume ?	353
Jeanne Pernin	Les foyers islamo-chrétiens	359
Gérard Guitton	Pauvreté et mission	364
Philippe Warnier	Que ton Règne vienne	371
Spiritus	Implications et perspectives	378

Bernard Rey	« L'Eucharistie du Mil » (recension)	382
	notes bibliographiques	385
	informations	387

Ceux qui sont impliqués dans la mission ont toujours eu le souci d'en définir le but. Il fut un temps où la réponse venait toute simple. On partait au loin pour « implanter l'Eglise » en terre « païenne » et on se fixait des objectifs et des moyens en conséquence. Aujourd'hui, on affirme que la mission a quelque chose à voir avec l'avènement du Royaume de Dieu. Pourquoi ce changement d'accent ? S'agit-il simplement d'une mode passagère ? Le modèle ancien aurait-il perdu toute valeur ? Quelles relations entretiennent entre eux l'Eglise et le Royaume ? Quelle est la place du Christ dans ce schéma ? Redemptoris Missio, *en son chapitre 2, est une réponse à ces diverses questions.*

Le dossier que nous présentons dans ce numéro de Spiritus *n'a d'autre ambition que d'apporter une modeste contribution à ce débat toujours ouvert. Vous y trouverez quelques éléments de réponse : les étapes de cette évolution (M. Zago), le Royaume de Dieu est bien le but de la mission (M. Amaladoss), quelles sont les relations entre Eglise et Royaume (J. Fuellenbach).*

Il fait aussi une large place à des témoignages. Il ne s'agit plus de réponses théoriques, mais de réponses de vie. Ces témoignages prennent parfois la forme d'une question. Quand on est affronté dans son engagement missionnaire à des situations où la « mission » semble difficile, parfois impossible, où l'Eglise fait l'expérience de sa pauvreté et de ses limites, peut-on encore croire que le Règne de Dieu vient ? Ces témoignages nous aident aussi à comprendre comment les pauvres sont les premiers destinataires et partenaires du Royaume.

« Les multiples perspectives du Royaume n'affaiblissent pas les fondements et les finalités de l'activité missionnaire, elles les renforcent plutôt et les élargissent » (R.M. 20). A la suite de Paul VI (E.N. 34), Jean-Paul II nous invite à croire en la « promesse d'un nouvel âge de la mission » qui réponde aux appels de notre temps. « Nous devons demander le Royaume, l'accueillir, le faire grandir en nous ; mais nous devons aussi travailler pour qu'il soit accueilli par les hommes et grandisse parmi eux, jusqu'au jour où le Christ "remettra la royauté à Dieu le Père" et où "Dieu sera tout en tous" (1 Co 15,24.28) » (R.M. 20).

Spiritus

LES ÉTAPES D'UNE PRISE DE CONSCIENCE

par Marcello Zago

Oblat de Marie, né à Trévise (Italie), Marcello Zago après des études de théologie à Rome, a été missionnaire au Laos où il a été sensibilisé au dialogue avec les bouddhistes. Supérieur général de sa Congrégation depuis 1984, il est aussi consulteur du Conseil Pontifical pour le Dialogue Interreligieux. Sa contribution introduit notre dossier.
Retraçant les principales étapes de la réflexion théologique des années cinquante à nos jours, le Père Zago nous aide à mieux comprendre comment le « Royaume » a retrouvé sa place comme finalité de la mission. En conclusion, reprenant l'essentiel de l'enseignement de Redemptoris Missio *sur le « Royaume », il en dégage les implications pastorales.*

Comprendre la mission à partir de la réalité du Royaume est une nouveauté par rapport à la théologie et à la praxis missionnaires des siècles précédents. Le terme « royaume » était certes couramment utilisé. On se référait au Royaume de Dieu, catégorie partout présente dans l'Ecriture et utilisée par Jésus lui-même, mais on le prenait comme synonyme de vie intérieure dans le Christ ou d'Eglise. C'est dans plusieurs milieux, ou filons, de réflexion que, ces quarante dernières années, on a redécouvert le concept de Royaume.

LA RÉFLEXION PROTESTANTE

Au début des années cinquante, dans les cercles œcuméniques, on a employé la notion de « Mission de Dieu » pour expliquer le rôle de l'activité ecclésiale. G.F. Vicedom en a développé la théologie [1]. La mission est l'activité de Dieu ; une activité coextensive à l'humanité et au créé. L'Eglise doit découvrir l'activité de Dieu dans le monde pour promouvoir le Royaume, c'est-à-dire le plan et l'action de Dieu. L'Eglise n'est en aucune façon le but, ni non plus l'agent nécessaire de la mission. Elle est seulement le résultat et le signe du salut de Dieu.

Dans la moitié des années soixante-dix, après des réactions diverses à cette première prise de position, se fait jour une réflexion missiologique plus approfondie et plus équilibrée, **centrée sur le Royaume,** avec des prises de positions fondamentalement semblables à celles que l'on retrouvera dans *Redemptoris missio.* Cet approfondissement se fonde sur l'examen de la révélation biblique à laquelle la missiologie protestante fait référence de façon naturelle.

J. Verkuyl, théologien hollandais, dans son livre : *Introduction à la missiologie contemporaine* [2], présente les buts multiples et la finalité de la mission. Parmi les divers modèles d'interprétation présentés, il choisit la catégorie du Royaume comme étant la plus apte à déterminer les finalités de la mission. **Le Royaume** ne doit être identifié, ni avec l'intériorité personnelle de la grâce, ni avec l'Eglise. Il implique *un rapport essentiel avec le Christ de la Bible* qui continue à être présent et actif et auquel il faut se convertir intégralement. Il dit aussi *relation avec le peuple messianique* et c'est pourquoi la formation de l'Eglise est un élément essentiel de l'activité missionnaire. Il inclut enfin la *lutte contre toute forme de mal et de souffrance.*

Et Verkuyl conclut : *« Les Eglises des six continents doivent être attentives aux besoins changeants de l'humanité et établir leurs priorités en conséquence. Mais même alors, elles doivent présenter le message du Royaume dans sa totalité et ne pas le réduire à un seul de ses aspects. Nous serions vraiment inhumains si nous ne portions remède qu'aux besoins les plus aigus*

1 / VICEDOM G.F., Missio Dei, Saint Louis 1965, p. 5 ; cf. ROSIN H.H, Missio Dei. *An examination of the Origin, Contents and Function of the Term in Protestant Missiological Discussion.* Leiden, 1972.

2 / VERKUYL J., *Contemporary Missiology. An introduction.* Grand Rapids, Michigan 1978, pp. 197-204.

et les plus immédiats des peuples, les privant de la totalité des promesses en omettant de mentionner le Messie lui-même. Imaginer que c'est nous qui instaurons le Royaume et le conduisons à son accomplissement serait orgueil effréné et témérité ingénue. C'est le travail de Dieu, Père, Fils et Esprit Saint. Ce serait, tout autant, signe de paresse peccamineuse et d'indolence dans la foi si, ensemble avec les fils du Royaume du monde entier, nous ne cherchions pas à ériger au milieu de tant de pesanteurs et de maux, les signes de ce qui doit arriver. Quiconque prie : "Que ton Règne arrive et que ta volonté soit faite", est appelé à coopérer à la diffusion du Royaume de Dieu sur toute l'étendue de la terre » [3].

Le Royaume a été le thème de l'Assemblée générale du Conseil œcuménique des Eglises qui s'est tenu à Melbourne, en 1980 [4]. La réflexion sur le Royaume, menée avec la missiologie catholique dans un enrichissement mutuel, se situe toujours au centre de l'animation et des initiatives du Conseil œcuménique des Eglises [5].

VATICAN II ET SES DÉVELOPPEMENTS

La théologie de la mission élaborée par le Concile Vatican II n'est pas centrée sur la catégorie du Royaume mais sur celle de la Trinité. Cependant, les indications sur le Royaume ne manquent pas mais surtout comme une perspective ouverte sur **le rôle de l'Eglise dans la transformation du monde.**

Lumen gentium, « Constitution dogmatique sur l'Eglise », énumérant les diverses images de l'Eglise, parle du Royaume en le mettant en rapport avec l'activité et la personne du Christ et avec l'Eglise elle-même (L.G. 5). Ce paragraphe est complété par un autre (L.G. 9) qui situe la finalité du peuple messianique dans une perspective eschatologique. *Gaudium et Spes,* « L'Eglise dans le monde de ce temps », montre le rapport entre l'eschatologie et l'engagement présent (G.S. 39).

Il est intéressant de noter que le décret missionnaire *Ad Gentes* mentionne l'avènement du Royaume de Dieu au numéro douze, où l'on parle de la pré-

3 / *Ibid.*, pp. 203-204.
4 / CASTRO E., Sent FREE, *Mission and Unity in the Perspective of the Kingdom.* Geneva 1985.
5 / VAN ENGEN Ch., GILLILAND D.S., PIERSON P. *The Good News of the Kingdom.* New York 1993.

sence, de la charité et du témoignage. Mais l'absence d'un développement dans la perspective du Royaume a laissé le rôle missionnaire du témoignage, du dialogue et de la charité dans une situation ambiguë. Ces trois éléments peuvent-ils avoir valeur en eux-mêmes, ou ne sont-ils que des étapes en vue de l'annonce ?

à la suite du concile

Dans l'exhortation apostolique *Evangelii nuntiandi* qui proposait à l'Eglise les réflexions et les attentes du Synode de 1974 sur l'évangélisation, Paul VI faisait référence au Royaume de Dieu prêché par le Christ (n. 8-12), à la nécessité de former des communautés pour vivre la réalité du Royaume et l'annoncer (n. 13). Il demandait de prendre garde d'identifier le Royaume de Dieu avec la promotion et la libération de l'homme (n. 39).

Les orientations conciliaires ont peu à peu produit leurs fruits, tant dans la réflexion que dans la praxis missionnaire. Chez les catholiques, le jésuite Riccardo Lombardi, fondateur du mouvement « Pour un monde meilleur », fut un des premiers à approfondir la thématique du Royaume. Dans son dernier livre [6], après un approfondissement théologique sur l'Eglise comme mystère et structure, il souligne que **l'Eglise est « pour le Royaume »** non seulement dans sa réalisation eschatologique mais aussi dans sa réalisation terrestre. L'Eglise a pour mission de promouvoir les valeurs du Royaume telles que la fidélité à la conscience, l'amour de Dieu et du prochain. Elle doit donc programmer son action à cette fin et former des missionnaires qui ont le Royaume comme horizon.

une étape décisive

Un pas décisif dans l'interprétation du Concile a été fait par le Secrétariat pour les non-chrétiens, appelé maintenant Conseil Pontifical pour le Dialogue Interreligieux. A la Pentecôte 1984, il a publié un document intitulé : *L'attitude de l'Eglise face aux adeptes des autres religions – Réflexions et orientations sur le dialogue et la mission.* Se fondant sur une analyse du Concile Vatican II et sur l'expérience du dialogue, le n° 11 affirme : *« La mission de l'Eglise s'accomplit donc par l'opération au moyen de laquelle, obéissant à l'ordre du Christ et mue par la grâce de*

6 / LOMBARDI R., *Chiesa e Regno di Dio.* Brescia 1976.

l'Esprit Saint et la charité, elle devient en acte plénier présente à tous les peuples... » (A.G. 5). Cette tâche est unique, mais elle s'exerce de manières diverses selon les conditions dans lesquelles la mission est engagée. « *Les actes propres, les moyens adaptés doivent s'accorder avec chaque condition et état. La fin propre de cette activité missionnaire, c'est l'évangélisation et l'implantation de l'Eglise dans les peuples ou les groupes humains dans lesquels elle n'a pas encore été enracinée* » (A.G. 6). D'autres textes du Concile Vatican II affirment que la mission de l'Eglise est également de travailler pour *l'extension du Royaume et de ses valeurs* parmi tous les hommes (cf. L.G. 5, 9, 35; G.S. 39, 40-45, 91, 92; U.R. 2; D.H. 14; A.A. 5).

Le numéro suivant, se fondant sur d'autres documents de l'Eglise, étendait un tel service du Royaume à la tâche en faveur de l'homme, de la justice sociale, de la liberté et des droits de l'homme et à la réforme des structures humaines injustes [7]. Le document donnait ainsi une interprétation théologique à de nombreuses activités de l'Eglise. Faisant référence à la doctrine du Royaume de Dieu, il enrichissait la compréhension de la finalité de la mission chrétienne elle-même.

L'EXPÉRIENCE ASIATIQUE

dans le contexte des autres traditions religieuses

Depuis toujours, l'Eglise en Asie est allée à la rencontre des cultures et des religions. C'est dans ce continent que les missionnaires ont été poussés aux actions les plus radicales en faveur de l'inculturation, effort stoppé par la suite pour des raisons internes et externes et, plus encore, en raison d'une vision théologique inadéquate sur les religions. Avec le Concile et avec le cheminement interne des communautés chrétiennes durant ces trente dernières années, on a perçu **les exigences de nouveaux rapports avec les adeptes des autres traditions religieuses**. Les tentatives et les initiatives de dialogue interreligieux se sont multipliées.

La fédération des conférences épiscopales d'Asie (FABC), et ce depuis sa première assemblée à Taipeh en 1974, a indiqué les trois choix pastoraux à mettre en œuvre dans le dialogue avec les cultures, les religions et les

7 / In Bulletin, Secretariatus pro non christianis, 1984.

pauvres. Elle a aussi suscité divers instituts comme lieux d'échange d'expériences et d'approfondissement théologique et pastoral [8]. Peu à peu la théologie du Royaume fait son chemin, surtout en vue d'une meilleure compréhension de *l'action de l'Eglise chez les non-chrétiens.*

Le Congrès de missiologie de Manille, en décembre 1979, a souvent eu recours à la catégorie du Royaume pour décrire **la nature et la finalité de la mission dans le continent,** spécialement dans son rapport avec les autres religions et l'engagement pour la promotion humaine [9]. La conférence d'ouverture de Mgr Patrick De Souza, évêque de Varanasi, avait pour titre: *L'Eglise et la mission en relation avec le Royaume de Dieu, principalement dans le contexte du tiers monde.* Faisant référence à l'Ecriture, il n'a pas abordé le problème du rapport Eglise-Royaume et ne disait pas comment le Royaume est présent hors de l'Eglise. Il soulignait que le Royaume est présent dans le temps sans s'épuiser en lui [10].

Lors de la rencontre du « BIMA », à Taiwan en 1982, je fus personnellement invité à donner la conférence inaugurale sur le dialogue dans la mission de l'Eglise en Asie, *à partir de la perspective du Royaume selon le magistère de l'Eglise* [11]. Après avoir fait remarquer que la réflexion sur le Royaume de Dieu et son rapport avec l'Eglise était encore bien timide, alors que le terme « Royaume de Dieu » était assez communément utilisé, je soulignais l'unité et la multiplicité de la mission de l'Eglise avec ses trois finalités possibles : l'annonce, la fondation de communautés ecclésiales et la promotion des valeurs du Royaume. Le dialogue a sa place dans chacun de ces domaines, mais c'est dans le champ de la promotion des valeurs du Royaume qu'il devient une activité missionnaire spécifique.

Mais c'est surtout lors des rencontres du « BIRA », que le thème du Royaume a pris une importance particulière. Dans les années quatre-vingts, une dizaine de rencontres sur le dialogue interreligieux ont été organisées dans ce cadre.

8 / Ainsi ont été fondés le « BIRA » (Bishops Institute for Religious Affairs), le « BIMA » (Bishops Institute for Mission Apostolate), le « BISA » (Bishops Institute for Social Affairs), etc. Chacun de ces instituts organise des rencontres qui réunissent des évêques, des théologiens et des agents venant des différents secteurs.

9 / *Towards a New Age in Mission. The Good News of God's Kingdom to the Peoples of Asia.* International Congress on Mission. Manila 2-7 December 1979. Manila 1981.

10 / DE SOUZA P., *Church and Mission in relation to the Kingdom of God especially in a third word context. Ib.* Book II, pp. 25-67.

11 / ZAGO M., *Dialogue in the mission of the Churches in Asia. in* Omnis Terra, Rome 1982, pp. 459-475.

Pratiquement tous les évêques du continent y ont participé avec des experts et des représentants des diverses activités pastorales [12].

interprétations réductrices

Ouverture et équilibre sont les caractéristiques des documents de l'épiscopat d'Asie [13]. Mais comme on pouvait s'y attendre, surtout en des moments de transition et de recherche, il y eut des prises de position théologiques et des pratiques réductrices, selon lesquelles la mission se trouvait réduite au dialogue et à l'enrichissement bilatéral et réciproque, excluant l'évangélisation, la conversion et la formation de communautés chrétiennes. *Redemptoris missio* fait référence à ces positions réductrices concernant le Royaume dans ses relations avec le Christ et l'Eglise et les qualifie d'anthropocentriques, régnocentriques et théocentriques (R.M. 17) mais, comme c'est l'habitude dans ce genre de document, sans citer les noms des auteurs ou des écoles.

On peut trouver des précisions dans une conférence donnée par le cardinal Tomko à l'ouverture du Congrès de missiologie de l'Université urbanienne tenu à Rome en 1988, sur le thème : *« Défis missionnaires à la théologie du salut »* [14]. En quatre parties plutôt denses, le cardinal expose la problématique d'une certaine théologie du salut en relation avec les religions non chrétiennes, la spécificité de la mission, le Royaume de Dieu, et la promotion humaine.

Avec la franchise qui lui est habituelle, Tomko cite des auteurs et des publications. Il affirme à leur sujet : *« La centralité du Royaume apparaît plus fréquemment dans ces théories. Et le Royaume de Dieu, dans la pleine ambiguïté de l'interprétation, est aussi le cœur de la plus récente réflexion de quelques théologiens asiatiques, influencés par l'expérience de leurs contacts avec les grandes religions et les cultures anciennes »* [15]. Ces théologiens, selon le cardinal, mettent entre parenthèses ou nient la proclamation et la conversion.

12 / On trouve un écho de ces rencontres et souvent aussi le texte du message final dans les publications de la fédération des Conférences épiscopales asiatiques : FABC Papers, Hong Kong.

13 / ROSALES G., AREVALO C.G., *For All the Peoples of Asia.* Federation of Asian Bishops' Conferences Documents from 1970 to 1991. Manila 1992.

14 / TOMKO J., *Sfide missionarie alla teologia della salvezza. In:* La salvezza oggi. Congresso internazionale di missiologia. Roma 1989, pp. 13-22.

15 / *Ibid.*, p. 23.

En conclusion, le cardinal propose une série de questions comme autant de défis lancés aux théologiens. Mentionnons celles qui concernent le Royaume et le dialogue dans leurs relations avec la mission.

– Peut-on affirmer que le Royaume de Dieu est le centre de la mission de Jésus Christ (et de l'Eglise) en le détachant et en l'opposant au grand mandat qui oblige d'enseigner et de faire des disciples de toutes les nations en les baptisant ?... Quelle signification a le Royaume de Dieu dans la bouche du Christ ?
– Selon le texte et le contexte de l'Evangile, le Royaume de Dieu peut-il être identifié au bien-être social sur terre ? Les valeurs du Royaume se réduisent-elles à la justice, à la fraternité, à la paix ?
– Le Royaume de Dieu n'est-il pas en même temps le Royaume du Christ ?
– Le Royaume de Dieu n'a-t-il pas quelque rapport avec l'Eglise ?
– Si, selon *Evangelii nuntiandi,* l'évangélisation est proclamation du Royaume, n'est-il pas vrai aussi que l'évangélisation est une réalité complexe et riche qui, entre autres, comprend la « plantatio ecclesiae » ?
– Le fait que Dieu, par sa grâce, agit aussi chez les non-chrétiens exempte-t-il l'Eglise de l'obligation d'annoncer l'Evangile ?
– Le dialogue remplace-t-il la proclamation-annonce ? L'annonce élimine-t-elle le dialogue ? Ou bien ces deux éléments appartiennent-ils à la réalité complexe et riche de l'évangélisation [16] ?

Cette intervention de Tomko peut être considérée comme *une clef de lecture* de l'encyclique *Redemptoris missio* et du document du Conseil pontifical pour le dialogue interreligieux *« Dialogue et Annonce »* [17]. La conférence du cardinal, préfet de la Congrégation pour l'Evangélisation des Peuples, a suscité de l'intérêt, en Amérique, dans les cercles missionnaires protestants qui ont organisé un débat écrit sur ce thème, débat auquel participaient des théologiens protestants et catholiques, dont certains mis en cause par le prélat [18].

16 / *Ibid.*, pp. 30-31
17 / L'encyclique *Redemptoris missio* et le document du Conseil pontifical pour le dialogue ont été publiés avec des commentaires de ZAGO M. et DUPUIS J., par Burrows W.R. (éditeur): Redemption-Dialogue. Reading Redemptoris Missio and Dialogue and Proclamation. Orbis Book. New York 1993.
18 / MOIZES P., SWIDLER, L., *Christian Mission and Interreligious Dialogue.* Lewiston 1991. Le livre commence avec la conférence du cardinal Tomko à laquelle réagissent dix théologiens catholiques et sept protestants. Le cardinal réagit aux réponses dans un chapitre final.

UN DOCUMENT DE CLARIFICATION : REDEMPTORIS MISSIO

L'encyclique missionnaire de Jean-Paul II se présente comme une clarification de la compréhension de la « mission ad gentes » en vue de la relancer dans le contexte actuel. Il est donc naturel que le thème du Royaume de Dieu y occupe une place importante. Le deuxième chapitre y est consacré. Le Royaume de Dieu est présenté sous un double aspect : biblique, qui en présente les fondements théologiques, et celui de la problématique actuelle qui précise les indications théologiques et concrètes en vue de l'action. Deux points méritent d'être soulignés : la richesse et la variété du concept de Royaume, et la clarification des finalités de la mission en rapport avec le Royaume.

richesse et variété du concept de Royaume

Le Royaume de Dieu, tel qu'il se révèle dans la visée de la doctrine biblique et conciliaire peut être compris de cinq façons différentes, connexes et aux conséquences pastorales non négligeables :

Le Royaume de Dieu désigne avant tout **le plan salvifique de Dieu Père sur l'humanité,** « préparé dès l'Ancienne Alliance, mis en œuvre par le Christ et dans le Christ, annoncé à toutes les nations par l'Eglise » (R.M. 12). Il est « le plan de Dieu » (R.M. 13), « son dessein de salut dans sa plénitude » (R.M. 15), « le projet de Dieu..., don et œuvre de Dieu » (R.M. 20). Jésus révèle la réalité, les caractéristiques et les exigences de ce Royaume (R.M. 13-15).

Le Royaume de Dieu est aussi **la réalisation eschatologique de ce même plan de Dieu,** « le jour où le Christ remettra la Royauté à Dieu le Père et où Dieu sera tout en tous » (R.M. 20). C'est la plénitude eschatologique vers laquelle tout est tendu.

Le Royaume de Dieu est **« mis en œuvre par le Christ et dans le Christ »** (R.M. 12). « En ressuscitant Jésus d'entre les morts, Dieu a vaincu la mort et, dans le Christ, il a inauguré définitivement son Règne » (R.M. 16). « Le Royaume de Dieu n'est pas un concept, une doctrine, un programme que l'on puisse librement élaborer, mais il est avant tout une Personne qui a le visage et le nom de Jésus de Nazareth, image du Dieu invisible » (R.M. 18). « Les disciples se rendent compte que le Royaume est déjà présent dans la personne de Jésus et qu'il est instauré peu à peu dans l'homme et dans le monde par un lien mystérieux avec lui... Les

premiers chrétiens annonçaient eux aussi le Royaume du Christ et de Dieu » (R.M. 16).

Du Royaume de Dieu réalisé par le Christ et dans le Christ, **l'Eglise « est le germe, le signe, l'instrument...** Il en résulte une relation singulière et unique qui, sans exclure l'action du Christ et de l'Esprit Saint en dehors des limites visibles de l'Eglise, confère à celle-ci un rôle spécifique et nécessaire. D'où aussi le lien spécial de l'Eglise avec le Royaume de Dieu et du Christ, qu'elle a la mission d'annoncer et d'instaurer dans toutes les nations » (R.M. 18).

« La réalité commencée du Royaume peut se trouver également **au-delà des limites de l'Eglise, dans l'humanité entière,** dans la mesure où celle-ci vit les valeurs évangéliques et s'ouvre à l'action de l'Esprit qui souffle où il veut et comme il veut; mais il faut aussitôt ajouter que cette dimension temporelle du Royaume est incomplète si elle ne s'articule pas avec le Règne du Christ, présent dans l'Eglise et destiné à la plénitude eschatologique » (R.M. 20).

conséquences pastorales

Ces divers aspects ou dimensions du Royaume sont connexes et ont tous des conséquences pastorales importantes dans la réalisation de la mission.

En tant que le Royaume est dessein, projet et œuvre de Dieu « nous devons **le demander, l'accueillir, le faire grandir** en nous; mais nous devons aussi travailler pour qu'il soit accueilli parmi les hommes » (R.M. 20), ce qui « signifie reconnaître et favoriser le dynamisme divin qui est présent dans l'histoire humaine et la transforme » (R.M. 15).

En tant que le Royaume est réalité eschatologique, l'Eglise doit **collaborer** au « salut eschatologique qui commence dès maintenant par la vie nouvelle dans le Christ » (R.M. 20). « L'Eglise est **sacrement de salut pour toute l'humanité,** et son action ne se limite pas à ceux qui acceptent son message. Elle est force dynamique dans le cheminement de l'humanité vers le Règne eschatologique » (R.M. 20).

En tant que le Royaume s'accomplit et est proclamé dans le Christ ressuscité « il faut **unir** l'annonce du Royaume de Dieu (le contenu du kérygme de Jésus) et la proclamation de l'événement Jésus Christ (c'est-à-dire le kérygme des Apôtres) » (R.M. 16). C'est là le service premier et fondamental

rendu à la venue du Royaume dans chacune des personnes et dans la société humaine (cf. R.M. 20).

En tant que l'Eglise est germe, signe et instrument du Royaume, elle « est au service du Royaume quand elle **fonde des communautés** et quand elle **institue des Eglises particulières** qu'elle conduit à la maturité de la foi et de la charité, dans l'ouverture aux autres, dans le service de la personne et de la société » (R.M. 20). « Il est nécessaire de chercher à établir partout des communautés chrétiennes qui soient des signes de la présence de Dieu dans le monde et qui croissent jusqu'à devenir des Eglises » (R.M. 49).

En tant que le Royaume est une réalité naissante au-delà des limites visibles de l'Eglise, celle-ci « **est signe et promotrice des valeurs évangéliques parmi les hommes**. L'Eglise contribue à ce chemin de conversion au projet de Dieu par son témoignage et ses activités, comme le dialogue, la promotion humaine, l'engagement pour la justice et la paix, l'éducation et le soin des malades, l'assistance aux pauvres et aux petits, s'en tenant toujours fermement au primat de la transcendance et de la spiritualité, prémices du salut eschatologique » (R.M. 20).

Dans les activités liées aux *trois dernières dimensions* du Royaume nous voyons esquissées les trois fins de la mission : l'annonce, la fondation de communautés et la promotion des valeurs du Royaume en dedans et en dehors des limites de l'Eglise. En ce qui concerne *la première dimension,* on décrit l'attitude fondamentale d'accueil et de demande du Royaume telle qu'elle est exprimée dans le « Notre Père ». Sur cette note de prière se termine le deuxième chapitre, qui avait commencé par le rappel du plan grandiose de Dieu, exprimé dans la catégorie du Royaume. Pour ce qui est de *la deuxième dimension,* c'est-à-dire de la réalisation eschatologique du Royaume, on peut dire qu'elle est la fin ultime de toute activité ecclésiale.

mission universelle et Royaume

Une vision correcte du Royaume de Dieu, par conséquent, non seulement n'affaiblit pas la mission universelle de l'Eglise, mais l'étend, la rend plus large et plus exigeante. « Les multiples perspectives du Royaume de Dieu n'affaiblissent pas les fondements et les finalités de l'activité missionnaire, elles les renforcent plutôt et les élargissent » (R.M. 20).

La théologie du Royaume, intégralement comprise, permet une vision et une praxis de l'activité missionnaire *qui intègrent les divers aspects de la*

mission de l'Eglise dans le monde, selon le plan universel du « Dieu riche en miséricorde, celui que Jésus Christ nous a révélé » (R.M. 12). Elle aide à comprendre non seulement pourquoi l'Eglise doit réaliser sa mission universelle, mais aussi comment elle doit la réaliser, sans réductionnisme, au moins sur le plan théorique, et selon la responsabilité qui lui a été confiée.

Il y a cependant des cas où elle est injustement empêchée d'accomplir sa mission. Même alors, *l'Eglise peut et doit encore être missionnaire.* « Pour beaucoup de missionnaires et de communautés chrétiennes la voie difficile et souvent incomprise du dialogue constitue l'unique manière de rendre un témoignage sincère au Christ et un service généreux à l'homme » (R.M. 57).

Marcello Zago

via Aurelia, 290
00165 Roma – Italia

LE ROYAUME, BUT DE LA MISSION

par Michaël Amaladoss

Michaël Amaladoss, jésuite indien, est bien connu des lecteurs de Spiritus. *Docteur en théologie de l'Institut catholique de Paris, il a enseigné la théologie à la Faculté de théologie s. j. de Delhi. Il a été assistant du Général de la Compagnie de Jésus jusqu'en 1995. Auteur de nombreux articles et de quelques ouvrages sur des thèmes qui lui sont chers : la mission, l'inculturation, le dialogue interreligieux, il est actuellement de retour dans son pays. Dans cette contribution, Michaël Amaladoss aborde avec compétence et clarté le thème central de ce dossier : le Royaume de Dieu comme finalité de la mission.*

Au début de sa vie publique, Jésus proclamait la Bonne Nouvelle : *« Le Royaume de Dieu est tout proche ! »* (Mc 1,15). Quelle différence avec certains projets missionnaires contemporains qui, de façon consciente, ont pour visée d'« implanter l'Eglise » ! Une des raisons de ce glissement, c'est l'identification progressive qui s'est produite entre le Royaume, Jésus et l'Eglise. Jésus ne s'est pas contenté de proclamer le Royaume. Il le réalise dans sa vie, sa mort et sa résurrection. On en conclut qu'il est le Royaume en personne. Ainsi, l'invitation à « croire en l'Evangile » devient l'invitation à « croire en Jésus ». Jésus a aussi fondé l'Eglise qui, par sa prédication et son ministère sacramentel, poursuit son œuvre. Elle est la réalisation visible du Royaume dans le monde. « Proclamer le Royaume » aujourd'hui devient par conséquent « proclamer l'Eglise ». « Implanter l'Eglise » est considéré comme l'équivalent d'« établir le Royaume ».

Nous voyons là une série d'identifications, alors qu'on devrait plutôt y voir des relations. Il est vrai qu'en d'autres circonstances, on parlera de

Jésus comme du « *sacrement* de la rencontre avec Dieu » [1]. On parlera aussi de l'Eglise comme du *sacrement* « de la communion avec Dieu et de l'unité entre les hommes » (L.G. 1). Dans la manière traditionnelle de parler, « sacrement » implique une distinction entre sacrement (symbole) et réalité. On oublie quelque peu cette notion de symbole quand on en vient à parler du but de la mission. L'affirmation selon laquelle le Royaume est le but propre de la mission n'est pas vraiment une nouvelle découverte, mais bien plutôt la *redécouverte* d'une vérité déjà ancienne. Etant donné que le cheminement de cette redécouverte est traité autre part dans cette revue, je vais surtout porter mon attention *sur l'exploration de l'idée elle-même et sur les conséquences qui en découlent* pour la pratique de la mission aujourd'hui.

différentes significations du Royaume

C'est la *découverte de la place des autres religions dans le plan de salut de Dieu* qui a été l'occasion de la redécouverte du Royaume comme but de la mission. Le Royaume de Dieu n'est ni un territoire ni un peuple. Dieu exerce sa souveraineté dans l'acte même par lequel il sauve les humains en communiquant sa vie à ceux et celles qui sont prêts à accepter ce don de lui-même. Cette vie de Dieu transforme les personnes et leurs communautés et s'étend à l'univers qu'elles habitent. Ceux qui pensent que cette communication de soi de la part de Dieu se limite aux structures de l'Eglise identifient le Royaume à l'Eglise. Mais ceux qui, par expérience, ont pris conscience que Dieu offre aussi aux croyants des autres religions cette communication salvifique de sa personne, non pas malgré leurs religions mais bien par elles et en elles, ceux-là voient que **le Royaume en tant qu'il est cette action salvifique de Dieu, s'étend à un groupe bien plus large que l'Eglise**.

Avant de poursuivre notre réflexion, il convient d'examiner plus clairement comment nous comprenons le terme de Royaume et la réalité de ce Royaume. De fait, le terme est utilisé avec de nombreuses significations qui se chevauchent mutuellement. Si nous ne précisons pas davantage ce que nous voulons dire, cela peut engendrer de la confusion. Parmi toutes les significations possibles, je voudrais en relever trois. Comme nous le verrons, elles sont complémentaires.

1 / E. SCHILLEBEECKX, *Christ, the Sacrament of Encounter with God,* Sheed and Ward, London, 1963.

En premier lieu, on peut considérer **le Royaume comme le futur de l'Eglise**. Celle-ci se trouve dans une situation de « déjà là » et de « pas encore ». Elle est le commencement du Royaume, le point de départ de sa réalisation progressive. Le Royaume, c'est ce que l'Eglise va devenir lorsque l'histoire se fondra dans l'eschatologie. *L'Eglise, c'est la présence visible, bien que partielle, du Royaume dans l'histoire.* Construire l'Eglise, c'est construire le Royaume. L'Eglise grandit et devient Royaume lorsqu'elle est implantée dans des aires culturelles différentes. Elle y intègre les éléments « bons et saints » de ces traditions culturelles et religieuses. C'est de cette manière qu'elle devient catholique ou universelle. Elle pourrait même affirmer que tout ce qui est bon, où que ce soit, lui appartient déjà. Le Royaume est l'accomplissement de l'Eglise. Le monde est simplement le contexte de sa croissance. On voit qu'ici l'Eglise et le Royaume sont intimement liés l'un à l'autre, presque d'une manière linéaire. Nous avons là la conception la plus traditionnelle. Elle est reliée aux discussions sur l'eschatologie néotestamentaire [2].

Une deuxième façon d'envisager le Royaume *le situe davantage dans le monde comme différent de l'Eglise.* Le Royaume est comme une **nouvelle humanité, une humanité de liberté, de communion, d'amour et de justice.** Notre monde est plein d'injustice, d'oppression, de haine et de discrimination. L'Eglise est en mission dans ce monde pour y être témoin des valeurs de l'Evangile et les promouvoir de façon à transformer ce monde en Royaume de Dieu. Nouvelle humanité, celui-ci n'est pas simplement une promesse pour le futur. Il ne s'agit pas d'une récompense dans le ciel, d'une réalité du monde à venir qu'il nous faudrait espérer pour après la mort. Il est une nouvelle communauté que nous pouvons réaliser, que nous sommes appelés à construire *ici et maintenant dans notre histoire* [3].

La réalisation totale de cette tâche qui est la nôtre est eschatologique. Mais le défi qui nous est proposé est de nous mettre à l'œuvre dès à présent et de continuer à faire ce que nous pouvons, nous souvenant de la promesse de Dieu et maintenant vive notre espérance. *Nous sommes appelés à collaborer avec toute personne de bonne volonté à la construction du Royaume.* On accuse souvent les théologiens de la libération de promouvoir un Royaume qui ne serait que terrestre, historique, sécularisé, presque indépendant de l'Eglise. Pourtant, cette vision souligne le fait

2 / G.R. BEASLEY-MURRAY, *Jesus and the Kingdom of God* (William B. Eerdmans, Grand Rapids, 1986).

3 / GUTIÉRREZ, *A Theology of Liberation* (Orbis Books, Maryknoll, 1988).

que tout en étant un don de Dieu, le Royaume est aussi notre tâche. C'est Dieu qui donne la moisson au centuple. Mais il nous faut semer, planter, arroser.

le Royaume et les autres religions

Dans le contexte d'une vision positive des autres religions, le terme « Royaume » est encore utilisé dans *un autre sens.* **L'action de Dieu, Créateur et Rédempteur, embrasse la totalité de l'univers et l'ensemble des peuples.** Partout, Dieu est présent et actif. Sa puissance n'est jamais absente, où que ce soit ni à quelque moment que ce soit. *Le Règne de Dieu* est coextensif au cosmos et à l'histoire. L'action salvifique de Dieu se manifeste de différentes manières *par sa Parole et par son Esprit,* mais elle apparaît de manière unique *en Jésus, le Verbe incarné.* Dans la mort et la résurrection du Christ, Dieu s'engage d'une manière tout à fait spéciale et son action salvifique dans le monde entre dans une étape décisive. Mais cette action de Dieu dans le Christ ne doit pas être séparée de l'action permanente de Dieu par sa Parole et par son Esprit.

Dès lors, l'action de Dieu n'est pas limitée au groupe particulier de personnes qui constituent l'Eglise. Celle-ci est appelée et envoyée dans le monde avec une mission à accomplir. Mais cette mission ne remplace pas l'action propre de Dieu dans le monde. Dieu ne s'est pas retiré au plus haut des cieux après avoir envoyé l'Eglise dans le monde. Il continue à être actif. **Le Royaume, c'est la sphère d'action dans laquelle Dieu établit son Règne.** Ce n'est pas quelque chose que nous, humains, sommes en train de bâtir. C'est toujours de l'action de Dieu qu'il s'agit, du don de Dieu. Tout ce que nous pouvons faire est de nous y ouvrir, de l'accueillir, de ne pas y mettre d'obstacles, de lui permettre de prendre possession de nous et de devenir actif en nous. Nous continuons à prier : « Que ton Règne vienne ! » L'Eglise n'a pas à prendre la place du Royaume. Elle n'est pas non plus appelée à le construire mais à se préparer à sa venue.

Comme tout être humain, le chrétien aussi est appelé à la conversion, car Dieu est là, particulièrement en Jésus-Christ. Comme chrétien, il entend donc un autre appel, *un appel à témoigner par ses paroles et ses actes de l'action de Dieu en Jésus Christ.* C'est là sa mission. Mais celle-ci est toujours *en vue du Royaume de Dieu,* c'est-à-dire de l'action salvifique de Dieu dans le monde. L'Eglise est la communauté de ces hommes et de ces femmes qui se sentent spécialement appelés à être les porteurs de cette mission et qui s'y engagent dans et par leur baptême. Sa vocation est d'être symbole et

servante du Royaume. Elle proclame Dieu et son Royaume ; elle ne se proclame pas elle-même [4].

Cette action salvifique de Dieu **passe aussi par la médiation d'autres religions**. Dieu parle par la bouche de nombreux prophètes (He 1,1) et les gens lui répondent de différentes manières dans la ligne de leur culture et de leurs traditions. *Le cœur de ce dialogue de salut,* ce ne sont ni les structures religieuses, ni les rituels. C'est pratiquer la justice, aimer, servir les autres, spécialement ceux et celles qui sont dans le plus grand besoin. C'est guérir les malades et rendre visite aux prisonniers. C'est partager son pain avec l'affamé et habiller celui qui est nu. C'est là que l'action salvifique de Dieu se manifeste dans l'action humaine et que son Royaume devient de plus en plus présent (Mt 25,31-46).

C'est pourquoi le Royaume de Dieu ne s'identifie à aucune religion. Il les transcende toutes. Le Royaume de Dieu, c'est l'action de Dieu. Il peut être relayé symboliquement par différentes médiations de manière plus ou moins authentique. L'Eglise est consciente de l'appel spécial qu'elle reçoit, du rôle particulier qu'elle a à jouer dans l'exercice d'une médiation symbolique, au cœur de l'histoire de l'action permanente de Dieu. Cependant, elle ne devrait jamais prétendre se substituer à cette action [5].

la vision du Concile Vatican II

Les racines de cette vision nouvelle, que nous redécouvrons, remontent au deuxième Concile du Vatican. Réagissant contre une tradition qui considérait la mission comme « la plantation de l'Eglise » et cherchant des fondements théologiques adéquats, **le Concile contemple le mystère de l'action de Dieu dans le monde**. La mission de l'Eglise tire son origine de la mission de Dieu, c'est-à-dire celle du Fils et de l'Esprit-Saint qui découle de « l'amour dans sa source », l'amour de Dieu le Père.

« Dans sa grande bonté et miséricorde, Dieu nous a créés librement et nous a de plus appelés gracieusement à partager avec lui sa vie et sa gloire. Il a

4 / F. WILFRED, « Once Again... Church and Kingdom », *in Vidyajyoti Journal of Theological Reflection* 57, 1993, pp. 6-25 ; J. DUPUIS, « The Church, the Reign of God and the "Others" », in *Pro Dialogo* 85-86, 1994, pp. 107-130 ; J. FÜLLENBACH, *The Kingdom of God,* Indore, Satprakashan, 1994, pp. 344-362 ; M. AMALADOSS, « Evangelization in Asia : A New Focus », in *East Asian Pastoral Review* 23, 1986, pp. 440-461 ; M. AMALADOSS, « Les nouveaux visages de la mission », in *Mission de l'Eglise* 106, déc. 94, pp. 3-17.

5 / C'est une position classique en théologie que, tandis qu'un véritable **sacrement** n'existe pas sans la **chose** (la réalité), la chose peut toujours exister sans le **sacrement**.

répandu sur nous sans compter sa miséricorde et ne cesse de la répandre, en sorte que lui qui est le Créateur de tous les êtres, devienne enfin "tout en tous" (1 Co 15,28) *en procurant à la fois sa gloire et son bonheur »* (A. G. 2).

Cette mission de Dieu couvre donc **la totalité de l'humanité et de l'histoire** (Jn 1,1-9). Dieu manifeste plus encore son amour sans limite dans l'incarnation du Verbe (Jn 1,14) et le mystère pascal de sa vie, de sa mort et de sa résurrection, ce qui ne limite en rien sa volonté salvifique universelle (Ep 1,3-10) qui s'étend à la totalité de la création (Rm 8,19-27). Le Concile souligne cela de deux manières. D'une part, il affirme que, par son incarnation, *« le Fils de Dieu, d'une certaine manière, s'est uni à chaque personne humaine »* (G.S. 22) et d'autre part que la grâce est, de manière invisible, à l'action dans le cœur de tous les hommes de bonne volonté.

« En effet, puisque le Christ est mort pour tous et que la vocation dernière de l'homme est réellement unique, à savoir divine, nous devons tenir que l'Esprit-Saint offre à tous, d'une façon que Dieu connaît, la possibilité d'être associé au mystère pascal » (G.S. 23).

A cette initiative libre et gracieuse de Dieu correspond **la liberté de réponse de chaque personne humaine :**

« La norme suprême de la vie humaine est la loi divine elle-même, éternelle, objective et universelle, par laquelle Dieu, dans son dessein de sagesse et d'amour, règle, dirige et gouverne le monde entier, ainsi que les voies de la communauté humaine. De cette loi qui est sienne, Dieu rend l'homme participant de telle sorte que, par une heureuse disposition de la Providence divine, celui-ci puisse toujours davantage accéder à l'immuable vérité. C'est pourquoi chacun a le devoir, et par conséquent le droit, de chercher la vérité en matière religieuse, afin de se former prudemment un jugement de conscience droit et vrai, en employant les moyens appropriés » (D.H. 3).

C'est à ce projet, à cette action universelle de Dieu que nous nous référons quand nous parlons du Royaume dans le contexte des autres religions. **Le dialogue de salut** entre Dieu, Créateur et Rédempteur, et l'humanité est *permanent et universel* et il ne connaît d'autres limites que la liberté de Dieu qui appelle et la liberté des humains qui répondent. *« Dieu qui crée et conserve toutes choses par le Verbe, donne aux hommes dans les choses créées un*

témoignage incessant sur lui-même... Il prit un soin constant du genre humain pour donner la vie éternelle à tous ceux qui, par la fidélité dans le bien, recherchaient le salut » (D.V. 3).

Ce dialogue est relayé par **de multiples intermédiaires** symboliques, sociaux et historiques. Tous n'ont pas la même portée. Parler par les prophètes n'a pas la même valeur que parler par le Verbe fait chair (He 1,1). Les différences entre ces médiations peuvent être mises en évidence. Etant donné que c'est toujours le même Dieu qui parle, les relations entre elles ne peuvent être explorées qu'a posteriori, dans l'histoire et par le truchement du dialogue. Mais, par-delà ces différences, il y a la permanence du mystère de Dieu qui appelle et des humains qui répondent. Il s'agit là d'un mystère de communion car toutes les personnes humaines partagent la même et unique vie de Dieu. On ne peut cependant le contempler que dans et à travers la diversité de ses médiations symboliques.

la vision de Jean-Paul II

C'est *cette communion de tous les peuples dans la vie de Dieu* que Jean-Paul II affirme lorsqu'il dit : *« Cet ordre de l'unité remonte à la création et à la rédemption. C'est pourquoi il est "divin". C'est pourquoi aussi, de telles différences – et même les divergences religieuses – se réfèrent à un simple fait humain et doivent être dépassées en marchant ensemble vers la réalisation de ce projet grandiose d'unité qui domine la création. Incontestablement, il y a des différences qui expriment le génie et les "richesses" spirituelles que Dieu a donnés aux humains* (A. G. 11). *Ce n'est pas à celles-là que je pense. Je veux parler de ces différences dans lesquelles se révèlent les limites, les régressions et les chutes de l'esprit humain miné, dans son histoire, par l'esprit du mal* » (L.G. 16) [6].

Jean-Paul II affirme ici non seulement l'unité du plan divin, mais aussi la **distinction entre les différences** voulues par Dieu et celles qui sont simplement humaines. Celles qui ont été voulues par Dieu doivent être soigneusement préservées. Dans *Redemptoris Missio*, Jean-Paul II parle plus explicitement du Royaume :

« Tous sont concernés par le Royaume : les individus, la société et le monde. Travailler pour le Royaume signifie reconnaître et prolonger l'activité de

6 / Pontifical Council for Inter-religious Dialogue, *Bulletin* 64, 1987, pp. 56-57.

Dieu, laquelle est présente dans l'histoire humaine et la transforme. La construction du Royaume de Dieu, c'est la manifestation et la réalisation, dans toute sa plénitude, du plan de salut de notre Dieu (R.M. 15) ... *Il est vrai que l'Eglise n'est pas une fin en elle-même, ordonnée qu'elle est au Royaume de Dieu dont elle est la semence, le signe et l'instrument* (R.M. 18) ... *Effectivement et concrètement, l'Eglise est au service du Royaume* (R.M. 20). »

La Commission consultative de théologie de la Fédération des Conférences épiscopales d'Asie le dit de manière plus succincte : « *La pointe de la mission évangélisatrice de l'Eglise, c'est la construction du Royaume de Dieu et la construction de l'Eglise pour être à son service. C'est pourquoi le Royaume est plus large que l'Eglise. L'Eglise est le sacrement du Royaume. Le rendant visible, elle lui est ordonnée, le promeut, mais ne se prend pas pour son égal* » [7].

le but de la mission

Lorsque nous pensons au Royaume comme but de la mission, il nous faut, si nous voulons en avoir une vision globale, considérer ensemble *les trois dimensions* que j'ai mentionnées ci-dessus.

Le Royaume est d'abord **cette action salvifique permanente de Dieu dans le monde,** une action pour laquelle les autres religions servent aussi d'intermédiaires. C'est l'action de Dieu qui, ici, vient en premier lieu. Toute mission que nous recevons ultérieurement est au service de cette action.

En second lieu, cette action salvifique de Dieu est orientée vers la pleine réalisation de son projet d'amour, à savoir la réconciliation de toutes choses en un Dieu qui sera tout en tous. Le Royaume est donc aussi **une vision, un objectif à réaliser dans le futur**. Mais, à la lumière de la première perspective, on ne le considère plus seulement comme l'avenir de l'Eglise. Symbole et servante, l'Eglise est en relation avec le Royaume en ce qu'il est actif maintenant dans le monde et objet d'espérance pour l'avenir. D'une certaine manière, les autres religions sont aussi tournées vers le Royaume.

Troisièmement, le Royaume n'est pas simplement, pour le monde d'aujourd'hui et de demain, une réalité invisible, transcendante. Il devient visible

7 / *FABC Papers* 48, p. 16.

dans un mouvement historique, dans une **communauté humaine** où le projet d'amour de Dieu pour le monde se manifeste dans *l'amour mutuel, et où les pauvres et les malheureux trouvent leur libération*. Il est possible, sans doute, d'identifier cela à l'Eglise. Pourtant, ici encore, l'Eglise demeure dans une relation dialectique de signification et de service avec la réalité. La réalisation concrète, dans les communautés humaines, des valeurs du Royaume que sont la liberté, la communion et la justice, n'est pas l'apanage exclusif de l'Eglise.

Nous voyons cette triple dimension du Royaume dans la vie et la prédication de Jésus. Il révèle cet amour inconditionnel de Dieu qu'il a lui-même expérimenté dans sa relation avec son Père comme « Abba ». Il invite tout homme et toute femme à se tourner vers lui. Le chemin concret par lequel nous sommes invités à répondre à l'amour de Dieu, c'est l'amour et le service des autres, spécialement de ceux qui sont pauvres et qui souffrent. C'est l'amour de Dieu qui est présent et qui agit dans le monde à travers notre amour mutuel. Il nous libère, nous réconcilie et nous conduit à la plénitude de la vie, laquelle est communion avec Dieu et entre nous (Jn 17).

C'est dans ce contexte du Royaume comme mission de Dieu qu'il nous faut préciser l'identité et la mission de l'Eglise. De quelque manière que l'on décrive la relation entre le Royaume et l'Eglise, l'Eglise n'a pas à être considérée comme un substitut du Royaume. Sa relation au Royaume n'est pas exclusive. Le but de la mission est le Royaume (ou Règne) de Dieu. Quelles sont les conséquences de cette assertion pour la mission ?

mission comme contemplation et dialogue

Si nous considérons notre mission propre comme un appel à être au service de la mission de Dieu et comme un envoi dans ce sens, il nous faut alors dire qu'**elle s'origine dans la contemplation, qu'elle devient dialogue et qu'elle se poursuit en prophétisme**. Toujours et partout, Dieu est à l'œuvre par des voies inconnues de nous et cela avant même que nous ne commencions d'annoncer la Bonne Nouvelle. Nous sommes dès lors invités à contempler ce mystère de Dieu. Il ne s'agit pas là d'un exercice abstrait mais bien d'un effort pour *« chercher et trouver Dieu en toutes choses »*, pour découvrir Dieu dans la vie des gens et dans leur histoire, pour devenir plus conscients de leur lien permanent avec Dieu, non seulement dans le secret de leur conscience, mais aussi dans leurs relations sociales et dans les activités qui constituent leur histoire.

Cette contemplation se réalise le mieux dans un **processus de dialogue**. Nous découvrons l'activité de Dieu dans la vie des gens, non seulement en considérant leurs mythes et leurs symboles, mais bien plus en nous mettant à l'écoute de leurs expériences religieuses et spirituelles et du vécu de leur histoire. Souvent, les gens ne prennent pleinement conscience du contenu de leurs expériences personnelles que lorsqu'on les invite à les partager. Cela s'accomplit lorsque celui qui écoute partage aussi sa propre expérience de Dieu. L'échange devient alors un dialogue portant sur le vécu spirituel des deux partenaires. Celui-ci conduit normalement à une *expérience de profonde communion en Dieu.* Jean-Paul II le disait aux dirigeants des autres religions à Madras : *« Par le dialogue, nous permettons à Dieu d'être présent au milieu de nous car, lorsque nous nous ouvrons l'un à l'autre, nous nous ouvrons nous-mêmes à Dieu »* [8].

Dans l'acte même par lequel nous cherchons à discerner l'expérience de Dieu dans la vie des autres, **nous révélons notre propre expérience de Dieu en Christ et en Esprit**. Un tel partage ne peut que nous enrichir mutuellement. Bien que les deux groupes aient expérimenté le même Dieu, leurs expériences *ne sont pas les mêmes*. Cette différence est due tout d'abord à la liberté de Dieu qui manifeste son être de manières variées. Elle tient aussi au fait que les gens sont conditionnés par les circonstances historico-culturelles qui sont les leurs ainsi que par la liberté de leur réponse personnelle. L'expérience des autres est donc perçue à la fois comme différente et comme interpellante. Cette interpellation peut se révéler prophétique et même mutuellement prophétique. Le caractère prophétique de notre propre défi, c'est la proclamation de la Bonne Nouvelle du Verbe devenue homme en Jésus et réalisant par sa mort et sa résurrection l'acte définitif de salut de notre Dieu. Cette Bonne Nouvelle, bien sûr, ne sera crédible et interpellante pour les autres que s'ils se rendent compte que, d'une part elle est vraiment l'objet de notre expérience et de notre vécu personnels et que, d'autre part, elle se situe en continuité avec leur propre expérience de Dieu.

Je me risque à dire qu'il serait sage de laisser à la liberté de Dieu qui appelle et à celle de la personne qui est appelée **le choix de la forme de la réponse**. Dans l'éventail des modalités de réponse possibles, il y a toujours un *mouvement de conversion vers Dieu et vers les autres dans l'amour et le service mutuel*. Cependant, pour toutes sortes de raisons historiques, culturelles,

8 / February 5, 1986.

sociales, personnelles ou providentielles, il se peut qu'une telle conversion n'implique pas nécessairement l'entrée dans une communauté ecclésiale. Certaines raisons pourraient expliquer cela. L'Eglise est fort limitée par son histoire et sa culture. Son immobilisme la dessert aussi. Mais voyons d'un peu plus près ce mouvement de réponse ou de conversion dans le contexte du Royaume.

conversion à Dieu

Jésus proclame un Dieu qui est Père/Mère, plein d'amour et exige une réponse de la part des humains. Cette réponse est un retournement vers Dieu. Elle consiste en un double mouvement : se détourner de l'amour de soi et se tourner vers l'amour de Dieu. Ce dernier, nous le manifestons clairement lorsque nous aimons les autres. Jésus a dit : *« Comme le Père m'a aimé, ainsi je vous ai aimés. Demeurez dans mon amour. Voici mon commandement : aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés »* (Jn 15,9-12).

Pour le dire autrement, **se convertir à Dieu implique l'adhésion aux valeurs du Royaume**. Dans sa vie et sa prédication, Jésus a explicité cela et parlé de liberté, de communion et de justice [9]. Il nous est impossible d'aimer Dieu et les autres si nous ne sommes pas libérés nous-mêmes de tout ce qui nous asservit. L'Esprit de Dieu est un esprit de liberté (Rm 8,14-27). Cette liberté trouve sa meilleure expression dans le don que nous faisons de nous-mêmes aux autres ; elle nous conduit à la communauté fraternelle. Cet amour des autres prend un soin tout particulier des pauvres et des opprimés. Il veut promouvoir la justice. Il vise à changer les cœurs et les structures qui sont causes d'injustices et d'oppression car, sans justice, ni l'amour ni la communauté ne sont possibles. C'est pourquoi se tourner vers Dieu, c'est se consacrer à faire grandir la liberté, la communion et l'amour, dans sa propre vie et dans la vie de la communauté.

Le groupe des disciples de Jésus devrait former une communauté, un mouvement de personnes cherchant à actualiser et à **promouvoir ces valeurs dans le monde**. Mais, malheureusement, ce n'est pas ainsi que les autres perçoivent l'Eglise aujourd'hui, quelle que soit d'ailleurs la conscience que ses membres en ont. L'Eglise s'est proclamée en pèlerinage. Aujourd'hui, nous réalisons de plus en plus que ses limites affectent non seulement sa relation

9 / G. SOARES-PRABHU, « The Kingdom of God : Jesus 'Vision of a New Society » in *The Indian Church in the Struggle for a New Society*, NBCLC, Bangalore, 1981, pp. 579-608.

avec le Royaume à venir, mais aussi avec son image idéale. Cela ne signifierait-il pas que, à la lumière de notre expérience, les images que nous nous faisons de l'Eglise et le rapport qu'elle affirme entre sa mission et le Royaume devraient changer ?

Eglise et Royaume sont différents, quelle que soit la façon dont cela sera précisé ultérieurement. Dans cette perspective, je voudrais suggérer que cet appel de Dieu à la conversion se présente **avec beaucoup de facettes différentes**, notre expérience en est témoin. Dieu appelle *chacun et chacune* à la conversion au Royaume, c'est-à-dire à répondre à son offre d'amour et de vie en construisant une communauté de liberté, de fraternité et de justice. Mais *il en appelle aussi certains à être les témoins, en actes et en paroles, de la réalisation définitive de son projet d'amour pour le monde en Jésus.* Ce second appel est au service du premier. C'est pourquoi le sacrement du baptême n'est pas simplement le don du salut. Celui-ci, tous et toutes peuvent le recevoir de l'Esprit-Saint par des chemins inconnus de nous. Le sacrement de baptême est surtout *un appel à la mission.* Dans le plan de salut de Dieu, une élection n'est ni un privilège ni un droit à un statut supérieur, mais bien un appel au service, une responsabilité. Certains prophètes ont vécu cela comme un lourd fardeau et ont essayé d'y échapper [10]. L'Eglise n'est donc pas le chemin exclusif du salut, nous en prenons conscience de plus en plus. Tout salut se réalise en Christ et dans l'Esprit. Dans ces conditions, nous ne pouvons plus identifier la mission de l'Eglise avec la mission de Dieu. Elle doit cependant y trouver la place, toute particulière, qui est la sienne.

un Royaume des pauvres et pour les pauvres

Le Royaume de Dieu, quelles que soient les dimensions de son mystère, n'est pas une réalité qui serait purement et simplement d'un autre monde, que celui-ci soit compris comme futur ou comme transcendant. La vie et la prédication de Jésus le montrent comme **une irruption dans l'histoire**. L'amour bienveillant de notre Dieu se manifeste spécialement comme un souci de libération pour les pauvres et les nécessiteux. Nous voyons cela dans la conscience même de Jésus (Lc 14,18-19). Nous le voyons aussi dans sa vie et ses pratiques quotidiennes : il partage sa table avec les pauvres et les exclus, avec les publicains et les pécheurs (Mc 2,15-17). Il exprime clairement ce qu'il attend de ceux et celles qui voudront le suivre : nourrir

10 / Is 6,5 ; Jer 1,6 ; Jn 1,3.

l'affamé, vêtir ceux et celles qui sont nus, rendre visite à ceux qui sont malades ou prisonniers, etc. (Mt 25,31-46). Les béatitudes présentent l'image qu'il se fait personnellement de la nouvelle humanité dans le Royaume (Mt 5,3-12 ; Lc 6,20-23). Sa vie apporte une confirmation du souci spécial de Dieu pour les pauvres (Mt 11,25-30). L'expérience de Marie est la même (Lc 1,46-55).

La conclusion me paraît incontournable : *le Royaume de Dieu, à travers sa manifestation dans l'histoire, est tout entier tourné vers les pauvres et leur libération.* Il n'est pas question ici d'un royaume terrestre, mais bien d'attitudes, de relations et d'actions concrètes. Il s'agit d'un cheminement, d'un signe, d'un critère pour porter un jugement sur toute demande faite au nom du Royaume. Il ne s'agit pas de l'offre d'une planification économico-politique, mais bien d'une invitation à une révolution permanente [11].

conclusion

Cette vision du Royaume comme but de la mission entraîne bien des conséquences importantes dans la pratique. Je voudrais n'en relever qu'une seule : hommes et femmes en mission, comment comprenons-nous *notre rôle* ? Sommes-nous des ambassadeurs ou des messagers ? Notre vocation est de proclamer Jésus, sa Bonne Nouvelle, le projet d'amour de Dieu pour le monde, le Royaume. Malheureusement, nous nous sommes laissés aller à nous considérer nous-mêmes – l'Eglise – comme des représentants, avec le droit d'exiger l'obéissance à nos personnes au nom même de Dieu. Cette conscience qui mûrit en nous du **mystère de la mission de Dieu** nous invite à devenir plus humbles, à nous vider de nous-mêmes, à être les serviteurs d'un mystère que nous ne possédons pas en propre ni ne dominons. Parler du mystère de la mission, ce n'est pas dévaluer, mais au contraire *réaffirmer la présence et l'action de Dieu dans l'histoire par sa Parole qui s'incarne aussi en nous, et par le Saint-Esprit.* Mais cela remet en question cette réduction trop facile du Royaume à l'Eglise et du mystère à l'histoire. La redécouverte du Royaume nous aide à contextualiser notre propre mission comme pèlerinage et comme prophétie.

Un appel à la conversion est d'abord, toujours et partout, une invitation à se tourner vers Dieu, à transformer nos vies, à aimer les autres et à pratiquer la justice. C'est toujours l'Esprit qui l'inspire, bien que cet appel de Dieu puisse

11 / G. Soares. Prabhu, *art. cit.*, p. 607.

nous parvenir à travers une grande variété de médiations. Il est regrettable que le langage populaire réduise ce mystère au domaine sociologique des changements d'obédiences entre les différents groupes religieux. Nous n'excluons pas la possibilité d'un Dieu s'adressant à certaines personnes d'une façon spéciale, les appelant à rejoindre des groupes sociaux particuliers et leur confiant ainsi un rôle précis dans son plan général pour le monde. Mais quand Dieu appelle, c'est toujours pour qu'on se tourne vers lui dans l'amour et l'obéissance, que l'on apprenne à contempler son mystère, à partager sa vie en communion avec les autres et à pratiquer la justice dans le don de nous-mêmes et dans le service mutuel.

Michaël Amaladoss

Vidyajoti
23, Raj Niwas Marg
Dehli 110054 – India

ÉGLISE ET ROYAUME

par John Fuellenbach

Membre de la Société du Verbe Divin, John Fuellenbach est professeur de théologie à l'Université Grégorienne à Rome. Il vient de publier : The Kingdom of God. The central Message of Jesus Teachings in the Light of the Modern World *(Satprakashan Sanchar Kendra, Indore, 1994).*
La relation entre Eglise et Royaume tient une place particulière dans les débats théologiques récents, tout spécialement entre les théologiens indiens et Rome. Sans prendre parti dans cette « polémique », John Fuellenbach met en évidence ce que l'on peut ou doit tenir. Bien comprendre cette relation n'est-ce pas une chance pour la mission ?

état de la question

Quel lien y a-t-il entre le Royaume que Jésus a prêché et l'Eglise qu'il a voulue ? Sont-ils essentiellement distincts ou identiques ? Les réponses sont diverses. Certains auteurs font une nette distinction entre l'Eglise et le Royaume, d'autres les considèrent comme identiques, voyant l'Eglise comme la forme présente du Royaume, d'autres encore ne se posent même pas la question.

Le mot « Eglise » n'apparaît que deux fois sur les lèvres de Jésus (Mt 16,18 ; 18,18) alors que l'expression « Royaume de Dieu » est employé par lui quatre-vingt-douze fois. Le seul passage de la Bible où les concepts d'Eglise et de Royaume apparaissent côte à côte dans l'enseignement de Jésus se trouve en Matthieu 16,18-19 : *« Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise... Je te donnerai les clefs du Royaume des cieux : tout ce que tu lieras sur la terre sera lié aux cieux ; tout ce que tu délieras sur la terre sera délié aux cieux. »*

Pouvons-nous en conclure que l'enseignement central de Jésus portait sur le Royaume tandis que l'Eglise n'avait pas de place importante dans sa pensée ? Est-ce que l'Eglise primitive a substitué l'Eglise au Royaume parce que la parousie ne venait pas ? Le mot Eglise peut ne pas apparaître souvent dans l'enseignement de Jésus, mais le concept de communauté messianique intrinsèquement lié au Royaume nous dit ce que l'Eglise signifie. Il est donc exact de dire : *« Le Royaume de Dieu et l'Eglise sont deux concepts clés du Nouveau Testament et sont tous deux fondamentaux pour la compréhension du plan de Dieu sur l'humanité. Ils occupent une position centrale dans l'accomplissement de son dessein de Rédemption. Certes l'Eglise ne peut pas être identifiée avec le Royaume, car ce dernier est un terme plus large et plus compréhensif mais les deux concepts sont en corrélation si étroite qu'ils ne peuvent pas non plus être séparés »* [1].

royaume – Eglise – monde

Avant d'entrer dans la discussion sur la façon dont Royaume et Eglise sont en relation, il faut introduire un troisième point de référence : **le monde**. C'est une relation triple, Royaume – Eglise – Monde, qui doit être examinée.

Une des perspectives fondamentales de Vatican II est que le Royaume de Dieu est pour le monde et que l'Eglise doit se comprendre et comprendre sa mission au service du Royaume. Le Royaume n'est pas seulement le futur de l'Eglise, il est aussi le futur du monde. Dans le plan de salut de Dieu, nous ne pouvons ni séparer le Royaume du monde, ni l'Eglise du monde. Eglise et monde ont tous deux le même but. Selon Yves Congar : *« Dans le plan unitaire de Dieu, l'Eglise et le monde ont tous deux finalement ordre à ce Royaume, mais par des voies et à des titres différents. L'Eglise et le monde ont même finalité, mais seulement même finalité dernière. Qu'ils aient même finalité, cela tient au plan unitaire de Dieu et au fait que le cosmos entier est uni à l'homme en une communauté de destinée. Qu'ils aient seulement même finalité dernière, évite une confusion qui ne serait profitable ni à l'Eglise, dont elle risque de dissoudre la mission propre dans celle de l'Histoire, ni au monde, dont elle risque de méconnaître et d'entraver le développement propre »* [2].

1 / P. KUZMIC, *The Church and the Kingdom of God : a Theological Reflection,* in The Church : God's Agent for Change, Paternoster Press, Australie, 1986, p. 49.

2 / Y. Congar, *Jalons pour une théologie du laïcat* (Unam sanctam n° 23), Le Cerf, Paris, 1953, p. 129.

Lumen Gentium présente aussi cette nouvelle façon de comprendre la relation entre l'Eglise et le monde. Après avoir reconnu la légitime autonomie du monde, le Concile affirme que l'Eglise doit se considérer comme partie de l'ensemble de la famille humaine, partageant les mêmes soucis que le reste de l'humanité. Les articles 3 et 92 soulignent que, de même que le Christ est venu dans le monde non pour être servi mais pour servir, l'Eglise, continuant la mission du Christ, cherche à servir le monde en favorisant l'unité de tous les peuples. Par ce service, la mission de l'Eglise est de conduire toute l'humanité à son destin final, le Royaume de Dieu.

La conclusion est évidente : la nature et la mission de l'Eglise doivent se comprendre **en relation avec et en subordination** au Royaume de Dieu, but ultime de l'Eglise et du monde. L'Eglise n'est pas le Royaume aujourd'hui, car le Royaume se rend aussi présent en dehors de l'Eglise. Sa mission est de servir le Royaume, non de prendre sa place. Le Royaume vise à la transformation de toute la création en sa gloire éternelle, et l'Eglise doit être vue et comprise dans le contexte de ce dessein divin. Son essence et sa mission ne prennent sens que dans ce cadre. Sa mission est de révéler à travers les âges le plan caché de Dieu de conduire toute l'humanité vers son destin final. Elle doit se considérer entièrement au service de ce plan pour le salut de toute la création [3].

ÉGLISE ET ROYAUME, DISTINCTS MAIS PAS SÉPARÉS

le royaume dépasse le groupe des disciples

Nulle part dans les évangiles, le groupe des disciples rassemblés autour de Jésus n'est identifié avec le Royaume de Dieu. Il est vrai que la mission de Jésus s'adresse principalement à ses disciples et c'est à eux qu'elle appartient. Ils la célébreront, existeront en elle. Mais cette proximité spéciale du groupe des disciples avec le Royaume ne signifie pas qu'ils lui sont identifiés. Jésus voyait le Royaume comme une réalité plus large que le groupe qui deviendrait l'Eglise après sa résurrection.

Certes, il comprenait sa mission comme limitée à la « maison d'Israël », mais il y a dans les évangiles des cas où Jésus franchit les frontières

3 / W. PANNENBERG, *Theology and the Kingdom of God*, Westminster Press, Philadelphia, 1977, pp. 72-75.

d'Israël. Jésus rend le Royaume présent par ses miracles, guérisons et exorcismes (Mt 12,25-28 ; Lc 4,16-22) et les évangiles nous disent qu'il a aussi guéri ceux qui n'appartenaient pas au peuple d'Israël (Mc 7,24-30 ; Mt 15,21-28). Ces miracles signifient que le Royaume est aussi *à l'œuvre et présent chez les païens* et il apparaît ainsi que Jésus n'a pas identifié le Royaume uniquement avec le « mouvement » qu'il a créé et destiné à devenir l'Eglise [4].

la royauté du Christ s'étend au monde entier

La théologie ultérieure considère la présence du Royaume de Dieu sous une forme nouvelle, celle de **la Royauté du Christ ressuscité** en qui il se réalise. Cette Royauté n'est pas vue comme s'étendant seulement à l'Eglise mais au monde entier (Co 2,10 et Ep 1,10) : le Christ est la tête du monde et de l'Eglise, et l'Eglise est seulement son corps (Co 1,18 ; Ep 1,22 ; 4,15 ; 5,23). L'Eglise et le monde devraient se comprendre comme deux cercles concentriques dont le centre commun est le Christ. La Royauté du Christ, **comme présence du Royaume dans l'histoire,** s'étend au monde entier, visible et invisible.

« "Royaume du Christ" est... un terme plus compréhensif que "Eglise". Dans l'existence présente du chrétien sur la terre, sa participation au Royaume du Christ et son droit au Royaume eschatologique... trouvent leur accomplissement dans l'Eglise, domaine où la grâce du Christ céleste est à l'œuvre... Mais l'autorité du Christ s'étend au-delà de l'Eglise et, un jour, l'Eglise, ayant achevé sa tâche terrestre, sera absorbée dans le Royaume eschatologique du Christ ou de Dieu » [5].

L'Eglise n'a pas le monopole du Royaume de Dieu. Au long de son histoire, une des principales tentations de l'Eglise a été de réclamer le Royaume pour elle-même, de s'en approprier la gestion et, à la limite, de se présenter elle-même comme le Royaume de Dieu réalisé en opposition au monde. Le Royaume de Dieu n'est pas le royaume des chrétiens [6].

4 / J. DUPUIS, *Evangelization and Kingdom values : The Church and the Others,* in Indian Missiological Review 14, p. 8.
5 / R. SCHNACKENBURG, *God's Rule and Kingdom,* Herder and Herder, New York, 1968, p. 301.
6 / J.M. LOCHMAN, *Church and World in the Light of the Kingdom of God,* in Faith and Order Paper n° 130, World Council of Churches, Geneva, 1986, p. 69.

Le Concile a clairement admis cette distinction entre le Royaume présent dans l'histoire aujourd'hui et la plénitude eschatologique encore à venir (L.G. 5 et 9), et dans *Gaudium et Spes* 45, il affirme : *« Qu'elle aide le monde ou qu'elle reçoive de lui, l'Eglise tend vers un but unique : que vienne le règne de Dieu et que s'établisse le salut du genre humain. »*

Plusieurs auteurs voient dans ce texte, ainsi qu'en L.G. 5, la preuve évidente que le Concile fait *une distinction entre l'Eglise et le Royaume de Dieu.* Ces textes sont considérés comme « la rectification de ce qui était peut-être le malentendu ecclésiologique le plus sérieux d'avant Vatican II, à savoir l'identification de l'Eglise avec le Royaume de Dieu sur terre ». Cette conception erronée explique à bien des égards un certain triomphalisme qui considérait l'Eglise institutionnelle comme n'ayant aucunement besoin de réforme et sa mission comme de faire entrer tous les hommes en son sein pour leur assurer le salut [7].

La majorité des théologiens qui disent que l'Eglise catholique à Vatican II s'est séparée de toute identification avec le Royaume dans l'histoire, voient maintenant la base théologique de cette séparation dans la définition de l'Eglise par le Concile comme « Sacrement du Royaume » (L.G. 9). Puisque la grâce salvifique de Dieu ne peut jamais être liée exclusivement à un sacrement, on doit accepter que le Royaume est encore plus large que l'Eglise. Une telle séparation est indirectement exprimée dans L.G. 5 et G.S. 45. Karl Rahner exprime cette vision de la façon suivante :

« L'Eglise ne s'identifie pas au Royaume de Dieu. Elle est le sacrement du Royaume de Dieu dans la phase eschatologique de l'histoire sacrée qui commence avec le Christ, la phase qui amène le Royaume de Dieu. Aussi longtemps que dure l'histoire, l'Eglise ne sera pas identique au Royaume de Dieu parce que ce dernier est seulement définitivement présent quand l'histoire se termine avec la venue du Christ et le jugement dernier. Et pourtant, le Royaume de Dieu n'est pas simplement quelque chose qui doit venir plus tard, qui remplacera plus tard le monde, son histoire et l'issue de l'histoire. Le Royaume de Dieu lui-même arrive dans l'histoire du monde (non seulement dans celle de l'Eglise) chaque fois qu'il y a obéissance à Dieu comme acceptation d'un Dieu qui se communique... Pour le Royaume de Dieu dans le monde qui, bien sûr, ne

7 / R.P. McBrien, *Catholicism,* Geoffrey Chapman, London, 1981, p. 686.

peut jamais s'identifier simplement à quelque phénomène particulier, objectif, séculier, l'Eglise est une partie parce que, naturellement, elle est dans le monde et, par ses membres, fait l'histoire du monde. Par-dessus tout cependant, l'Eglise est précisément son sacrement spécial, fondamental, c'est-à-dire la manifestation eschatologique et efficace, etc., du monde, le Royaume de Dieu proche. Même ici donc, comme dans les divers sacrements individuels, signe et chose signifiée ne peuvent jamais être séparés ou identifiés (cf. L.G. 9) » [8].

relation de l'Eglise au monde

Cette vision de l'Eglise a aussi l'avantage de clarifier sa relation au monde de trois manières positives. En premier lieu, cette vision aide l'Eglise à se détacher d'un trop grand souci de ses affaires internes et *à porter ses regards vers le monde auquel le Royaume est destiné*. Il est important pour l'Eglise de ne pas se renfermer sur elle-même ni de se réduire à un petit groupe qui garde ses distances par rapport au monde. Elle doit participer à l'action de construction et de libération du monde.

En second lieu, cette vision de l'Eglise *peut apporter l'espérance* à un monde frappé par la guerre, l'injustice et la haine. Elle le fait en indiquant constamment le chemin vers le Royaume, destin du monde entier. Il est en train d'advenir et il est apparu en Jésus-Christ. L'Eglise donne un sens aux petites actions que tous peuvent entreprendre pour un monde meilleur de justice, de paix et d'unité, car chaque bonne œuvre faite en ce monde contribue à construire le Royaume qui vient.

En troisième lieu, cette vision de l'Eglise met en évidence le fait que la « diaconie », qui inclut la lutte pour un nouvel ordre social, est aussi essentielle à, et constitutive de la mission de l'Eglise, que ne le sont la proclamation de la Parole et la célébration sacramentelle.

nouvelles perspectives théologiques

Cette distinction entre Royaume et Eglise a porté des fruits immédiats dans le développement de la théologie post-conciliaire, particulièrement dans deux domaines majeurs : la théologie de la libération et la théologie des religions. Le symbole, Royaume de Dieu, semble fournir l'horizon d'une solution à deux problèmes théologiques.

8 / K. RAHNER, *World and Church*, in Sacramentum Mundi, vol. 1, p. 348.

Tout d'abord, pour **la théologie de la libération,** le symbole du Royaume de Dieu tel qu'il a été prêché par Jésus, a été le concept clé. Il fournit le lien qui unit la libération historique des opprimés avec le Royaume eschatologique encore à venir en plénitude à la fin des temps. Il montre comment l'action pour la justice et la libération, à l'intérieur et à l'extérieur de l'Eglise, est intrinsèquement liée au Royaume présent maintenant, parce que le but ultime du Royaume est la transformation de toute réalité.

Ensuite, dans **le dialogue interreligieux,** le symbole du Royaume fournit au théologien une perspective plus large pour le dialogue avec les autres traditions religieuses. Si le Royaume est le but ultime de Dieu pour toute l'humanité, alors la question n'est plus de savoir comment les autres traditions religieuses sont liées à l'Eglise, mais comment le royaume de Dieu était et est concrètement présent en elles.

des perspectives menacées

La plupart des théologiens accepteraient volontiers la distinction entre Eglise et Royaume sur le plan des principes. Cependant, F. Wilfred fait remarquer que l'Eglise officielle, tout en ne niant pas la distinction, a récemment montré beaucoup de zèle à affirmer que les deux ne doivent pas être séparés, que ce soit dans la théologie de la libération ou dans le dialogue interreligieux. Quelques théologiens, particulièrement en Inde, craignent que nous ne nous dirigions à nouveau vers une crypto-identification de l'Eglise et du Royaume.

« Puisque certains courants de la théologie de la libération et de la théologie des religions semblent mettre au premier plan la réalité du Royaume aux dépens de l'Eglise et prendre leurs distances par rapport à l'Eglise, la réaction (de l'Eglise officielle) a été d'exclure tout accès au Royaume, sinon par l'intermédiaire de l'Eglise. En d'autres termes, au lieu de comprendre l'Eglise en relation au mystère du Royaume, ce courant tend à comprendre le Royaume de Dieu dans la terminologie de l'Eglise et, de ce fait, à faire de l'Eglise elle-même le Royaume » [9].

Si un tel courant devait prédominer dans la théologie catholique aujourd'hui, une des plus puissantes sources d'inspiration pour le renouveau de l'Eglise et de sa théologie pourrait être tarie. C'est en maintenant claire-

9 / F. WILFRED, *Once again... Church and Kingdom,* in Vidyajvoti 57, 1993, pp. 6-24.

ment et avec intransigeance la distinction entre Eglise et Royaume, que nous pouvons comprendre comment un tel symbole peut de nouveau devenir le symbole religieux de notre temps. Il nous offre tout à la fois les moyens d'entrer avec profit en relation avec ce monde et son destin et d'avoir un dialogue plus ouvert et créatif avec les autres traditions religieuses et les idéologies.

distincts mais non séparés, *Redemptoris Missio*

Certains théologiens soulignent que, dans l'encyclique *Redemptoris Missio*, nous pouvons, pour la première fois, trouver une distinction claire entre l'Eglise et le Royaume de Dieu dans leur pèlerinage dans l'histoire. *« Une analyse du récent document de l'autorité enseignante centrale montrerait que l'encyclique* Redemptoris Missio *est le premier document qui distingue clairement – tout en les unissant – l'Eglise et le Règne de Dieu dans leur pèlerinage dans l'histoire : le Royaume présent dans l'histoire est une réalité plus large que l'Eglise ; il s'étend au-delà de ses frontières pour embrasser les membres des autres traditions religieuses »* [10].

L'encyclique, tout en reconnaissant clairement la différence entre le Royaume et l'Eglise, a le souci de montrer que l'Eglise ne devrait pas être considérée et traitée séparément du Royaume : *« On ne peut disjoindre le Royaume et l'Eglise. Certes, l'Eglise n'est pas à elle-même sa propre fin, car elle est ordonnée au Royaume de Dieu dont elle est germe, signe et instrument. Mais, alors qu'elle est distincte du Christ et du Royaume, l'Eglise est indissolublement unie à l'un et à l'autre »* (R.M. 18).

LE ROYAUME DE DIEU PRÉSENT DANS L'ÉGLISE

tension entre Eglise et Royaume

Dans le Nouveau Testament, deux séries de concepts liés au royaume de Dieu peuvent nous aider à mieux comprendre la tension existant entre le Royaume et l'Eglise.

Tout d'abord, dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament, le Royaume est surtout compris comme **souveraineté ou autorité royale de**

10 / J. DUPUIS, *op. cit.*, p. 8.

Dieu. Il est perçu comme un concept dynamique et signifie *l'autorité de Dieu sur toute réalité,* particulièrement à la fin des temps. Il embrasse tout, mais il est encore provisoire dans l'attente d'une plénitude encore à venir. Ce courant est dominant et on le retrouve dans tous les écrits bibliques. Il exprime clairement l'intention de Dieu de sauver *tous les hommes et toute la création.*

Il y a aussi dans le message de Jésus, un autre courant qui comprend et décrit **le Royaume en termes spatiaux, comme une réalité territoriale**. Il s'exprime en ces termes : on peut entrer dans le Royaume (Mt 5,20 ; 7,21 ; 18,3) ; on peut être jeté hors de lui (Mt 8,12) ; il y a des clés du Royaume (Mt 16,18-19). Le Royaume est comparé à une maison à l'intérieur de laquelle les gens sont invités, etc. Ce courant est en grande partie nouveau, mais il est partout présent dans le message de Jésus sur le Royaume.

Ces deux courants créent une tension fondamentale dans le Nouveau Testament [11]. Ils nous aident à mieux comprendre le monde en relation au Royaume, mais ils peuvent certainement nous aider aussi à *clarifier la tension entre l'Eglise et le Royaume.* Ils montrent que, si le Royaume est une réalité embrassant toute la création, **Dieu l'a lié d'une manière particulière à un groupe particulier dans l'espace et le temps**. Dulles fait pareillement observer que le symbole du Royaume dans le Nouveau Testament renvoie au règne et au royaume : *« Dans le Nouveau Testament grec, le terme "Basileia" signifie fréquemment royauté (règne), mais parfois il doit être traduit par Royaume. Les deux concepts sont inséparables. La royauté, ou seigneurie du Christ, suppose une communauté sur laquelle il règne, en d'autres termes, un royaume. Réciproquement, le concept de royaume suppose toujours un roi »* [12].

germe du Royaume

C'est le Royaume présent maintenant qui crée l'Eglise et la soutient constamment dans l'existence. L'Eglise est le fruit de l'Esprit qui rend effectivement présente la volonté salvifique de Dieu, comme source véritable de la communauté appelée Eglise.

11 / P. KUZMIC, *Church and the Kingdom,* pp. 61-63.
12 / A. DULLES, *The Church and the Kingdom,* in A Church for all People,The Liturgical Press, Collegeville, Minnesota 1993, p. 14.

Bien que le Royaume ne puisse être identifié à l'Eglise, cela ne veut pas dire que le Royaume n'est pas présent en elle. Il se rend présent dans l'Eglise d'une manière particulière. Nous pouvons dire que l'Eglise est une **réalisation initiale** du plan de Dieu sur l'humanité. Vatican II affirme cette présence : *« L'Eglise, pourvue des dons de son fondateur... reçoit mission d'annoncer le Royaume du Christ et de Dieu et de l'instaurer dans toutes le nations, formant de ce royaume le germe et le commencement sur la terre »* (L.G. 5).

sacrement universel du salut

Par ailleurs, l'Eglise est un moyen, ou sacrement, par lequel ce plan de Dieu sur le monde se réalise dans l'histoire. « Le Christ... a envoyé son Esprit de vie et par lui a constitué son corps qui est l'Eglise comme sacrement universel de salut » (L.G. 48 ; cf. 8). *« Le Royaume crée l'Eglise, il est à l'œuvre à travers l'Eglise et il est proclamé dans le monde par l'Eglise. Il ne peut pas y avoir de Royaume sans l'Eglise – ceux qui ont reconnu le règne de Dieu – et il ne peut y avoir d'Eglise sans le Royaume. Ils restent deux concepts distincts : le règne de Dieu et la communauté des hommes »* [13].

Il ne faut jamais séparer le Royaume de l'Eglise. N'est-elle pas l'instrument choisi de Dieu en vue de son Royaume sur terre ? La citation suivante peut sembler forte, mais elle est certainement juste : *« L'Eglise, communauté croyante et agissante du Christ, est suscitée par Dieu parmi toutes les nations pour prendre part au salut et au difficile service du Royaume. L'Eglise est composée de ceux que Dieu a appelés à se tenir à son côté pour vivre avec lui le drame de la révélation du Royaume déjà et pas encore là. L'Eglise est la première-née, la première moisson du Royaume. Bien qu'il ne se limite pas à l'Eglise, le Royaume est impensable sans elle. Inversement, la croissance et l'expansion de l'Eglise ne doivent pas être envisagées comme des fins, mais plutôt comme des moyens à utiliser au service du Royaume »* [14].

Nous savons que le Royaume de Dieu est présent. Même si ce que nous espérons n'arrive jamais de notre vivant, choisir de vivre pour lui n'est

13 / G.E. LADD, *The Present of the Future*, Eerdmans Publication, Grand Rapids, Michigan, 1974, p. 277.
14 / J. VERKUYL, *The Biblical Notion of the Kingdom : Test of Validity for Theology of Religion*, in The Good News of the Kingdom : Mission Theology for the Third Millennium, Orbis Books, New York 1993, p. 73.

peut-être pas une erreur. Le Royaume libère des énergies qui influencent profondément le cours de l'histoire, et souvent dans des directions imprévues. *« Vivre pour le futur signifie concrètement que nous cessons de tenter de réussir et d'établir notre sécurité dans l'ordre socio-économique présent »* [15].

MISSION DE L'ÉGLISE ET ROYAUME

une triple mission

Proclamer par la Parole et les Sacrements que le Royaume est venu en la personne de Jésus de Nazareth. « Sacrement » signifie que, dans son ordre symbolique, l'Eglise ouvre le monde de chaque jour à ce qui est définitif, le Royaume de Dieu. Mais ce faisant, l'Eglise est aussi forcée d'accepter son caractère provisoire.

« L'Eglise ne s'identifie pas au Royaume de Dieu, mais par la parole et le sacrement, elle en témoigne symboliquement et par sa praxis, elle l'anticipe en réalisant hic et nunc *(dans des circonstances qui ne sont pas celles du temps de Jésus) ce que fit Jésus en son temps : ouvrir le cœur et l'esprit des gens à la venue du Royaume de Dieu, les amener à dialoguer entre eux, à être attentifs aux pauvres et aux marginaux, à créer des liens communautaires entre ceux qui habitent sous le même toit et partagent la même foi, et à servir tous les hommes en esprit de solidarité »* [16].

Offrir sa vie comme preuve de *la présence du Royaume déjà à l'œuvre dans le monde d'aujourd'hui,* ce qui doit se révéler dans la vie de l'Eglise où justice, paix, liberté et respect des droits de l'homme sont concrètement présents. L'Eglise doit se proposer comme une « alternative » à la vie en société [17].

Provoquer la société tout entière à se transformer et à se conformer aux principes fondamentaux du Royaume déjà présent : justice, paix et droits de l'homme. C'est un élément constitutif de la proclamation de l'Evangile « puisque le but ultime du Royaume est la transformation de toute la

15 / Cobb, *Sustainability,* p. 14.
16 / E. Schillebeeckx, *L'histoire des hommes, récit de Dieu,* Cerf, 1992, p. 242.
17 / Lohfink, *Jesus and Community,* pp. 150-180.

création. L'Eglise doit donc comprendre sa mission comme service du Royaume qui vient » [18].

Cette triple mission de l'Eglise est aussi appelée évangélisation. Chez les auteurs catholiques, les termes « mission », « évangélisation » et « témoignage » sont souvent aujourd'hui utilisés comme synonymes. Bien que chacun de ces mots ait son sens propre et son histoire, ils sont tous employés pour désigner, de façon compréhensive, l'unique mission complexe de l'Eglise.

Redemptoris Missio

Cette triple mission a trouvé son expression dans *Redemptoris Missio*. *« L'Eglise est au service du Royaume effectivement et concrètement. Elle l'est, avant tout, par l'appel à la conversion : c'est le service premier et fondamental rendu à la venue du Royaume dans les personnes et la société... L'Eglise est au service du Royaume quand elle fonde des communautés et quand elle institue des Eglises particulières qu'elle conduit à la maturité de la foi et de la charité, dans l'ouverture aux autres, dans le service de la personne et de la société, dans la compréhension et l'estime des institutions humaines... L'Eglise est aussi au service du Royaume quand elle répand dans le monde les "valeurs évangéliques" qui sont l'expression du Royaume et aident les hommes à accueillir le plan de Dieu. Il est donc vrai que la réalité commencée du Royaume peut se trouver également au-delà des limites de l'Eglise, dans l'humanité entière, dans la mesure où celle-ci vit les "valeurs évangéliques" et s'ouvre à l'action de l'Esprit qui souffle où il veut et comme il veut* (cf. Jn 3,8) » (R.M. 20).

« déjà » et « pas encore »

Le Royaume de Dieu qui vient dans le monde présent demeure toujours une anticipation du Royaume. Il est donc vain d'attendre l'émergence d'une « communauté idéale ». Les structures que se donnent les sociétés humaines, et l'Eglise elle-même, revêtiront toujours l'aspect inchoatif, et le plus souvent le « péché », propres à toutes les entreprises humaines. C'est seulement lorsque viendra la plénitude du Royaume que toutes les structures de la communauté seront abolies, car le Royaume dans la gloire est « anarchie », c'est-à-dire une communauté ou une société qui n'a

18 / McBrien, *op. cit.*, p. 717.

plus besoin de structures parce que l'amour parfait est devenu la règle de conduite.

« Le Royaume n'est pas encore la voie parmi les hommes ; il n'est pas la réalité présente. Notre monde présent, avec ses injustices, ses brutalités et ses guerres, manifeste l'abîme qui le sépare du Royaume ... Mais le Royaume qui vient, libère dans le présent un dynamisme qui, sans cesse, avive la vision de l'homme et donne sens à sa quête ardente de formes politiques empreintes de justice et d'amour... La fonction de l'Eglise est une fonction de « préliminaire ». Par cette affirmation, nous voulons dire que l'existence de l'Eglise ne se justifie qu'en raison du fait que les modèles politiques présents ne satisfont pas les aspirations vitales des individus ou des groupes. Si les structures sociales actuelles étaient adéquates, il n'y aurait pas besoin d'Eglise, car le Royaume de Dieu serait déjà présent en plénitude » [19].

« L'Eglise dans la force de l'Esprit n'est pas encore le Royaume de Dieu, mais elle est son anticipation dans l'histoire. Le christianisme n'est pas encore la nouvelle création, mais il est l'effet de l'Esprit de la nouvelle création. La chrétienté n'est pas encore la nouvelle humanité, mais elle est son avant-garde dans la résistance contre la fermeture mortelle, dans le don de soi et la vision de l'avenir de l'homme » [20].

John Fullenbach

via dei Verbiti,1
00154 Roma – Italie

19 / W. PANNENBERG, *The Kingdom and the Church*, pp. 80-82.

20 / J. MOLTMANN, *L'Eglise dans la force de l'Esprit*, Cerf 1980, p. 259.

LE ROYAUME EST À VOUS

QUI LUI DONNEZ VOTRE VIE

par Pedro Casaldáliga

Clarétain espagnol, Pedro Casaldáliga est arrivé au Brésil en 1967. Affecté à la Prélature de São Félix de Araguaia, il en devient l'évêque en 1971. Son combat au côté des pauvres, son engagement au Nicaragua lui vaudront dénonciations et persécutions de la part du régime dictatorial et des grands propriétaires terriens et aussi bien des difficultés avec l'épiscopat et le Vatican.
Pasteur qui risque sa vie pour les pauvres, les assoifés de justice, les persécutés, Pedro Casaldáliga nous apprend à lire sur leurs visages les béatitudes du Royaume et à rendre grâce, à nous réjouir de ce que le Royaume leur appartient.

Je vous écris d'Amérique latine et nous savons que notre vision des choses dépend du lieu où nous nous situons. D'autres, à partir d'autres lieux, auront une autre vision des choses, complémentaire de la mienne qui est une vision latino-américaine, bien située et passionnée.

martyrs pour le royaume

« Continent de la mort et de l'espérance », c'est ainsi qu'on appelle notre continent et, selon mon sentiment, bien justement, car c'est dans cette tension entre mort et espérance que nos peuples et nos Eglises vivent depuis des siècles.

Chez nous, depuis des siècles, *« on meurt avant le temps »,* et ces morts *« tuées »,* comme on dit au Brésil, nous sont familières, elles sont toujours

hors du temps. Pour beaucoup d'entre elles, ce sont des « morts vivantes », vies offertes, morts pour une cause. Les héros et les martyrs peuplent notre histoire, en un quotidien qui provoque l'effroi. Depuis quatre ans, nous publions l'Agenda latino-américain qui, cette année, est diffusé en vingt-quatre pays et six langues. Il récapitule, au jour le jour, dans une émouvante et familière litanie, le nom de nos morts *« tués »* mais toujours vivants : *« les morts qui ne meurent jamais »,* comme le chantent les sandinistes. Je dirai plutôt, avec toute ma foi, ce que j'ai écrit dans un poème : *« Nos morts sont mis à mort, mais pour ressusciter ».*

Chez nous, c'est tout naturel d'unir tous les martyrs. *« Tous les sangs, tous »,* comme dit la chanson. La distinction entre ceux qui donnent leur vie explicitement pour leur foi et ceux qui la donnent pour d'autres justes causes peut être légitime, mais pour nous, elle est très relative. C'est comme des **martyrs pour le Royaume** que nous considérons tous nos frères et sœurs qui donnent leur vie pour la Cause, la Grande Cause, celle du projet de Dieu sur l'humanité tout entière, la « destinée de la race humaine », selon la définition qu'Albert Nolan, le grand théologien de la Libération en Afrique du Sud, donne du Royaume.

des vies pour la vie

En juillet 1996, nous célébrerons solennellement le **souvenir des Martyrs de la Caminhada**. Au Brésil, « caminhada » signifie « processus », « engagement ». C'est le chemin pris en communauté par tous ceux et celles qui s'engagent activement dans la pastorale au service du peuple, surtout des pauvres. Ce pèlerinage sera célébré au Sanctuaire des Martyrs de la « Caminhada », à Ribeirao Cascalheira, dans notre prélature de São Félix de Araguaia. Ce sanctuaire, unique en son genre à ma connaissance, a été construit en 1977, pour commémorer le premier anniversaire du martyre du jésuite **Joao Bosco Penido Burnier**, missionnaire chez les indiens Bakairi, au Mato Grosso.

En cet après-midi encore chaud du 11 octobre 1976, lui et moi, nous étions allés à la prison du commissariat de ce village pour essayer de faire libérer deux paysannes innocentes, torturées par la police militaire. Les quatre policiers nous reçurent avec agressivité. Au cours d'un dialogue très tendu de trois minutes, l'un d'eux, Ezi Feitosa Ramalho, après avoir frappé le Père Joao Bosco d'un coup de poing et d'un coup de crosse, lui tira une balle dans la tête. Le Père, atteint mortellement, tomba à mes pieds. Dans son agonie de

martyr, il offrit sereinement sa vie pour le peuple indigène, pour le Brésil, pour l'Eglise...

Dans ce sanctuaire, des martyrs d'origines et d'engagements très divers : prêtres, religieuses, étudiants, paysans, syndicalistes, avocats, journalistes sont fraternellement unis dans la grande cause du Royaume. En 1996, nous y mettrons la photo d'un ou d'une martyr de chacune des régions de cette grande patrie. Le journaliste juif, **Wladimir Herzog,** assassiné sous la torture dans la prison de la répression militaire, n'est-il pas, lui aussi, témoin du Royaume au même titre que l'évêque catholique, **« saint Romero de l'Amérique »,** assassiné par l'oligarchie, l'armée et l'autorité, alors qu'il célébrait l'Eucharistie ?

Le thème de ce pèlerinage sera *« Des Vies pour la vie »*. Car nous croyons et espérons en la fécondité de ces morts généreusement vécues. Ces frères et ces sœurs – car il est bon de se souvenir que parmi ces martyrs il y a aussi des femmes – ont non seulement donné leur vie dans un engagement pastoral, mais ils l'ont donnée jusqu'au bout. Ils ont aimé *« jusqu'à l'extrême »*, à l'exemple de Jésus, le vrai martyr, le *« Témoin fidèle »* de l'Apocalypse. Comme Lui, ils ont donné la *« preuve suprême de l'amour »* : donner sa vie, en offrant sa mort. C'est ce que j'ai voulu exprimer dans un sonnet qui s'intitule précisément : *« Offrir sa mort »*.

Je peux seulement Te donner ce que j'aimerais
t'avoir donné, complètement, ou peu à peu,
le pain et le vin de mon quotidien,
ce que je devais et n'ai pas su te donner,

Ce que je suis et voudrais être, ce que je désire
que tous, tout, soient, sans mesure,
l'eau rendue à sa source première,
ce que tu m'as donné, ce que Tu es, la Vie !

Pour tant de vie que je T'ai refusée,
pour tant de vies qui nous ont tués,
avec tant d'autres qui ont su compenser,

en t'offrant leur vie jusqu'à l'extrême,
accorde-moi l'ardent désir de t'offrir
toute ma vie en te donnant ma mort.

Dieu de la Vie et des vivants

Il est intéressant d'observer qu'en ces dernières années fécondées par le sang de tant de martyrs, nos théologiens, les communautés de base, les grandes manifestations du mouvement populaire, en Amérique latine, dans un même dynamisme, se sont tournés vers le **thème de la Vie** : *« Le Dieu de la Vie », « Marches pour la Vie »*. Et comme le dirait Don Romero, c'est bien la chose la plus importante et le moindre que l'on puisse faire. *« La gloire de Dieu »,* selon saint Irénée, évêque martyr de Lyon, c'est la vie humaine. La gloire de Dieu, c'est *« la vie du pauvre »,* selon Don Romero, l'évêque martyr de San Salvador.

La lutte engagée pour la défense des droits de l'homme donne toujours plus de poids à cette exigence fondamentale, le droit élémentaire à la vie et à une vie digne. Face à ce que l'on a appelé la *« culture de la mort »,* négation de toute culture, les martyrs, eux, et nous tous avec eux, nous réaffirmons *« la culture de la vie »*. Pour l'Eglise qui n'a peut-être pas toujours suffisamment eu le souci de proclamer la vie et de la défendre, déjà à cette époque, ces martyrs et leur perception profonde ont été une réaction salutaire. Je dois moi-même confesser que l'expérience vécue de ces morts et des causes qui les ont produites m'a conduit à réviser non seulement ma conception de l'humain, mais aussi ma théologie. Tout au long de l'histoire du christianisme, avons-nous proclamé avec assez de force et de conviction que notre Dieu est le Dieu de la Vie et des Vivants, et que son Fils est venu dans le monde, en Jésus de Nazareth, *« pour que, tous, nous ayons la vie et la vie en abondance »* ?

père de cinq martyrs

En mars dernier, je me suis rendu au Guatemala, au Salvador et au Chiapas (sud du Mexique). Le Guatemala peut être appelé un pays martyr. C'est par milliers que paysans, hommes et femmes, agents pastoraux, militants engagés dans la défense les Droits du Peuple, y ont donné leur vie, parfois dans des holocaustes collectifs, effrayants et lumineux à la fois.

Au Salvador, nous avons célébré le quinzième anniversaire du martyre du bien-aimé archevêque Oscar Romero que le pape Jean-Paul II a proclamé *« prophète et martyr »*. En ce 24 mars, jour que *« l'histoire n'oubliera jamais »*, près d'une grille de la place centrale, j'ai à nouveau rencontré **Ortiz**, le patriarche, père de cinq martyrs. C'est lui qui, il y a quelques années, alors qu'il voyageait en Europe pour recueillir des dons pour sa patrie

éprouvée, a appris la nouvelle du martyre de son cinquième enfant. Sa réponse, dans la bouche d'un pauvre et d'un saint, fut celle du plus pur Evangile : *« Dieu d'abord ! A nous, les pauvres, il nous reste toujours le pardon et l'espérance. »*

heureux les pauvres, les persécutés... le Royaume est à vous

Au Chiapas, nous avons célébré le quatre cent cinquantième anniversaire de l'arrivée, dans le diocèse, de son premier évêque, *Bartolomé de Las Casas,* ardent défenseur des Indiens. Par la même occasion, nous donnions notre appui, large et œcuménique, latino-américain et mondial, à Don **Samuel Ruiz** l'évêque actuel de San Cristobal de Las Casas. Trente mille personnes environ, en grande majorité des indigènes, étaient rassemblées sur la grande place coloniale, dans le parc et les rues avoisinantes. Ils étaient venus de leurs hautes montagnes en signe de protestation et de revendication. L'armée nous encerclait et l'oligarchie locale, méfiante, nous surveillait. *« Nous sommes venus ici,* dit un porte-parole indigène à Don Samuel que l'on surnomme familièrement "Tatic", *pour que tu saches que tu n'es pas seul. »* A la fin de l'Eucharistie, belle d'un bout à l'autre, un autre porte-parole indigène lui assurait : *« Tatic, tiens bon, nous prenons soin de toi. »*

L'Evangile de cette célébration était celui des béatitudes. Simultanément, dans la foule colorée et enthousiaste et autour de l'autel où se construit l'unité, se vivaient deux Béatitudes complémentaires : *« Heureux vous qui avez faim et soif de justice »* et *« Heureux vous qui êtes persécutés pour la justice ».*

Las Casas et *Samuel,* à cinq siècles de distance, pour les mêmes raisons et par les mêmes adversaires, ont été traités de *« diaboliques »* et *« d'Antéchrist ».* C'est la même convoitise et le même ethnocentrisme de la part des persécuteurs, la même conscience évangélique et la même volonté d'inculturation de la part des persécutés. La cause des peuples indigènes, *« pauvres »* et *« différents »,* était autrefois défendue par Las Casas et l'est aujourd'hui par Samuel Ruiz. **C'est la même cause, celle de l'Evangile, celle du Royaume.** Hier comme aujourd'hui, certains frères dans l'Eglise, compagnons d'épiscopat, n'ont pas compris. Evêques et théologiens, en plus des « encomenderos », ont été les adversaires de Las Casas. Evêques, cardinaux et théologiens, en plus des propriétaires terriens et autres « coletos auténticos » , sont aujourd'hui les adversaires de Don Samuel. Un évêque mexicain, théologien de surcroît, a osé affirmer que le plus grand

malheur du Chiapas, et précisément dans le diocèse de San Cristobal, était l'effort fait pour promouvoir une *« théologie indienne »* car, selon lui, cette théologie ne peut exister parce qu'elle serait hétérodoxe... Il accepte seulement la *« théologie indigène »*, c'est-à-dire celle qui a toujours été importée, colonisatrice, imposée... Dans cette perspective, on déforme l'Incarnation du Verbe de Dieu elle-même, cette *« lente adaptation de Dieu à être humain »*, comme l'a dit saint Irénée et, dans le cas présent, *« à être indien »*.

Je dis tout cela du Chiapas, de Las Casas et de Samuel Ruiz, en parlant des Béatitudes et de persécution et du Royaume, parce que c'est l'expérience d'aujourd'hui, une question brûlante, et pour que nous n'oublions jamais que la cause du Royaume et la cause des martyrs se vivent toujours dans un contexte particulier, selon les lieux et les temps. C'est à travers elles que, dans leur contexte, les Béatitudes, proclamées par Jésus une fois pour toutes sur la *« montagne »* et dans la *« plaine », s'actualisent pour les pauvres, les assoiffés de justice et les bâtisseurs de la paix véritable.*

Au cours de cette eucharistie célébrée avec tout ce peuple sur la grande place de San Cristobal, je dis à mon frère Samuel : *« Heureux es-tu "Tatic", car tu es persécuté pour la justice. »* Et, portant mon regard sur la foule immense des indigènes trempés de sueur, attentifs, fermes – eux que le monde exclut et marginalise – je sentais dans la profondeur de ma foi que **les Béatitudes de Jésus étaient pour eux,** légitimes destinataires du Royaume, pauvres, persécutés et affamés. Le Royaume n'était certainement pas le fait, ni de l'armée qui nous encerclait, ni du « traité de libre échange », œuvre du FMI, monstre du néolibéralisme, qui enfoncent le Mexique dans la dette, la misère et l'insécurité totale.

rendre grâce à Dieu

Plus près de nous, dans **notre petite Eglise de São Félix do Araguaia** située au cœur du Brésil, en Amazonie, en territoire indigène entre les grands fleuves de l'Araguaia et du Xingu, nous avons, depuis vingt-cinq années, vécu toute une série de persécutions et de martyres, sanglants ou non, qui ne visaient apparemment pas l'Eglise. En effet, le motif n'en était pas une attaque contre un dogme, ou le nom de Dieu, ou les droits de l'Eglise, *mais la terre, le droit des pauvres et le respect de la justice*. Je n'affirmerais pas que nous ne sommes pas coupables. Il est possible que, dans l'ardeur des luttes et la confusion des situations, nous nous sommes parfois montrés moins évangéliques. Je ne vais pas non plus accuser

d'incompréhension certains frères en Eglise, qui avaient et ont encore une autre vision, ou qui se situaient et se situent encore en un autre lieu. Je ne fais que constater.

Une fois encore, au moment où nous allons célébrer le jubilé d'argent et de sang de notre Eglise particulière, comme nous l'avons déjà fait en d'autres occasions dramatiques, je veux et nous voulons **rendre grâces à Dieu, avant tout, pour la Béatitude de la persécution**. Mgr Romero rendait grâces à Dieu, car son Eglise avait aussi des martyrs parmi les prêtres, religieux et religieuses. Pour lui, cela aurait été une contradiction que de ne pas avoir de martyrs *« plus ecclésiastiques »*, dirions-nous, au milieu d'un peuple martyr.

Comme en tant d'autres Eglises du continent pendant ces années de dictature militaire, nous avons été soumis à toutes sortes de pressions, de calomnies, de tortures, à la prison et à la mort. En plus d'une occasion, nous étions écrasés, et pourtant nous exultions de joie, rendant grâces au Seigneur de nous sentir membres d'une *« Eglise persécutée »*. Et chez nous, en Amérique Latine, on sait bien, mais il arrive qu'on oublie, que les Eglises ont été persécutées par des gouvernements et des armées qui se disent catholiques, défenseurs de la foi et pourfendeurs de l'athéisme. Et c'est cela, sans doute, qui rend la situation plus confuse et moins glorieuse aux yeux des responsables de certains secteurs de la sainte Eglise toujours plus sensibles à l'athéisme qu'à *l'idolâtrie*, cette idolâtrie contre laquelle le Dieu d'Israël mena sa principale bataille. Combien de fois avons-nous estimé nécessaire et vital de dire et de crier que c'était **pour l'Evangile, pour le Royaume,** que nous souffrions ce que nous souffrions et risquions nos vies chaque jour, comme des gens qui répandent leur sueur au long du chemin.

un poème pour mieux dire

Pour terminer ces confidences sur un thème si brûlant qu'il devrait toujours être d'actualité pour l'Eglise de Jésus, je voudrais partager avec vous, lecteurs et lectrices de *Spiritus*, un poème que j'ai écrit pendant les jours très sombres de la répression. A travers un poème, on peut mieux dire ce que l'on ne sait ou ne peut pas dire dans le langage courant.

SEIGNEUR JÉSUS !

Ma force et mon échec, c'est Toi.
Mon héritage et ma pauvreté.
Toi, ma Justice, Jésus.

Ma guerre et ma paix.
Ma libre liberté !
Ma mort et ma vie, c'est Toi.

Parole de mes cris,
Silence de mon espérance,
Témoin de mes rêves,
Croix de ma croix !

La cause de mon amertume,
Le pardon de mon égoïsme,
Le crime de mon procès,
Le juge de mes pauvres larmes,
La raison de mon espérance,
C'est Toi !

Ma terre promise, c'est Toi.
Pâque de ma Pâque,
Notre gloire pour toujours,
Seigneur Jésus !

Lecteurs et lectrices de *Spiritus*, je vous demande de prier pour les Eglises persécutées, afin qu'elles soient joyeusement fidèles, qu'elles soient inventives dans leur recherche pour que le Royaume puisse continuer à grandir parmi les pauvres. Demandons au Seigneur du Royaume que la Béatitude de la persécution ne fasse jamais défaut à son Eglise.

Pedro Casaldáliga

Cx.P. 05 – CEP 78.670
São Félix do Araguaia MT
Brésil

AU CAMP DE RUKURAMIGABO

BURUNDI

par Dina Trevisan

Franciscaine Missionnaire de Marie de nationalité italienne, Dina Trevisan, après divers engagements missionnaires en Afrique, collabore depuis deux ans avec une équipe de jésuites dans un camp de réfugié au Burundi. Quand tout semble perdu, quand face à l'avenir on se dit : « Il n'y a rien à faire », est-il encore possible de croire que le Royaume est parmi nous? Saurons-nous le reconnaître qui est là dans les gestes d'entraide et de tendresse ? Croyons-nous qu'il se manifeste à ceux qui ont les mains vides ?

Avec mes deux sœurs, Trinidad et Krista, nous sommes dans un camp de réfugiés, au nord du Burundi, avec des pauvres, leurs enfants, ainsi que les orphelins qu'ils ont accueillis sous leurs abris misérables.

dans des « blindés » de fortune

Dans un paysage splendide de collines et de marais, où les taches sombres des caféiers alternent avec le vert tendre des bananeraies, où tout lopin de terre est cultivé, labouré, apparaissent soudain des maisons de paysans aux murs délabrés, fenêtres arrachées, toits éventrés. A côté, ici et là, un « blindé » ou « shitting », petit abri formé de huit perches croisées recouvertes d'une tente HCR, où se réfugie une famille rapatriée, privée de tout. Plus loin, un petit camp gardé par les militaires. Plus loin encore, un grand camp de réfugiés rwandais, dans des milliers de « shitting ».

La même réalité, multipliée, recouvre les provinces de Kirundo, Ngozi, Muyinga. Avec tous ces pauvres, veuves et veufs du camp de Rukura-

migabo, nous avons connu la souffrance des blessés sur les collines, nous avons prié pour les morts : des enfants et des mamans dont les corps mutilés gisaient au milieu des bananiers ; nous avons tremblé avec ceux qui se cachaient. Nous avons aidé ceux qui avaient tout perdu pour qu'ils reprennent courage. Aux réfugiés, nous avons donné, et donnons encore notre présence quotidienne.

ils attendent

Souvent, devant eux, je reste sans parole. Le matin, nous arrivons au camp en voiture. Une foule est déjà là : mamans avec leur bébé sur le dos, enfants, adultes, personnes âgées qui se traînent à l'aide d'un bâton. Debout ou accroupis, dans leur vêtement en lambeaux, ils attendent, pensifs et résignés.

Ils attendent. Ils vont recevoir de la nourriture, toujours la même : maïs, sorgho, petits pois ou haricots, un peu d'huile, ou bien du bois de chauffage, mais en quantité insuffisante pour la cuisson. Il leur faudrait du sel, des légumes. Pour en obtenir, ils devront vendre une partie de la nourriture reçue. Et si la ration diminue ? Si la distribution est en retard ? Ils attendent encore, en silence.

Que faire ? On leur dit : « Vous devez entretenir le camp, participer aux tâches communautaires. » Ils sont d'accord, ils sont prêts à travailler, car, par centaines, ils viennent demander du travail. Mais ils voudraient une petite rémunération en échange, quelques sous pour acheter savon, dentifrice, sandales.

Ils attendent ainsi des heures sous le soleil, la pluie ou le vent, jour après jour, mois après mois ! Et l'attente se termine souvent par le renvoi, le refus : « Reviens demain, aujourd'hui, c'est fini. Je n'ai rien à te donner. Il n'y a plus de travail. Il n'y a plus de vaccin ! »

des enfants aux yeux pleins de soleil

En passant au milieu des enfants, je vois leurs yeux pleins de vie. Une culotte déchirée est tout leur avoir, une ficelle et un couvercle de Fanta leur seul jouet. Mais la corvée d'eau leur appartient en propre : des kilomètres de marche pour arriver près d'un lac et remplir leur jerricane, deux, trois, quatre fois par jour. Une longue procession d'enfants, avec quelques adultes, remonte doucement la pente, avec leur fardeau sur la tête. Ils aiment donner

la main, me saluer en français, rire de mes efforts pour leur parler en kyiarwanda, leur langue. Je les regarde, ces garçons de 13-14 ans à la taille d'enfant, ces silhouettes minces au ventre ballonné, aux dents abîmées, noircies par manque de soin et de nourriture appropriée. Mais tant de lumière brille dans leurs yeux !

le royaume est déjà parmi vous

Le Christ n'est-il pas là, en train d'advenir, au cœur même de cette réalité humaine, si dépourvue de tout et pourtant si joyeuse ? Quel Esprit habite ces gens qui accueillent fatigue, misère et souffrance, sans révolte, sinon l'Esprit de Dieu ?

Lorsque je pose la question : « Que penses-tu faire ? Quel avenir vois-tu ? », la réponse est toujours celle-ci : « Je ne sais pas, il n'y a pas de solution. Dieu seul peut en donner une ! »

En effet, ils ne comptent pas sur les grands, sur les autorités du pays ou sur la Communauté internationale. Ils ne se font pas d'illusion sur les relations pacifiques qui seraient le fruit de l'éducation à la Paix, promue par l'UNESCO. Ils savent que, sur les collines, on tue encore et on continuera de tuer. Les hommes voudraient leur nier ce droit à la Vie, et, s'ils ne sombrent pas dans le désespoir, c'est parce qu'ils attendent de Dieu seul le lendemain comme un cadeau, comme un don. Et, à cause de cela, ils peuvent encore espérer !

Tel cet enseignant burundais, à qui je demandais pourquoi il ne retournait pas dans sa commune d'origine, et qui me répondit : « Si je reviens, je serai soupçonné d'avoir agi contre l'ethnie qui détient le pouvoir et je serai éliminé. Pour mes enfants, je cherche des familles amies. Quant à moi, avec mes cheveux blancs, j'attends d'autres cieux ! »

« Le Royaume est déjà parmi vous » (Lc 17,21). Il est là, me semble-t-il, en ces gens qui vivent dans la patience, la douceur, l'abandon à la Providence du Père, l'attente du partage fraternel, l'acceptation des maladies qui font ravage, des conditions de vie telles qu'elles ôtent toute dignité et liberté. Oui, le Christ est présent en ces gens qui recherchent tout simplement le pardon et la paix. Il est parmi ces « petits » qui ont gardé le goût de la fête, de la prière et du chant, parmi ces enfants qui courent à notre rencontre, nous entourant de leur joie. Le Royaume est « comme le levain qui pénètre la pâte » : on ne peut le voir! Mais

nous le voyons tous les jours, car où serait le Royaume de Dieu, sinon parmi ces pauvres ?

l'injustice aussi

Cependant, cette foule n'est pas homogène. Ils ne sont pas tous des pauvres. Tel cet instituteur qui, avec un bon salaire, agrandit son petit abri, achète de la nourriture et de bons souliers au marché. Sa femme, avec un travail bien payé, est à l'aise et peut mettre de l'argent de côté pour le retour au Rwanda ou pour émigrer ailleurs.

Ou l'employé d'une ONG, bien rémunéré, qui se sent assez fort pour reprocher aux réfugiés le peu d'engagement gratuit au service du camp. Ou cette maman qui continue à demander de l'assistance, insouciante des plus pauvres qu'elle. Ou cette autre qui se déclare veuve pour avoir un pagne et se fâche lorsque ses voisines témoignent qu'elle ne l'est pas ! Ou encore cette famille qui refuse de garder le bébé de la belle-sœur qui vient de mourir, etc.

Il y a aussi les chefs de service qui se font payer pour inscrire un réfugié sur la liste des travailleurs en attente ou le chef de cellule qui répartit la nourriture en gardant pour lui la plus grande quantité. Ou encore les soldats du poste militaire qui sont là pour « surveiller et protéger », mais en profitent pour voler l'argent de ceux qui ont travaillé, ou s'adonnent au viol et à la prostitution.

Cette situation n'était-elle pas déjà là, présente, parmi les foules de Palestine ? Pour moi, c'est un choc de rencontrer l'injustice là où il ne devrait y avoir que compassion, solidarité et amour. Un peu de pouvoir, un peu d'argent, un peu de savoir-faire suffisent, hélas, pour se situer « au-dessus » de ceux qui ont moins, pour les oublier et même les mépriser !

Bien sûr, ces « profiteurs » restent pauvres de moyens ; les conditions très dures de la vie au camp ne les épargnent pas. L'insécurité et le manque de liberté les affectent, aussi bien que les autres, mais ils commencent à oublier la solidarité, à amasser des biens pour eux-mêmes, à s'éloigner de ceux qui n'ont rien pour ne pas voir leur misère, de peur d'en avoir la conscience troublée ! Leur cœur s'attache à cet « avoir » et se ferme. Cette situation provoque en nous deux questions :

Nous qui avons choisi de suivre « le Christ pauvre », comment nous placer dans la catégorie des pauvres, face aux exemples poignants de nos frères, dont nous sommes témoins à chaque instant ? Nous avons quitté notre pays, c'est vrai, nous avons accepté l'insécurité, la gêne, une nourriture pauvre et une installation provisoire, nous partageons la vie du camp pendant la journée. Mais nous avons beaucoup de "bien" » : prestige, culture, moyens, connaissances, possibilités de déplacements. Nous avons des vêtements adaptés, des soins appropriés. Nous sommes parmi les pauvres qui possèdent et peuvent donner ! L'invitation du Christ : « Va, vends tout ce que tu as, donne-le aux pauvres. Puis, viens et suis-moi » (Lc 18-22), n'a pas encore trouvé son plein accomplissement chez nous. Je sais que cette réflexion sur la pauvreté est toujours à refaire, au cœur même des situations vécues.

Par ailleurs, ces « riches » que nous rencontrons sur nos routes, qui ont beaucoup de moyens, mais dont le cœur est fermé à leurs frères, à la foi et à la grâce de Dieu, ne sont-ils pas les plus pauvres ?

artisans du Royaume

Qui sont ceux qui nous aident dans le service social du camp ? Pierre, Cécile, Déo, Epaphrodite, qui étaient-ils avant de venir ici, réfugiés ? Un menuisier qui, par son travail, procurait la nourriture à ses huit enfants ; l'épouse d'un magistrat, elle-même secrétaire du Parquet ; un cultivateur paisible, père de famille ; une femme chrétienne, sensible aux malheurs des autres qui aimait et éduquait ses quatre enfants. Ils avaient des biens, de la famille. Ils ont tout quitté, tout perdu. Le mari de Cécile a été tué, elle reste seule avec ses trois enfants. En échange, ils ont reçu un « shitting » : 2 m^2 que le vent peut emporter, une casserole, un gobelet, une couverture à partager entre quatre ou cinq personnes, une natte. Un abri, vide de tout, sur la terre battue, avec peut-être une corbeille ou un sac avec quelques vêtements que l'un ou l'autre avait eu le temps d'emporter, un petit escabeau ou, plus souvent, une boîte d'huile vide pour s'asseoir.

Ils reçoivent la nourriture qui « tombe du ciel », chaque semaine, comme les juifs au désert : des camions de grains fournis par l'aide internationale. Comme le peuple élu, ils sont un peu fatigués de ces aliments, toujours les mêmes mais, lorsque les camions sont en retard, ils sont là, les yeux vides, en attente. Puis, soudain, une clameur : « Les camions sont là ! » Ils savent pourtant que le stock diminue et que la ration devient plus petite !

Les services du camp ? Une ONG s'était chargée de certains services, comme creuser des latrines, mais maintenant les gens du camp doivent se prendre en charge eux-mêmes, c'est-à-dire qu'aucune rémunération n'est donnée à ceux qui creusent, alors qu'ils avaient commencé à recevoir un dollar par jour. En effet, il faut réduire l'assistance car il n'y a plus de fonds. Nous leur rappelons que, pour créer une société nouvelle au Rwanda, une société réconciliée, il faut être solidaires et avoir le souci du bien commun de tout le camp.

Etrange paradoxe ! Nous leur programmons la route du Royaume, leur proposons de tirer profit de cette vie de misère et de souffrance, une vie où la dignité de l'être humain est bafouée par ceux qui ont tout et peuvent, sans scrupules, dépenser 2.000 dollars par jour.

Et, peu à peu, ces pauvres se résignent et acceptent. La vie grandit, les communautés chrétiennes des zones s'organisent, les groupes revivent : scouts, xavéris, chantres, action catholique, caritas, sport. La joie, le chant, le goût de la fête sont contagieux. Le catéchuménat et la catéchèse recommencent. Les célébrations de la Réconciliation et de l'Eucharistie sont très fréquentées par des chrétiens attentifs. Les mariages sont préparés. Les autres Eglises chrétiennes, à tour de rôle, assurent une permanence de prière.

Le Royaume se construit peu à peu par les pauvres eux-mêmes, dans l'espérance et la confiance, au cœur même d'une situation très dure et instable! Que deviendront ces frères dans quelques mois, dans un an, face aux forces du mal, aux structures injustes, à la soif du pouvoir, de l'argent qui les ont « forcés » à une condition de « pauvres » ? Ils ont traversé le désert de la soif, le désert du camp, ils attendent un guide pour les conduire à la « Terre Promise », une terre où règnent enfin la paix et la justice. Ils attendent dans la sérénité ! Ne donnent-ils pas un exemple de courage, de confiance inébranlable dans le Seigneur qui est VIE ?

Dina Trevisan

Camp de réfugiés
Bujumbura – Burundi

POURQUOI RESTER ?

ANGOLA

par Bernard Ducrot

Spiritain, prêtre en 1975, après des études de théologie à Strasbourg, Bernard Ducrot part pour l'Angola en 1977 où il a exercé son ministère, selon les urgences dans un pays en guerre. Actuellement, il est curé d'une paroisse à la périphérie de Luanda et économe de la province spiritaine d'Angola.
Tout au long de cette guerre qui n'en finit pas, témoin de la ruine d'un pays, des malheurs qui frappent la population, Bernard Ducrot pose une question que bien d'autres se posent : pourquoi rester ? Le Royaume peut-il advenir en de telles circonstances ?

« Près de quatre mois après la signature de Lusaka, nous constatons que certains événements et certaines situations sont en contradiction avec les accords signés et la volonté d'établir sincèrement la paix dans notre pays. » Telle est l'une des premières considérations de nos évêques dans leur « Appel à la nation » daté du 13 mars dernier. On lit un peu plus loin, dans ce même document: *« alors que les accords de paix pour l'Angola ont été signés, nous ne comprenons pas pour quelle raison des préparatifs de guerre, comme la menace d'engins toujours plus meurtriers et la poursuite du recrutement de jeunes gens qui n'ont même pas toujours atteint l'âge du service militaire, s'intensifient des deux côtés ! »*

C'est tout le message que l'on pourrait citer car il reste d'actualité bien que le temps passe mais, on l'aura compris, la paix effective n'est toujours pas au rendez-vous de l'histoire en Angola. Parler de ce pays c'est encore et toujours parler de la guerre et de ses conséquences. Le pays est profondément divisé. L'Angola, au plan économique, est un pays ruiné. Plus grave encore,

la dégradation des valeurs morales et traditionnelles ronge le pays. La corruption généralisée en est le signe le plus évident. L'insécurité est omniprésente.

Une génération entière de jeunes se retrouve aujourd'hui sans formation et sans travail. Avec la croissance trop rapide des villes où des centaines de milliers de personnes sont venues chercher refuge, de nouvelles formes de pauvreté sont apparues comme les « enfants des rues » qui par milliers vivent de la mendicité et dorment sur les trottoirs de la capitale. Et l'on ne doit pas oublier les camps de déplacés, étrangers dans leur propre pays, et les dizaines de milliers de ceux qui ont sauté sur des mines et qui sont aujourd'hui réduits à la mendicité.

pourquoi rester ?

Depuis 18 ans, j'assiste à la lente dégradation de ce pays. Combien de fois n'avons-nous pas pensé que nous avions enfin atteint le point le plus bas et que la paix était enfin à portée de main ? Et puis il nous a fallu apprendre à accepter qu'on pouvait toujours tomber plus bas, qu'il y avait toujours la possibilité de détruire, même au milieu d'un champ de ruines. Il nous a fallu apprendre à accepter de vivre au milieu de la violence omniprésente, violence des institutions, violence des situations, violence des hommes.

Qu'il est difficile parfois de résister à la tentation de la violence pour tenter d'endiguer la violence, à la tentation d'abandonner, de partir tout simplement. Puis *l'espérance reprend le dessus et l'on reste.* Il n'est pas possible de ne pas se poser parfois la question : **pourquoi rester ?** Pourquoi rester, alors que tout s'écroule. Pourquoi rester, alors que notre présence semble inutile et notre témoignage ne pas passer.

porte-parole d'un peuple sans voix

Nous sommes souvent envahis par un sentiment d'impuissance et d'échec. Il nous faut pourtant relativiser car il y a des choses qui bougent et, à force de bouger, elles finissent par changer. J'en prends pour témoin *l'impact de la parole officielle de nos évêques* qui s'est toujours fait entendre dans le contexte du double héritage de la guerre et du marxisme. Au long des années, ils se sont fait les porte-parole du peuple qui n'a pas les moyens de s'exprimer et qui, dans son immense majorité, subit une guerre qu'il ne veut pas. Voix solitaire et mal reçue par les médias au service exclusif de l'idéologie régnante, voix qui condamnait la logique de la guerre et toute forme de

moyens violents pour régler le conflit, voix, surtout, qui proposait des chemins pour sortir de l'impasse.

« Fermes dans l'Espérance », le message de 1986, et tous ceux qui l'ont suivi, ont parlé de dialogue, de concertation, de réconciliation, ont exigé un Etat de droit, la liberté sous toutes ses formes, en un mot, le respect des droits de l'homme. Et cette voix a fait son chemin à tel point que ces thèmes, rejetés lors de leur parution par les gouvernants, font aujourd'hui partie du vocabulaire de tous les dirigeants, tous partis confondus. Certains hommes politiques poussent le cynisme si loin que, occultant le passé, ils voudraient donner l'impression d'avoir toujours parlé ainsi. Oui, il y a **des motifs d'espérance**.

Je voudrais essayer de les faire pressentir à partir de ce que j'ai pu voir au cours de quelques voyages et visites de confrères qui se trouvent dans des situations particulièrement difficiles en raison de l'isolement, de l'insécurité ou des problèmes énormes qu'ils ont à affronter.

sauver des vies

Malanje, une ville du haut plateau central, autrefois prospère par son agriculture, son élevage et son commerce. Après les événements d'octobre 1992, la ville est restée au pouvoir du MPLA et s'est trouvée complètement isolée de la province aux mains de l'UNITA. La faim a été la première conséquence de cet isolement. Les chemins d'accès aux champs étaient, et sont encore en grande partie, minés. Beaucoup de femmes qui s'y sont pourtant aventurées n'en sont jamais revenues, laissant les enfants sans nourriture et sans mère. Bientôt, il y eut des *milliers d'enfants affamés.*

Aussitôt l'Eglise s'est mobilisée autour d'un objectif que le Père Viana résumait ainsi: **« sauver des vies »**. Dans un immense effort de solidarité organisé par la mission et la Caritas, des cuisines et des réfectoires ont été improvisés, offrant un ou deux repas par jour à ces enfants qui commençaient à mourir de faim. Quelques chiffres permettent de se rendre compte de l'ampleur de cet effort : en août 1993, six cuisines sont ouvertes servant 3.680 enfants ; en septembre il y en avait déjà vingt-cinq pour 7.100 enfants et en décembre soixante-dix-sept pour 28.555 enfants. Treize autres cuisines fournissaient de la nourriture à 1.840 adultes et vieillards. Plus de 800 volontaires étaient engagés dans cette action. Très vite des ONG sont venues apporter leurs compétences et leurs moyens. Cependant, dès que la situation devenait par trop dangereuse en raison de

la proximité des combats, tous leurs membres étaient évacués sur Luanda et il ne restait plus que les missionnaires. En plus de cet effort, il faut encore ajouter les 61.200 familles qui recevaient chaque mois des rations. La mortalité a été enrayée, mais c'est alors que nous avons pris conscience de la présence de centaines de jeunes sans famille. Il en est résulté un nouvel effort de solidarité : proposer des structures d'accueil, orphelinats et foyers.

Actuellement la situation s'est beaucoup améliorée mais cinquante-deux cuisines alimentent encore chaque jour 18.900 enfants, dix crèches accueillent 1.390 jeunes orphelins et près de 300 enfants sont placés dans des familles d'adoption. Pourquoi rester ? Pour sauver des vies. Ce que je dis de Malanje s'est vérifié dans presque toutes les villes particulièrement atteintes par le fléau de la faim.

un toit, une famille, un avenir

A Malanje, il y avait **l'œuvre du Gaiato**. La maison a été fermée en 1978 par ordre du Gouvernement qui peu après y installait l'armée. En 1990 la maison nous a été restituée, mais complètement saccagée. Le Père Telmo se mit à restaurer les bâtiments qu'il avait construit trente ans auparavant. Quelques dizaines d'orphelins faisaient déjà revivre la maison quand la guerre reprit de plus belle et il a fallu abandonner à nouveau le « Gaiato » qui fut à nouveau pillé et saccagé. Ces derniers mois, et pour la troisième fois, la maison rouvre ses portes. Pourquoi rester ? *Pour que des jeunes puissent retrouver un toit et surtout une famille et un avenir.* Je ne résiste pas à l'envie de rapporter deux portraits, parmi tant d'autres, que le Père Telmo a fait de ses gamins.

« La famille grandit. Elle grandit tous les jours. Aujourd'hui est arrivé Tony, âgé de trois ans et plein de vie. Sans que personne le lui suggère il a commencé à m'appeler "papa", cri du cœur angoissé qui cherche sa filiation ; appel, suspendu comme une épée nue, implorant justice. Il est tombé d'un nuage. "Je suis Tony." Rien de plus. Il m'a choisi. Je vais lui donner mon nom. Mon fils, un nuage blanc ? Un nuage n'a pas de nom et pas de mère. Une maman viendra qui sans peur et avec moi l'adoptera. Non par le sang mais par l'amour, pour sa croissance et sa dignité. Tony... fils de... et de... Carte d'identité vierge et exacte. Il est vraiment plein de vie ! Dès le premier repas, alors que je lui avais à peine servi la première cuiller de riz dans son assiette, il me dit: "mets-en deux". »

« Si chaque gamin est un cas, je dirais même un monde, Mingo en est un. Il a treize ans et était déjà le "père" de son petit frère et de sa petite sœur. Il s'occupait d'eux pour ce qui est de la propreté et se mettait en quatre pour leur trouver de quoi manger. Une dame hollandaise, des cuisines pour enfants, les a découverts et s'en est occupée. Une fois rétablis, ils sont venus chez nous. Cela n'a pas été facile pour Mingo, habitué qu'il était à être le chef, de se retrouver au milieu de la bande et d'y être traité comme un bleu. Son monde a vacillé : d'abord la nostalgie de sa petite sœur de quatre ans qui est restée avec les Sœurs ; ensuite la liberté, dehors là où il était roi. Cela n'a pas été facile, non ! Il est parti une première fois, sans demander de permission à personne et il a dormi Dieu sait où. La deuxième fois il a demandé mais il est revenu deux jours plus tard. L'école, c'est pour lui un mauvais moment à passer. Mais il s'accroche et, petit à petit, son monde retrouve son équilibre. Chaque enfant est un monde. »

« Ce que vous avez fait au plus petit d'entre mes frères... » Le Gaiato, une oasis de paix, de fraternité, de foi en l'homme, de foi en la jeunesse, au milieu d'un monde si dur, si violent, si divisé. Un lieu de foi, tout simplement et d'espérance. Partout on constate que dans les pires situations l'amour fait surgir la réponse appropriée.

il a fait baisser les fusils

Dans une société où tout était laissé à l'arbitraire de ceux qui possédaient des armes, surtout aux moments de crise, j'ai vu ce qu'on appelle **la force morale** : un prêtre aux mains nues qui par sa seule présence faisait baisser le canon des fusils et entendre raison. Il n'a pas pu sauver tout le monde de l'arbitraire mais il a pu limiter les dégâts. Peut-être saura-t-on un jour l'ampleur de cette action et de tant d'autres.

Rester pour sauver des vies en vaut vraiment la peine. C'est déjà vrai humainement parlant et encore plus vrai pour celui qui a accepté de suivre ce Jésus dont Luc expose le programme d'action au début de sa vie publique: *« L'Esprit du Seigneur est sur moi parce qu'il m'a conféré l'onction pour annoncer la bonne nouvelle aux pauvres. Il m'a envoyé proclamer aux captifs la libération et aux aveugles le retour à la vue, renvoyer les opprimés en liberté, proclamer une année d'accueil par le Seigneur »* (Lc 4,18-19). Nous avons tous, d'une manière ou d'une autre, entendu son appel et nous l'avons suivi. Pas étonnant que *ses pas nous aient conduit auprès des pauvres*. C'est là, auprès des pauvres, qu'il est chez lui.

refuge de toutes les victimes

Autres situations, autres réponses. A **Kalandula**, la Mission a été transformée en un immense hôpital. Autrefois, il y avait là un petit dispensaire surtout spécialisé dans la maternité. Devant l'ampleur des besoins, les bâtiments ont été reconvertis en hôpital de fortune. Seules les écoles ont été maintenues. La mission est devenue le refuge de toutes les victimes de la faim, des mines, des armes chimiques ou tout simplement de la maladie. Là, loin de tout, sans ravitaillement, sans communications, une oasis a surgi, unique espoir pour tous ceux qui sont au bord du désespoir. Beaucoup, blessés, affaiblis, malades, ne parviennent à l'atteindre que pour mourir et il a fallu ouvrir un nouveau cimetière. Mais au moins, au terme de leur voyage, leurs yeux se ferment sur une présence fraternelle.

dernier rempart

Cacuso, une mission complètement isolée en zone occupée par l'UNITA à soixante-dix kilomètres de Malanje, mais qui ne pouvait être atteinte qu'à partir de Uíge, par le nord. Un spiritain irlandais et quelques sœurs dominicaines assurent une présence. C'est le règne de l'arbitraire, fondé sur la force que donnent les armes. Les notions de justice ou de droits de l'homme les plus élémentaires sont ignorées. Il est encore trop tôt pour en dire plus.

Présence insignifiante au plan humain et pourtant, *dernier rempart devant la barbarie.* Là aussi se révèle ce que peut être la force morale. Isolement, insécurité, dénuement étaient tels qu'il était bien difficile de tenir. Mais les gens suppliaient les missionnaires de rester, conscients qu'auprès d'eux ils trouvaient leur dernier rempart. Toutes les guerres sont source d'atrocités. Mais il est des présences qui font surgir au cœur de leurs auteurs au moins un peu de honte, premier signe d'une conscience qui n'est pas complètement morte. Nos évêques écrivaient récemment: *« Le loup s'offusquerait avec raison d'entendre dire que l'homme, dans ses atrocités, est un loup pour l'homme, car le loup ne fait jamais à son frère loup les cruautés que l'homme fait à son frère homme. »*

Un autre confrère de cette mission choisissait, lui, de s'installer à Luanda et de prendre en charge les dizaines de milliers de personnes originaires de la région qui avaient rejoint la capitale, le plus souvent à pied (400 km), pour fuir les horreurs de la guerre. Mobilisant le PAM et d'autres donateurs, il

réussissait à organiser la distribution de nourriture pour 34.000 déplacés, ouvrait un camp de toile pour accueillir 3.000 personnes parmi les plus démunies et réactivait l'association « Ana Itungu » pour l'accueil des enfants désemparés.

croire en l'homme comme Dieu lui-même

La guerre a profondément modifié l'activité des missions. L'immense gâchis auquel nous assistons à tous les niveaux nous fait parfois, souvent même, regretter les temps de fondation. Elle peut susciter la révolte ou tout simplement le découragement. Nos prédécesseurs sont venus construire et planter sur un sol vierge et prometteur; il nous faut reconstruire et surtout réconcilier sur un pays en ruine.

Mais le peuple est là vers qui nous avons été envoyés. Il est important qu'il y ait des témoins de l'Evangile *attentifs à tous les germes de vie* qui surgissent là où la mort semble omniprésente. Rester c'est croire que le cours de l'histoire *peut changer, qu'il changera.* C'est finalement **un acte de foi en l'homme qui s'enracine dans la foi que Dieu a en tout homme,** Lui qui ne désespère jamais de nous, à aucun moment de l'histoire. Mais c'est vrai aussi que des mercenaires ne resteraient pas.

Mais il y a *des choses qui sont difficiles à accepter* : que l'on fasse la guerre avec des armes fabriquées dans nos pays riches et vendues en toute hypocrisie aux pays en guerre ; que les prix des matières premières soient déterminés sur les places de New York, Londres ou Paris ; que les Etats et l'ONU soient impuissants à faire respecter leurs décisions ; que la diplomatie mette si souvent la vérité sous le boisseau ; que les guerres se déroulent dans l'indifférence quasi générale ; que les médias ne couvrent les événements qu'en cas de crise extrême et qu'en fonction d'un public de consommateurs. *Autant de défis à relever ensemble.*

Bernard Ducrot

Calçada Santo Antonio, 14
Cx.P. 156-C – Luanda
Angola

LES PAUVRES ET LE RÈGNE DE DIEU

par Aloysius Pieris

Jésuite sri-lankais, Aloysius Pieris est le fondateur du centre « Tulana », près de Colombo. Indologiste, il est spécialiste en missiologie, théologie asiatique de la Libération, théologie des religions et étude comparative des spiritualités. Il a publié entre autres : Love Meets Widsom *(New York, 1989) et* Une Théologie asiatique de la Libération *(Centurion, Paris, 1990). Rédacteur de la revue* Dialogue *publiée par l'institut œcuménique de Colombo et membre du conseil des rédacteurs de « Concilium », il enseigne dans plusieurs universités aux* USA *et dans le Sud-Est asiatique.*
En quelques pages, Aloysius Pieris approfondit le sens de l'alliance que Dieu conclut avec les pauvres, le lien existant entre Règne de Dieu et Règne des pauvres. Cette réflexion éclaire les implications du double commandement de l'Amour.

Le langage de l'Evangile est immuablement façonné par deux thèmes du kérygme qui sont étroitement liés : le **Règne de Dieu** qui est le contenu de la Bonne Nouvelle et les **Pauvres de Dieu** qui en sont les premiers destinataires et, en fin de compte, les propagateurs. Jésus récapitule en sa personne le Règne de Dieu, il est le Pauvre de Dieu et, par conséquent, il constitue la trame même de ce langage de l'Evangile. De ce fait, le résumé, traditionnel en Israël, de la Loi de Vie éternelle (Lc 10,27) comme « Amour de Dieu » (Dt 6,5) et « Amour du Prochain » (Lv 19,18) a acquis une clarté pénétrante et une urgence évangélique précisément parce qu'il a été explicité par Jésus lui-même dans ce langage vigoureux.

Malheureusement, nous avons remplacé ce discours évangélique par d'autres formulations dans lesquelles le dynamisme kérygmatique et prophétique de la

Parole de Dieu a été émoussé. La Parole de Dieu est le glaive à deux tranchants de l'Esprit (Ep 6,17 ; He 4,12 ; Ap 1,16 ; 19,15). Elle perd son tranchant et cesse d'être la Parole quand elle n'inclut pas explicitement le Règne de Dieu et les Pauvres de Dieu.

RETROUVER LE LANGAGE DE L'ÉVANGILE

Nous relèverons, dans un premier temps, deux tendances qui s'écartent notablement de la façon dont Jésus s'exprime. Elles concernent les couples contemplation-action et foi-justice. Le paradigme de l'Eucharistie nous permettra, dans un deuxième temps, de retrouver la force du langage évangélique.

action/contemplation, foi/justice

Suivant une mode dont l'origine, chez les chrétiens, remonte aux tout premiers siècles, nous avons appris que **« contemplation »** était l'équivalent de **« expérience de Dieu »**, reléguant ainsi l'amour du prochain au niveau prétendument inférieur de **« l'action »**. Parfois, le mot « mysticisme » est employé comme synonyme de contemplation et le mot « action » pour désigner l'engagement apostolique.

Ce genre de discours est manifestement absent des évangiles. Il évoque *un dualisme* qui déprécie le second précepte de l'amour. On peut noter les efforts faits pour pallier à cette déficience dans l'utilisation d'expressions telles que « contemplativus simul in actione » (Jérôme Nadal), « mysticisme de service » (Joseph de Guibert) ou encore « mysticisme apostolique » (J.M. Lozano).

Après le Synode de 1971, **« Foi en Dieu et justice envers les pauvres »,** une manière plus pertinente d'exprimer la double Loi de l'amour est apparue. Elle fait ressortir plus clairement la relation entre Dieu et les pauvres mais souffre encore de bien des ambiguïtés.

On retrouve, en premier lieu, *la distinction scolastique* entre la foi, vertu théologale, et la justice, simple vertu morale, encore que cardinale. La première est d'un ordre plus élevé que la seconde.

Notons aussi que ni *la notion biblique de justice*, plus riche et plus compréhensive, ni l'insistance de la bible sur *la coresponsabilité* basée sur la

communauté – ce qui tranche avec la perspective individualiste du discours sur les droits de l'homme –, n'ont été pleinement intégrées dans le courant théologique dominant de l'Eglise.

Enfin, la formulation du Synode associe *la proclamation de l'Evangile* à la « rédemption » ou au « salut », rachat des péchés, et *la promotion de la justice* à la « libération » des structures sociales oppressives [1]. Péché et oppression sociale sont envisagés comme des dimensions du mal, indépendantes ou séparables, qui nécessitent deux sortes d'action différentes, l'une en faveur des pécheurs et l'autre en faveur des pauvres.

Les enseignements pontificaux et synodaux ultérieurs ont cherché à faire disparaître toute trace de dualisme dans la formulation, faisant pour cela appel à des binômes tels que *« salut intégral »*, *« libération totale »* ou même *« libération salvatrice »* [2], qui combinent « salut », équivalent de rédemption, et « libération ».

Ce genre de phraséologie (action contemplative, la foi par la justice, libération salvatrice, salut intégral, libération totale) a engendré une confusion supplémentaire avec *l'introduction de la géométrie dans la sotériologie chrétienne*. Je fais allusion ici à la manière dont nous situons Dieu « au-dessus de nous », *verticalement,* et nos frères humains « en face de nous », *horizontalement* et dont nous appliquons cette distinction aux deux formules foi-justice et contemplation-action.

le paradigme eucharistique comme correctif

Pour nous convaincre de la nécessité de revenir au discours de Jésus sur le Règne de Dieu et les Pauvres de Dieu, il nous faut nous demander si le discours eucharistique de Jésus s'accorde avec cette représentation abstraite. Dans notre foi, l'eucharistie n'évoque-t-elle pas une dimension horizontale ?

Dans ce sacrement, mon expérience biologique d'ingestion des espèces du pain et du vin correspond à la prise de nourriture qui me fait grandir dans le Corps et Vie du Christ. C'est par ce moyen que *je communie spirituellement à la personne de Jésus*. En outre, l'Eucharistie est essentiellement un événement ecclésial, une célébration de foi qui *crée une communauté*. Elle trouve

1 / *AAS* 63, 1971, p. 924.
2 / Cf. Jean-Paul II, *Lettre aux évêques du Brésil*, 9 avril 1986. *DC*, n° 1919, pp. 336-340.

sa signification ultime dans le commandement de Jésus : « Faites cela (c'est-à-dire : ne ménagez ni vos corps, ni vos vies, au service les uns des autres) en mémoire de Moi », autrement dit : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés ». **La foi** qui rend tout cela possible est **personnelle et sociale**. Pour décrire cette expérience, le terme « vertical » convient encore moins que le terme « horizontal ».

Ainsi, quand nous considérons l'Eucharistie comme *paradigme de l'expérience de Dieu,* nous remarquons que « verticalité » signifie en fait « **intériorité** », cette conscience aiguë que nous avons d'une puissance intérieure nous entraînant au-delà de nous-mêmes. Cela signifie que nous sommes en synergie avec l'Esprit, l'Esprit qui non seulement nous fait crier : « Abba, Père ! » devant le mystère insondable de Dieu révélé au plus profond de notre être, mais qui nous fait aussi nous écrier : « Christ, mon Frère » devant le même Dieu qui, à travers Jésus, nous met **face à notre prochain**, spécialement les petits, les plus petits de ses frères et sœurs, ceux dont on va jusqu'à méconnaître l'existence, les multitudes sans défense.

Le Christ lui-même a déclaré que les pauvres étaient, pour ainsi dire, un signe sacramentel de sa « présence réelle », signe qui nous offre l'accès au Royaume de Dieu (Mt 25,31-46). La foi en Dieu est toujours eucharistique, c'est-à-dire **un rendez-vous de tout notre être** avec une présence salvatrice qui rejoint notre sensibilité, exigeant de nous des actions politiques concrètes.

C'est la raison de mon plaidoyer pour que nous revenions au langage de Jésus, au **même genre** que celui de son discours eucharistique. Les deux thèmes du kérygme, le Règne de Dieu et les Pauvres de Dieu, rendent attentifs à une réalité qui est ici-même, parmi nous et autour de nous, mais que l'on ne perçoit qu'au prix d'un énorme bond dans la foi, *une foi qui atteint son plus haut degré dans l'action :* toucher et soigner ; partager nourriture, vêtements et logement ; visiter et accompagner ; et, évidemment, sacrifier nos aises sinon notre vie entière. Réellement, il s'agit d'une foi eucharistique en ce sens qu'elle nous fait **communier avec les pauvres qui sont le corps de Jésus**. D'où notre conclusion :

Le langage de l'Evangile coïncide avec le langage du corps de Jésus lui-même. Ce n'est pas une synthèse intellectuelle entre deux sphères d'expérience, l'une centrée sur Dieu et l'autre orientée vers le monde, mais la Parole Vivante qui est à la fois la **Parole humaine de protestation**

s'élevant des *« pauvres de Dieu »* et la **Parole divine de la promesse** émanant du *« Dieu des pauvres »*. Cette Parole divine, qui demeure parmi nous, est beaucoup plus qu'une « harmonie » ontologique entre les natures divine et humaine en une personne. Elle renferme plutôt en elle-même la souffrance de la radicale « dysharmonie » existant entre *l'empire de Mammon*, où règne la pauvreté, et *le Royaume de Dieu,* où les pauvres dictent les priorités de nos vies.

JÉSUS ET LE RÈGNE DE DIEU PARMI LES PAUVRES

L'avènement du Règne de Dieu nous engage dans une lutte contre un **ennemi** précis, Mammon, en compagnie d'**alliés** clairement identifiés, les pauvres. Car Dieu et les pauvres se sont engagés dans une alliance, une sorte de **pacte de défense**, contre Mammon et ses adorateurs. De plus, la personne, le message et la mission de Jésus ne sont rien d'autre que la concrétisation historique de ce **conflit**, entre Dieu et Mammon, et de ce **pacte,** entre Dieu et les Pauvres.

Le **conflit** explique ce que l'amour de Dieu signifie pour Jésus ; le **pacte** explique pourquoi Jésus identifie l'amour du prochain avec le service des pauvres. L'implication est claire : **là où Dieu est aimé, les pauvres règnent et là où les pauvres sont aimés, Dieu règne**. Telles sont les dimensions réciproques du double précepte de l'Amour qui caractérise le Règne de Dieu.

l'amour de Dieu et le règne des pauvres

Aimer Dieu de tout son cœur, de tout son esprit et de toutes ses forces, c'est permettre à Dieu d'être le seul Maître dans notre vie (**obéissance évangélique**). Exprimé négativement, cela signifie renoncer à Mammon, le seul rival de Dieu (**pauvreté évangélique**). Ce sont là les deux serments prophétiques du Règne de Dieu. Ils sont notre profession de foi baptismale et non pas de simples conseils de perfection. Personne n'est sauvé, c'est-à-dire personne n'a accès au Règne de Dieu, sans le choix de l'obéissance et de la pauvreté évangéliques.

Mammon est toute chose, même bonne, qui revendique mon allégeance totale. Evidemment, l'usurpateur le plus rusé de la place de Dieu dans ma vie, c'est mon petit moi propre. Ignace de Loyola, dans ses « Exercices », avait donc raison de soutenir (n° 189) que le progrès spirituel doit se mesurer

à la manière dont nous disciplinons notre moi propre pour accomplir la volonté de Dieu qui est le Règne de Dieu. Indifférence (n° 23) est le terme chrétien traditionnel pour désigner la liberté intérieure résultant de l'abandon total à la souveraineté de Dieu en quoi consiste le Règne de Dieu. Tous les autres dieux prospèrent sur l'esclavage. Seul Yahweh promet à l'homme la liberté.

Les créatures peuvent abusivement être utilisées comme instruments pour satisfaire l'appétit primordial de l'homme d'« être comme Dieu » (Gn 3,5). Ainsi tout instrument utilisé dans ce but devient finalement un maître auquel j'aliène ma liberté. Cette sorte d'« instrument/maître » est généralement reconnue comme une **« idole »**. Toutes les créatures de Dieu et chacune de nos créations sont des candidats tout prêts pour ce sinistre rôle.

Cependant, ceux qui aiment Dieu, les « cœurs purs », **voient Dieu en toute créature et savent apprécier toutes choses en Dieu**. Tous les êtres créés sont pour eux comme des *sacrements* de l'amour de Dieu et des *icônes* de la beauté de Dieu. Ils savent que toutes les créatures sont sources de joie dans la mesure où elles ne sont pas vénérées comme des idoles. En fait, la pauvreté évangélique se caractérise par deux qualités qui assurent une jouissance de la création de Dieu qui ne soit ni consumérisme, ni esthétisme, à savoir une *« non-dépendance »* et une *« distance critique »* par rapport à toute créature. Cela explique l'espèce de « sensualité chrétienne » si manifeste chez les amoureux de Dieu tels que le Poverello d'Assise.

Ce qui est contraire au premier commandement, celui de l'amour de Dieu, c'est **l'idolâtrie** et non pas l'athéisme en tant que tel. C'est l'idolâtrie qui nous fait violer tous les canons de la vie morale. Voilà l'origine de tout péché. Un athée peut rejeter Mammon et combattre aux côtés des pauvres et ainsi hériter du Royaume de Dieu. Les idolâtres, eux, sont les adorateurs de Mammon qui volent les humains et violent la nature, *contribuant ainsi au règne de la pauvreté et au chaos écologique.* Ils ne peuvent pas plus entrer dans le Royaume de Dieu qu'un chameau ne peut passer par le trou d'une aiguille (Mc 10,25 ; Mt 19,24 ; Lc 18,25), à moins qu'ils ne soient prêts à restituer le quadruple de ce qu'ils ont volé aux pauvres comme le fit Zachée (Lc 19,8).

Il s'agit là d'un enseignement très exigeant. Ce qui peut nous consoler, c'est le fait que Jésus lui-même a trouvé en Mammon une source de

conflits sans fin. La tension entre l'amour de Dieu et la séduction du pouvoir est rapportée dans les évangiles comme une des nombreuses *« tentations »* de Jésus. Ce qui est arrivé au désert (Mt 4,1-11 ; Lc 4,1-13) était l'anticipation symbolique de l'expérience de toute une vie, à savoir l'écoute attentive de la Parole de Dieu au milieu d'une cacophonie de voix en compétition. Ce discernement continu constitue l'étoffe même dont est fait l'amour de Dieu.

C'est pourquoi un christianisme qui minimise **la tension entre Dieu et Mammon**, considérant les Béatitudes comme un idéal utopique, bon seulement pour les sociétés primitives, ou comme une spiritualité obsolète face à une technocratie envahissante, a déjà cessé d'être la religion de Jésus. Un chrétien qui se laisse entraîner dans l'engrenage thésaurisation-consommation comme conséquence inévitable de la modernisation, a renoncé au combat qui a été la raison d'être de Jésus, de sa vie et de sa mission. « Le Fils de l'homme, quand il viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ? » (Lc 18,8b).

le Règne de Dieu et l'amour des pauvres

Le second précepte, celui de l'amour du prochain, qui est semblable au premier (Mt 22,39), a été l'objet d'une interprétation inopinée dans **la parabole du Bon Samaritain** (Lc 10,30-37). C'est la réponse à la question directe d'un scribe : « Qui est mon prochain ? » (Lc 10,29). Jésus identifie le prochain à celui qui est tombé entre les mains des voleurs sur le chemin que vous et moi empruntons aussi.

Le prochain est, d'abord, celui qui est **« dépossédé »** (dépouillé), **« blessé »** et **« laissé à moitié mort »** (v. 30) par les voleurs. Dans la littérature biblique, la violence (hamas) est associée au vol, à l'exploitation ou à la trahison par manquement à la parole donnée. Dans la tradition biblique, les pauvres englobent les victimes de la violence et de la spoliation. Dans l'enseignement de Jésus, ils deviennent mon prochain.

Notons qu'il y a deux sortes de pauvres. Ceux qui aiment Dieu (qui renoncent à Mammon), partagent leurs biens et n'amassent pas de surplus. Ils sont *pauvres par choix*. Mais ceux qui sont soumis à la violence et à l'exploitation par les adorateurs de Mammon sont *pauvres en raison des circonstances*. Leur pauvreté est une pauvreté imposée. Ces deux catégories de pauvres sont **les héritiers et les messagers du Royaume de Dieu**. Cependant, les pauvres par force, les victimes de la violence et de la spoliation, ont ceci de particu-

lier : ils sont **mon prochain par excellence**, et cela d'autant plus qu'ils se trouvent sur mon chemin.

Ce prochain me dérange, car il accapare mon attention, s'immisce sans avertissement dans mon emploi du temps chargé et menace de retarder et même d'interrompre mon voyage, me forçant, en quelque sorte, à « passer à bonne distance » (v. 31) pour ne pas être éclaboussé par son sang, c'est-à-dire à ne pas m'impliquer dans les conséquences des circonstances dont il est la victime. Et pourtant, ma vie éternelle dépend de ma disponibilité à l'égard d'un tel prochain, car, dans ma vie, **il est le prochain**.

Il y a plus. Jésus mesure ma responsabilité envers la victime, qui doit retrouver son intégrité physique, **à des gestes concrets** : panser ses plaies, la transporter, lui assurer un refuge, la soigner, la soulager, prendre à ma charge les dépenses occasionnées par tout cela (v. 34-35). Les ressources dont je dispose : temps, argent, compétence, influence, n'acquièrent leur valeur salvatrice que lorsqu'elles sont *consacrées au pauvre, mon prochain.* A moins d'être mises au service des victimes de l'exploitation, de telles ressources deviennent Mammon, source de mon inimitié avec Dieu. Je deviens un exploiteur et je suis déchu de mon droit au salut car je suis responsable de la mort de mon prochain. En vérité, celui qui posait la question : « Suis-je le gardien de mon frère ? » était un meurtrier (Gn 4,9).

Finalement, c'est à travers les nécessiteux qui perturbent le train-train de ma vie que Dieu exerce *sa souveraineté sur moi.* Il me fait ainsi renoncer à mon confort, à mes richesses, à mon temps, à mon énergie, en faveur des pauvres, m'invitant à **me faire pauvre pour le Royaume de Dieu**. Renoncer à Mammon pour Dieu (premier commandement), c'est renoncer à Mammon pour l'amour des pauvres (second commandement). Dieu et les pauvres sont, en effet, inséparablement liés par contrat.

implications pour la mission

Opter radicalement pour le Règne de Dieu (amour de Dieu), **dans, parmi et avec les pauvres** (amour du prochain), c'est accomplir la substance de la Loi et des Prophètes, incarnée comme modèle vivant en Jésus Christ. Cette option constitue aussi *le contenu et la méthode de notre mission.* Nous ne pouvons annoncer Jésus Christ comme libérateur qu'à la condition de nous engager nous-mêmes au plus fort de la bataille qui fait rage actuellement entre le Dieu-Argent (le capital considéré comme un

absolu) qui ne cesse d'étendre son empire de pauvreté, et le Dieu de Jésus qui lutte aux côtés des pauvres pour qu'ils aient leur juste part dans sa création.

L'amour de Dieu et l'amour du prochain, tels qu'ils sont explicités par Jésus en termes de Règne de Dieu et de Règne des pauvres, *nous engagent dans la mission de Jésus* : la transformation de notre terre pour qu'elle soit ce que le Créateur a voulu qu'elle soit :

– **un foyer avec une seule table,** où tous aient leur part des dons de la création, de sorte que certains ne soient pas ivres tandis que d'autres ont faim (1 Co 11,21) ;

– **un temple consacré au culte,** que Mammon n'ait aucune chance de transformer en caverne de voleurs (Lc 19,46), ou en maison de trafic (Jn 2,16) ;

– **un jardin de délices,** où la création reste l'icône agréable de la beauté du Créateur, le fruit de la sagesse, et non pas la monstrueuse idole de la technocratie, ce fruit défendu de la connaissance qui engendre le pouvoir (Gn 1,1).

Le Règne de Dieu, en gestation, est justement cette terre (foyer, temple, jardin) qui, à la fin des temps, débouchera sur une autre dimension de l'existence, celle qui nous a été promise comme « un ciel nouveau et une terre nouvelle où la justice habite » (2 P 3,13). C'est de cela dont Dieu et les pauvres rêvent ensemble.

Aloysius Pieris

Tulana Research Centre
Kohalwila Rd
Gonawala-Kelaniya – Sri Lanka

« POINT CŒUR »

THAÏLANDE

collectif

Les deux premiers « Points Cœur » ont vu le jour en Argentine et au Brésil en octobre 1990. Ils ont été fondés par le Père Thierry de Rouy, supérieur de la Congrégation des Serviteurs de Jésus et Marie. Actuellement, vingt-trois « Points Cœur » existent à travers le monde, avec cent quatre-vingts membres, « Amis des enfants ». Quatre jeunes Thaïlandaises nous racontent tout simplement leur accueil des enfants pauvres, malaimés ou rejetés. Un témoignage de l'amour et de la tendresse qui fait advenir le Royaume au cœur de la détresse des hommes.

Nous sommes quatre jeunes filles de 23 à 28 ans qui avons senti l'appel à donner deux ans de notre vie dans un foyer de Thaïlande, installé au sud-est de Bangkok depuis novembre 1991. Petite communauté, refuge d'amour et de tendresse où chaque enfant peut être accueilli, nous vivons au rythme de la liturgie des heures, de la célébration eucharistique, du chapelet. Chaque jour nous avons une heure d'adoration du Saint Sacrement.

viens chez nous... tu es chez toi

Nous habitons près du grand port, dans Khong Toey, le bidonville le plus peuplé de Bangkok, avec une population d'à peu près 60.000 personnes. Pour les enfants malaimés nous sommes un pont entre la rue et la paroisse, la rue et les œuvres caritatives. Modestement, autant que faire se peut, nous sommes un « humble complément » des familles.

Dans nos grandes métropoles, le pauvre est toujours repoussé à la périphérie : « Il n'a rien à faire au centre », estiment tous les directeurs d'entreprises qui construisent des tours de Babel. « Point Cœur » est habité par une autre conviction : « Toi, qui es la honte de nos municipalités, celui que l'on cache aux regards des touristes, viens chez nous ; tu es chez toi. » En cela nous sommes fidèles à notre fondateur, le Père Thierry, qui donne la consigne suivante pour l'accueil des pauvres : *« Ce ne seront pas des "petits pauvres". Ce seront vos amis. Ils n'ont ni or ni argent, ni instruction ni éducation de salon, mais ce qu'ils ont, ils vous le donneront. C'est leur cœur. »*

la contagion de l'amour

Maêk a deux enfants : Keep, 12 ans, et Ben, 8 ans. Elle habitait Rong Mou, quartier situé tout à côté du port. Beaucoup de chrétiens y résident et travaillent aux abattoirs à cochons. C'est là, dans une petite maison de tôles et de bois, que vivait Maêk. Elle faisait des lessives ; son mari ne travaillait pas. Les voisins nourrissaient Keep et Ben parce que l'argent manquait. Pour oublier, Maêk et son mari buvaient. En juillet 1992, son mari est décédé. Ses enfants lui ont été retirés et placés chez sa sœur aînée qui estimait sa cadette incapable de faire front à la situation.

Accueillie par une grand-mère du quartier qui l'entretenait en échange d'un petit service, elle a rencontré Boun, un homme d'une trentaine d'années. Elle vit maintenant avec lui. Il a un travail journalier au port et gagne entre 20 et 30 baths par jour, le prix d'un repas. Un jour, on les rejette du quartier Rong Mou. Ils se réfugient derrière les camions du port sous des bâches.

En 1993, arrive le Père François de la Communauté Saint-Jean pour la visite de notre Point Cœur. Avec lui nous allons chercher quelques planches et construisons une maison. Même sans eau ni électricité, Maêk et Boun sont tout heureux. Bientôt un voisin leur donne l'eau. L'école du Père Mayer, tout à côté, les éclaire de sa lumière, la nuit... Ils s'émerveillent du peu qu'ils ont. Maêk, surtout, est profondément heureuse avec Boun. C'est le plus grand cadeau de sa vie : très attentionné, doux, ce qui est rare pour un homme en Thaïlande, il l'aide dans tous les travaux de la vie quotidienne et aime les enfants de Maêk comme s'ils étaient les siens.

Jamais Maêk ne parle mal de sa sœur qui a pris ses enfants en tutelle et décide de leur sort sans jamais la consulter. En janvier dernier, sa sœur

meurt. Elle assiste à son incinération avec toute la famille et pleure sa mort comme si de rien n'était.

Maêk et Boun ont une capacité d'accueil inouïe. Depuis peu, ils ont confectionné des petits bancs pour les visiteurs. Ils sont pleinement présents à chacune d'entre nous. Ils rendent tout au centuple. Maêk a quitté l'anonymat et, désormais, elle est devenue quelqu'un d'unique. Sa présence réchauffe le cœur de tous ceux qu'elle rencontre.

le sourire de Fay

Fay est une petite fille de 9 ans. Elle habite également Rong Mou avec sa famille. A la naissance de Nâ, la petite dernière, ils étaient déjà 5 enfants, vivant tristement dans une petite cabane, sous le pont qui conduit au port, au bord de la voie ferrée. Leur père et leur mère sont charbonniers et se battent, impuissants, pour nourrir toutes les bouches. Le papa refusait le bébé et la grossesse de la maman était très difficile. Lors des scènes de violence très pénibles à supporter, Kéo et Sao, frère et sœur de Fay prenaient la fuite. Handicapée, marchant avec grand-peine, Fay était témoin de tout ce qui se passait. Malgré cela, à chaque fois que l'on allait la voir, elle était tout sourire et nous parlait du bébé qui allait bientôt venir. Une telle joie, à l'attente de cette venue, nous surprenait toujours. Comment l'expliquer dans ce climat de violence ?

Aêe cherche des bras où se blottir

Depuis décembre 1993, un petit garçon de 10 ans fréquente le Point Cœur. Il s'appelle Aêe. Dépendant de la drogue (de la colle), il a les réactions d'un enfant de 4 ans. Il est rejeté de ses compagnons et fait sur lui comme un bébé. Tous disent qu'il a le sida car il habite un quartier du bidonville où beaucoup d'adultes se droguent à l'héroïne. Il nous arrive, certains jours, complètement « shooté ». D'autres fois, il fait le clown en se jetant dans nos bras. Nous rions aux éclats. C'est notre petit trésor.

Peu à peu, au fil de l'amitié, il accepte de laisser sa colle au seuil de notre maison mais il la récupère en partant. Un jour, on lui jette son indispensable marchandise : il tombe en crise, se tape la tête contre les murs, se roule par terre. Alors que nous tentons vainement de le doucher, il essaye de se plonger complètement la tête dans la bassine. Dans ces moments, il n'y a pas grand-chose à faire, sinon de communiquer avec lui par un jeu de grimaces et d'éclats de rire.

Finalement, il a pleinement accepté que nous rejetions sa colle lorsqu'il arrive chez nous, et il a même fini par nous la remettre lui-même. Il vient de plus en plus souvent sans colle et nous quitte en nous envoyant des baisers. Il est notre « rayon de soleil ». Les autres enfants continuent à l'apostropher : « Tu sens mauvais, tu es sale, tu sniffes la colle ! » Un jour, il invite des compagnons à partager l'eau et les gâteaux achetés pour son anniversaire, il les attend tout joyeux, se préparant à chanter. Ils lui font faux bond. Se tournant vers nous, il interroge : « Pourquoi partent-ils tous ? » Malgré ces rejets continuels, il persiste, il revient chez nous, ne cherchant qu'à se blottir dans nos bras, toujours aussi simple et affectueux.

ils n'ont rien et donnent tout

Maêk, Boun, Fay, Aêe sont tous des destinataires privilégiés du Royaume et ses artisans. Il en est de même pour Boua, une de nos amies. Elle a 3 enfants dont deux de 16 et 12 ans encore à la maison. Elle nous avoue souvent : « J'ai reçu, je ne peux pas ne pas partager. » Une de ses voisines, âgée de 16 ans, seule et enceinte, vit dans des conditions épouvantables. « Je ne peux pas la laisser comme ça », réplique-t-elle. Les larmes aux yeux, elle la soutient du mieux qu'elle peut. Navan, une autre de ses voisines, s'est fait battre par Fen, son petit ami. Elle l'accueille immédiatement chez elle. Le couple, à deux pas de sa maison, finit par se séparer, abandonnant les enfants. « Ils ont besoin d'une maman », s'exclame-t-elle. Elle les nourrit et leur donne 5 ou 10 baths pour s'acheter des friandises dans la rue.

Au nouvel an, elle nous a préparé un repas « farang, à l'européenne » veillant à ne pas trop épicer les aliments comme on a coutume de le faire dans la région de l'Issan. Tout ce que nous aimons était là sur la table : des pommes de terre et du poulet avec une rose pour chacune d'entre nous. Elle et ses enfants n'ont rien touché avant que nous ayons terminé. Nous étions les premières servies.

Ils n'ont rien, ils donnent tout. Françoise, une des Amies des enfants, à son départ pour la France, a laissé à Jeep, la fille de Boua, l'argent thaï qui lui restait. Passant devant un mendiant, celle-ci n'a rien trouvé mieux que de tout lui donner.

Peuth, Nung et Ey, des enfants de 8-10 ans, habitent à deux ruelles de chez nous. Ils sont des nôtres très souvent : ils nous font des dessins tout en jouant.

Ils nous arrivent un jour avec les bras pleins de jouets : « Ce sont les nôtres, disent-ils. Donnez-les aux autres enfants qui viennent chez vous. » Et, pour compléter le tout, Ey nous offrent des pinces pour nos cheveux. Leur plus grand cadeau, c'est leur cœur.

Mêe est notre maman. C'est la grand-mère de Ob et Teeng. Un jour, nous avons porté dans nos bras son petit-fils au dispensaire. Elle en a été si vivement touchée qu'elle s'est exclamée : « Mais alors, vous aimez vraiment mes petits-enfants ! Je veux être votre mère aussi. » Elle est aux petits soins pour nous : elle nous offre à boire et, si nous faisons mine de refuser, elle nous fait les gros yeux en rétorquant : « Vous ne pouvez pas empêcher une mère d'étancher la soif de ses enfants. » Elle veille sur nous avec un soin jaloux : « Ne rentrez pas trop tard ! Ne vous fatiguez pas trop ! Prenez soin de vous ! »

Que dire ? Nous sommes adoptées. Nous sommes en milieu bouddhiste ? Tous ces pauvres ne savent pas qu'ils vivent l'Evangile. « Les pauvres vous précéderont dans le Royaume des cieux ! »

Bangkok
Thaïlande

VIVRE LES RÉALITÉS DU ROYAUME ?

TUNISIE

par Jean Fontaine

Jean Fontaine, père blanc, vit depuis quarante ans dans les pays arabes. Après des études supérieures d'arabe à Tunis, il y occupe successivement les fonctions de conservateur de la bibliothèque de l'Institut des Belles Lettres Arabes à Tunis et de directeur de la revue Ibla. Il est l'auteur d'une douzaine d'ouvrages dont : La littérature tunisienne contemporaine *(Paris, CRNS, 1990)* et Histoire de la littérature tunisienne par les textes depuis les origines jusqu'à l'indépendance *(2 tomes, Turki 1988 et Sahar 1994).*
Chez l'« autrement croyant », Jean Fontaine reconnaît, et nous invite à reconnaître, des valeurs que nous qualifions d'évangéliques : pardon des offenses, recherche de la justice, désintéressement, entraide. Parmi eux, Dieu choisit aussi des artisans de son Royaume.

Le point d'interrogation, à la fin du titre, est important. En effet, la manière dont la revue *Spiritus* m'a invité à rendre témoignage ne va pas de soi. Et l'intitulé proposé pour l'article fait déjà réfléchir à une question fondamentale : le Royaume a-t-il ses valeurs propres ? Le texte qui va suivre, pour faciliter la lecture, suppose que l'on réponde de manière positive à la question, même si je pense devoir honnêtement laisser le problème posé pour de plus amples développements. Ceci dit, mon existence missionnaire m'apparaît comme **un poème, écrit par Dieu, en trois strophes.**

vivre avec les Tunisiens

Normalement, c'est la première étape par laquelle on passe. Une fois la langue apprise, je fais lentement mon trou, autrement dit, je m'incarne. D'où quelques changements dans l'esprit, le comportement, la théologie même. Plutôt que de m'élever vers la montagne du Seigneur avec les chrétiens, j'ai fait un immense détour, par le pied de la montagne, *le détour de la culture arabe et de la religion musulmane,* pour grimper avec les Tunisiens. Si je faiblis, ils me soutiennent, et s'ils tombent, je les relève. L'amitié lente qui me lie aux Tunisiens est gratuite. Du moins, je le souhaite. Ceux qui me reçoivent le font gratuitement. J'y vois déjà un signe de résurrection. Pourquoi, en effet, accepter de se commettre avec un prêtre étranger ?

La générosité du bédouin est proverbiale. Mais quand il s'agit de familles vivant dans les quartiers défavorisés (il n'y a pas de bidonvilles en Tunisie), on est admiratif. Dans la famille de *Manoubia*, surtout en période de Ramadan, il y a toujours la part, fût-elle modeste, pour l'hôte de Dieu, souvent un pauvre du quartier. Quant à *Fadhila*, je l'ai vue donner la totalité du salaire mensuel qu'elle venait de toucher à un voisin démuni qui en avait un besoin urgent.

Le mal qui est tapi à ma porte risque souvent d'entretenir des rancunes et des désirs de vengeance. La lassitude et l'usure guettent. Le *pardon des offenses* peut être alors un critère de qualité apostolique. Cette attitude, observée par plusieurs générations d'amis, finit par déteindre sur eux. Le talion fait place alors au pardon. Ce dernier s'allie alors naturellement à la générosité commune à la population tunisienne pour donner des êtres de grandeur. Ainsi *Zeineb* sait dans son « cœur blanc », comme on dit ici, que le Ramadan est un temps de réconciliation. Elle était, dans son travail, victime d'une compagne injuste qui la méprisait constamment du haut de son complexe de supériorité. Au début du Ramadan, elle se dirige donc vers l'offensante pour faire la démarche de retrouvailles paisibles. Il lui en coûtait et elle se demandait que faire pour que l'autre comprenne ce pardon offert.

De manière curieuse, on retrouve ce qui ressemble à *la Parole de Dieu* jaillir spontanément d'un cœur pur. Ainsi, une sage-femme lavait tous les matins une vieille femme avant l'arrivée des infirmières qui supportaient difficilement l'état dans lequel elles la trouvaient. Sa voisine de chambre demande alors à la sage-femme pourquoi elle agit de cette façon. Cette

dernière lui répond : « C'est une femme seule et personne de sa famille ne peut venir lui prodiguer ces soins élémentaires d'hygiène. » Alors la voisine de commenter : « Je te remercie, c'est comme si c'est à moi que tu l'avais fait. »

La vie avec les musulmans peut être faite *d'un partage quotidien* où les voisines apportent les plats de l'amitié commune. Il est vrai que cette vie de solidarité est plus courante dans le monde des femmes. Elles tissent ensemble un tapis dont la trame est la Parole de Dieu et dont la chaîne est constituée de l'existence quotidienne. Et il en faut des nœuds serrés pour que non seulement le tapis tienne longtemps, mais surtout pour qu'il soit beau.

Et voici un couple, la quarantaine bien entamée, muni de trois enfants dans l'enseignement secondaire. Non seulement leur bonne est devenue une personne de la famille à part entière, mais *leur porte est toujours ouverte* à toute âme en détresse. N'en ai-je pas vu défiler chez eux de ces êtres désemparés par la vie dans la grande métropole, inadaptés à un milieu encore centré sur certaines traditions qu'ils ne comprenaient plus. Leur séjour pouvait être plus ou moins long. Mais toujours ils repartaient ragaillardis, jusqu'à la fois suivante.

travailler avec les Tunisiens

Tout a commencé à l'université. En section d'arabe, je tenais la queue du peloton. Alors les étudiants tunisiens m'ont pris en charge. Pendant trois ans, nous – trois garçons et trois filles – nous avons tout préparé ensemble: exposés, commentaires de textes, devoirs écrits, traductions. *Nos compétences se complétaient* : ils m'apportaient leurs connaissances et je fournissais ma méthode. C'est là que j'ai commencé à m'apercevoir que j'avais un crâne carré, tandis que les étudiants de la classe avaient un crâne rond. D'où l'intérêt du travail en commun. Ce n'est pas évident. Je me disais que Jésus, à Nazareth, a également travaillé avec des villageois dont il ne partageait pas toutes les convictions. Ce que j'ai reçu alors est incommensurable. La conscience professionnelle n'avait d'égale que la disponibilité de ceux que je fréquentais. La manière dont ils m'ont pris en charge me rappelait quelque chose du bon Samaritain.

Mais cette attitude – doit-on la qualifier d'évangélique ? – se manifeste aussi dans *le travail professionnel. Fathia* est docteur en médecine. Par conviction religieuse, comme une nécessité découlant de sa foi et comme un

aliment à sa prière, elle soigne souvent gratuitement, n'hésitant pas à se déplacer dans des circonstances difficiles pour aller chez le malade sans ressources qui a besoin de ses soins et surtout de sa parole réconfortante. Elle rejoint ainsi Azza Filali qui s'est expliquée dans un petit livre remarquable (*Le voyageur immobile,* Tunis Alif 1990, 101 p.) sur le sacerdoce que pouvait être l'exercice de la médecine. *Taoufik* est oculiste, dans le privé. Quand il me voit dans la salle d'attente avec une petite vieille, une connivence de longue date l'invite tout de suite à soigner gratuitement. Quant à *Mongi*, l'avocat, vrai défenseur de la veuve et de l'orphelin, il ne compte même pas la somme sur laquelle il sera, de toutes façons, taxé comme le prévoit la loi.

Mohamed est préparateur en pharmacie. Il ne compte pas sa peine pour servir avec compétence et respect les nombreuses personnes qui se présentent ici dans les pharmacies pour toutes sortes de conseils. Ce que l'on découvre, un peu à la sauvette, c'est qu'il passe également beaucoup de temps à s'occuper des formalités administratives complexes des illettrés et des démunis.

La classe de terminale lettres est capitale. L'enjeu est sérieux sachant que le tiers seulement des bacheliers réussit cet examen qui ouvre la porte de l'université. Le programme est vaste et certains enseignants ont de la difficulté à finir l'ensemble des matières. *Esma,* professeur d'arabe à ce niveau, prend à cœur sa tâche. Elle est sévère, certes, mais surtout elle propose à ses élèves de leur donner gratuitement un nombre d'heures supplémentaires presque équivalent à celui des cours prévus. Quand on connaît la course à ces heures surpayées, on jauge *le désintéressement.*

Grimpons dans la hiérarchie sociale. *Farîd* est PDG d'une grosse entreprise étatique. Certes, il agit en sorte qu'elle se développe et fournisse des avoirs à l'Etat. Mais, surtout, il est attentif *au mieux-être social* de chacun de ses employés et ouvriers. Il n'attend pas les revendications syndicales. Il prend les devants, faisant en sorte que tous aient le plus d'avantages possibles : les biens sont redistribués équitablement. Et l'âge n'a pas émoussé le moins du monde ses exigences personnelles et communautaires.

prier avec les Tunisiens

La troisième strophe du poème est la plus difficile. Certains trouvent que cette démarche, à savoir *prier avec les musulmans*, n'est pas opportune à

cause des équivoques. J'aimerais bien savoir quelle attitude humaine ne comporte aucune ambiguïté. Cette prière peut se situer à plusieurs niveaux. D'abord, la participation ordinaire à la récitation de la *Fâtiha* (première sourate du Coran) à l'occasion des mariages et des enterrements. C'est la manière habituelle qu'ont les musulmans de nous accueillir dans le contexte religieux. Puis la prière juxtaposée : chacun restant sur ses positions et se succédant dans l'invocation. Ensuite, le partage réel, à partir d'un thème commun de la vie spirituelle.

Parfois, l'invité musulman chez le chrétien demande à faire sa prière, le plus simplement du monde, dans un endroit retiré de l'appartement ou de la maison, parce que la mosquée est un peu loin. Certains musulmans pratiquants sont de véritables témoins de leur foi, fraternels avec tous. Par la prière, *leur existence est transformée.* Ils manifestent ainsi une véritable cohérence de leur foi : celle-ci passe *au service des autres.*

Peut-être arrive-t-on ici à une étape importante de l'existence. En effet, les religions, que je crois toutes instituées par les hommes, s'opposent en général ou, au mieux, se juxtaposent en deux monologues. On parle de construire un pont entre chrétiens et musulmans, mais sommes-nous prêts à franchir ce pont pour rejoindre l'autre ? Rien n'est moins certain. En revanche, *le partage gratuit de la vie mystique* pose moins d'obstacles et permet des rencontres étonnantes. *Riadh* est imam de mosquée, dans un rite réputé plutôt conservateur. Il ne manque pas de me faire remontrance *(al-amr bi l-ma'rûf)* quand il apprend que je suis allé dans un bar. Nos idées concernant la vie sociale ne concordent pas. Mais, dans le domaine de la vie spirituelle, je trouve toujours chez lui une oreille attentive et un guide sûr. D'ailleurs chaque année, il fait retraite dans une mosquée, se nourrissant de dattes et d'eau. Dieu est là.

Samira est professeur de théologie musulmane. Sa formation comporte aussi une licence de philosophie. C'est une croyante pratiquante. Dans les causeries radiophoniques qu'elle donne pendant le Ramadan, elle n'omet jamais de présenter le point de vue des juifs et des chrétiens sur le sujet qu'elle traite. Sa propre vie spirituelle est légèrement perturbée par son amitié avec le prêtre chrétien. Comme dans le cas de l'imam, de nombreuses positions pratiques les séparent. Mais quand survient le décès de son père, quand elle s'aperçoit que sa première réaction a été celle de la révolte contre le destin, l'échange spirituel qui suit permet aux deux amis d'approfondir le rôle de la foi dans la vie quotidienne et la place de la prière dans les événements du monde.

envoi

Les Tunisiens qui vivent de telles réalités *ne sont pas loin du Royaume et de sa justice*. Je devrais d'ailleurs dire probablement qu'ils en sont partie intégrante, mais que mon regard incrédule ne le distingue pas encore. Toujours est-il qu'ils m'incitent à vérifier ma propre distance par rapport à ce Royaume. Ils partagent avec moi l'utopie qui échappe complètement à la logique terrestre. Le thème qui unit les trois strophes du poème écrit par Dieu avec ma vie est **l'amour**. Cette source unique attire tous les hommes. Il est donc normal qu'ils se rencontrent dans certaines valeurs humaines universelle que l'on qualifie, de manière un peu possessive, du « Royaume ». L'attitude de l'autre, en fait, met en question ma propre cohérence. Elle me demande également si je suis capable de tenir un unique langage, que je m'adresse aux chrétiens ou aux musulmans.

Jean Fontaine

12, rue Jamaa al-Haoua
1008 Tunis

LES FOYERS ISLAMO-CHRÉTIENS

LIEUX D'ACCUEIL DU ROYAUME

par Jeanne Pernin

Jeanne Pernin, sœur de Notre-Dame d'Afrique (Sœur blanche), après une vingtaine d'années au Maghreb, a travaillé pendant neuf ans au Service des Relations avec l'Islam (SRI). Elle accompagne de nombreux couples islamo-chrétiens et à partir des cheminements dont elle a été témoin, elle nous invite à reconnaître des chemins par lesquels le Royaume de Dieu vient et grandit au milieu de nous.

Les mariages mixtes, justement considérés comme difficiles, sont aussi des lieux de dialogue où se vivent des **valeurs du Royaume** et où les époux sont l'un pour l'autre chemin de conversion pour s'ouvrir à Dieu et aux autres. On peut vérifier chez eux ce qu'affirme *Redemptoris Missio* : *« Le Royaume transforme les rapports entre les humains et se réalise progressivement au fur et à mesure qu'ils apprennent à s'aimer, à se pardonner, à se mettre au service les uns des autres »* (R.M. 15).

difficulté des premiers pas

Les couples que nous connaissons sont unanimes. Ils témoignent tous de la difficulté de la mise en route et de la transformation progressive de leurs relations au sein du couple. Il faut dire aussi qu'ils découvrent vite à quel point ils sont étrangers l'un à l'autre.

« Dans les premiers mois, cette union me paraissait impossible, nous manquions de confiance l'un en l'autre. Je croyais que je n'arriverais

jamais à vivre avec lui. Puis cela s'est estompé. Je me sens totalement libre. »

« Les premières années de notre mariage, nous avons connu une inlassable explication de textes, de vocabulaire, de concepts. Ce fut difficile, parfois conflictuel, mais nous y avons gagné une complicité intellectuelle, une habitude de communiquer nos pensées et nos découvertes. Nous atteignons maintenant un équilibre entre les diverses composantes culturelles et religieuses de notre couple. »

Claire, après avoir décrit les difficultés qu'elle rencontre dans son couple « mixte », conclut : *« Une chose est sûre cependant, c'est que, malgré les épreuves, nous nous aimons vraiment et que nous avons la volonté de faire route ensemble avec nos enfants que nous aimons plus que tout. Seuls la fatigue, le stress, le découragement parfois nous égarent l'un l'autre et nous blessent. Alors, nous appuyant sur cet amour, nous pouvons mieux nous pardonner et nous remettre en marche. »*

Les partenaires ont chacun leur propre culture, leur passé, leurs fidélités. Chacun a sa façon à lui de comprendre sa vie et de la gérer. Les gestes, pourtant réfléchis, sont mal interprétés. Difficile dans ce contexte des débuts de discerner ce qui est culturel de ce qui est religieux, difficile de percevoir ce qui est don de Dieu et peut devenir commun, de ce qui est lié à une culture particulière et pas nécessairement universelle. Difficile, et pourtant essentiel, de pouvoir préciser ce à quoi chacun doit absolument tenir.

la rencontre de l'autre, chemin du royaume

Youssef croit la rencontre possible au sein du couple. Si chacun va à l'essentiel de sa religion, on découvre des valeurs communes et la rencontre est, pour l'un comme pour l'autre, une voie du Royaume qui vient. « *Si l'islam et le christianisme sont différents dans leurs formes, ils restent très proches sur le fond de toute religion qui est éternel et qui correspond à l'amour, la paix : amour de Dieu, paix au fond de soi et avec les autres, partage avec l'autre qui, lui aussi, est une "image de Dieu", un autre moi-même.*

La différence religieuse au sein du couple, loin de représenter un handicap, est un stimulant à la recherche et à la modestie, car, comme le disait déjà au siècle dernier l'Emir Abdelkader: "Nul ne connaît Dieu sous tous ses

aspects ; nul ne l'ignore sous tous ses aspects. Tous le connaissent sous un certain rapport et l'adorent sous ce même rapport". »

Marcelle témoigne, elle, que cela ne se fait pas sans effort : *« Après une dizaine d'années où nous acceptions nos différences, il me manquait quelque chose pour accueillir les affirmations de l'islam. Ce n'est qu'après un long cheminement dans le cadre de rencontres entre foyers mixtes ou de dialogue islamo-chrétien que j'ai pu comprendre la dimension spirituelle et religieuse de l'islam. Pour l'équilibre du couple, il est indispensable que l'acceptation des différences passe par la reconnaissance consciente de ce qu'elles sont en elles-mêmes et de ce qu'elles représentent pour l'autre. »*

Mais au terme de cet effort, le dialogue, dans un couple, peut parvenir à un niveau beaucoup plus profond, celui où l'échange et le partage deviennent témoignage mutuel de ce que chacun croit et exploration commune des convictions religieuses de l'un et l'autre. Les couples qui veulent vivre à ce niveau d'échange et de partage ont une même conviction : *« Dieu est plus grand que notre cœur. Il se dit avec des mots que nous ne comprenons pas. Nous cherchons à les déchiffrer. »* Une quête de Dieu les habite, ils avancent à tâtons, mais font confiance.

Plusieurs couples ont effectué une *« relecture de leurs histoires religieuses pour remonter à la source et retrouver l'essentiel »*. Pour certains on pourrait parler de formation permanente. Les uns participent chaque mois à une réflexion dans laquelle chrétiens, musulmans et agnostiques dialoguent. D'autres ont un grand nombre de lectures communes, tant sur l'islam que sur le christianisme et les problèmes du monde, mais chacun de son côté essaye de retrouver la signification de sa religion : lui poursuit une étude approfondie du Coran, elle fait partie d'un groupe d'études bibliques.

Ces couples, engagés ensemble dans une quête de Dieu, nous disent combien la foi du conjoint chrétien, comme celle du conjoint musulman s'enrichit et s'approfondit dans un dialogue souvent difficile mais toujours passionnant. *Fatima,* dont le mariage avec un chrétien n'est pas accepté par sa communauté, témoigne que cette union est pour elle *« source d'approfondissement de sa foi et constante remise en question d'elle-même et de sa relation aux autres ». Claire* se dit provoquée à une meilleure compréhension de la Bonne Nouvelle. *Ali* et *Marie* ont coutume de dire que leur rencontre est un chemin

de conversion, la grâce de l'un passe par l'autre et que leur foi a pris de nouvelles dimensions.

respecter et partager les pratiques religieuses de l'autre

Les pratiques et les rites, expressions de la foi, sont aussi des chemins pour le Royaume qui vient. Une chrétienne explique : *« Nous vivons presque toujours les fêtes chrétiennes traditionnelles au sein de ma famille. Nous marquons également toutes les fêtes musulmanes et expliquons la signification de chacune. »*

Nicole a retrouvé le sens du Carême après avoir vécu l'expérience du Ramadan avec son mari, expérience qui a scellé leur couple, dit-elle. Partage d'un moment hautement spirituel, qu'elle juge aussi capital pour eux que la participation à la messe de minuit ou la veillée pascale, eux qui restent solidement ancrés, chacun, dans sa tradition. Avec les années, elle a pris, comme beaucoup d'autres, une certaine distance par rapport au Ramadan. Elle jeûne un jour de temps en temps, pour pouvoir partager la joie de rompre le jeûne à deux.

« Appartenant à un groupe de foyers islamo-chrétiens, groupe de dialogue et d'échange, nous avons constaté que les rites musulmans de l'un (prière, pèlerinage, jeûne...) n'ont jamais empêché la pratique des rites chrétiens de l'autre (baptême, messe, Eucharistie). Cette tolérance pratiquée au sein de ces foyers ne s'est jamais transformée en syncrétisme sous prétexte d'humanisation. Ce groupe, composé de musulmans, époux de chrétiennes et de musulmanes, épouses de chrétiens, est unanime sur le fait que la rencontre avec une autre foi religieuse, même si elle est bousculante, est vivable et même enrichissante. »

prier ensemble

On trouve des couples assidus à la prière ensemble. La foi et la confiance en Dieu qui sont les leurs, leur assure que la prière des uns et des autres a valeur aux yeux de Dieu. Elle est voulue de Dieu, elle est agréable à Dieu. Il la reçoit. *« Chaque prière authentique est suscitée par l'Esprit Saint, mystérieusement présent dans le cœur de chaque personne »,* affirmait Jean-Paul II aux cardinaux de la Curie en 1986.

Fatima prie avec ses petites-filles, leur apprend à remercier Dieu, à lui demander aide pour elles et leurs amis. Plusieurs couples ont organisé des

temps de recueillement ensemble, quand les enfants étaient petits, une sorte de rendez-vous où chacun apportait ce qu'il voulait.

« Nous avons peu à peu oublié cette habitude, avoue N., *et pourtant, nous sommes de plus en plus proches dans notre relation à Dieu. La vie nous donne des occasions d'unir notre prière pour un mariage, un enterrement, des événements concernant nos enfants ou nos familles. Nous pouvons, l'un comme l'autre, accueillir un texte d'Evangile ou du Coran. »*

Là où se vit la rencontre, l'entente, la paix, l'amour, nous croyons que le Royaume de Dieu vient. Là où des croyants de diverses religions s'ouvrent les uns aux autres, s'enrichissent mutuellement de leur foi, se rapproche de Dieu et du prochain, nous croyons que le Royaume de Dieu vient. Ce qui se vit dans ces couples islamo-chrétiens peut nous apprendre quelque chose sur l'accueil du Royaume de Dieu. Nous savons bien que partout où deux ou trois, ou plus, vivent des valeurs évangéliques et s'ouvrent à l'action de l'Esprit qui souffle où il veut, il y a quelque chose du Royaume, même si sa réalisation en notre monde est toujours incomplète.

Jeanne Pernin

5, rue Mousaïa
75019 Paris

PAUVRETÉ ET MISSION

L'EXEMPLE DE FRANÇOIS D'ASSISE

par Gérard Guitton

Gérard Guitton, après l'obtention d'un doctorat en médecine en 1963, entre dans l'Ordre des franciscains. Ordonné prêtre en 1970, il obtient une maîtrise en théologie à Paris et exerce son ministère à l'aumônerie des étudiants à la faculté des sciences d'Orsay. De 1979 à 1988, il est missionnaire au Togo. En 1988, il est nommé directeur des « Editions franciscaines » et depuis 1993, gardien du couvent des franciscains de Paris.
Tout au long de ce « dossier », les béatitudes se profilent à l'arrière-plan de la réflexion. Se référant à l'exemple de François d'Assise, Gérard Guitton nous aide à comprendre le lien entre la béatitude de la pauvreté et l'envoi en mission.

« Heureux les pauvres, car le Royaume de Dieu est à vous ! » (Lc 6,20). Dans l'Evangile, Jésus s'adresse de préférence aux pauvres, aux petits, aux humbles et aux exclus. Les pauvres sont les bien-aimés de Dieu. Les apôtres de Jésus sont choisis également parmi les pauvres ; on ne connaît pas de riche, ni de grand de ce monde dans le groupe des proches de Jésus ; par exemple, pour Matthieu le publicain, la première chose que Jésus lui demande, c'est de laisser ses richesses pour le suivre.

Ainsi, quand Jésus envoie ses apôtres en mission, ce sont des pauvres qu'il envoie sur les routes de Palestine. Et pourtant, la première consigne laissée par Jésus est celle d'un dépouillement encore plus grand : *« Ne prenez rien pour la route, ni bâton ni besace, ni pain ni argent ; n'ayez pas non plus chacun deux tuniques »* (Lc 9,2). La même consigne se retrouve en

Matthieu dans le discours apostolique : *« Ne vous procurez ni or ni argent, ni menue monnaie pour vos ceintures, ni besace pour la route, ni deux tuniques, ni chaussures ni bâton ; car l'ouvrier mérite sa nourriture »* (Mt 10,8-10).

Il semble bien y avoir un lien important entre la pauvreté et l'envoi en mission, et non pas seulement un lien de convenance selon le raisonnement : on est plus libre en voyage quand on a peu de bagages ! D'ailleurs Jésus ne fait pas de cette pauvreté matérielle un absolu puisque, un peu plus loin dans l'évangile selon saint Luc, on lit le dialogue suivant : « *Quand je vous ai envoyés sans bourse, ni besace, ni chaussures, avez-vous manqué de quelque chose ? – De rien, répondirent-ils. Et il leur dit : Mais maintenant, que celui qui a une bourse la prenne, de même celui qui a une besace* » (Lc 22,35). Mais le langage a ici une valeur symbolique.

Pour approfondir **le lien** qui semble bien exister **entre la béatitude de pauvreté et l'envoi en mission** par Jésus, je me référerai à l'exemple de saint François d'Assise. S'il est un disciple de Jésus qui a vécu totalement pauvre et en lien direct avec l'appel du Christ, c'est bien le Petit Pauvre d'Assise. S'il est un homme qui a entendu l'Evangile comme un envoi en mission sur les routes du monde, sans argent et sans biens, c'est aussi le même François d'Assise. Voyons cela d'un peu plus près.

pauvreté et mission d'un seul élan

Un épisode particulier de la vie de saint François doit retenir notre attention, c'est son écoute de l'Evangile à la petite chapelle de la Portioncule, épisode qui reste pour tous celui de « l'Evangile de la Portioncule ».

François a déjà fait le choix d'une vie entièrement donnée à Dieu après l'appel du Christ lui parlant par le crucifix de Saint-Damien ; mais il ne sait pas encore quelle va être sa vie concrète ; il vit comme un ermite, il répare des églises dans la banlieue d'Assise et soigne les lépreux dans leurs infirmeries ; surtout, il prie et attend l'appel clair du Seigneur. C'est ainsi, nous dit son premier biographe Thomas de Celano, qu'il se transporta un jour au lieu dit la Portioncule *« où s'élevait une très vieille église dédiée à la bienheureuse Vierge, mère de Dieu, mais elle restait maintenant à l'abandon et personne n'y mettait plus les pieds »*. Or un prêtre (dépendant sans doute de l'abbaye bénédictine du Mont Subiaco toute proche) vient y célébrer parfois la messe et François est présent : *« Un jour qu'on lisait dans cette église l'Evangile de l'envoi des disciples en prédication, le saint, qui était*

présent, comprit le sens global du passage et s'en fut, après la messe, demander au prêtre de le lui expliquer. Le prêtre lui en fit le commentaire point par point ; et quand saint François entendit que les disciples du Christ ne doivent posséder ni or ni argent ni monnaie, qu'ils ne doivent emporter pour la route ni bourse ni besace ni pain ni bâton, qu'ils ne doivent avoir ni chaussures ni deux tuniques, qu'ils doivent prêcher le Royaume de Dieu et la pénitence, transporté aussitôt de joie dans l'Esprit Saint : voilà ce que je veux, s'écria-t-il, voilà ce que je cherche, ce que, du plus profond de mon cœur, je brûle d'accomplir ! » (Première Vie par Celano 21).

Ce passage est remarquable en tous points, mais ce qui nous intéresse ici, c'est le lien entre la vie de pauvreté et l'envoi en mission. Car ce sont bien ces deux points qui séduisent le cœur de François : *« Voilà ce que je veux, voilà ce que je cherche, ce que je brûle d'accomplir ! »* Ce n'est pas seulement l'appel à vivre pauvrement, ce n'est pas seulement l'appel à « prêcher le Royaume de Dieu ». Ce sont à la fois la pauvreté et la prédication au cœur du monde. Et cela, il l'attendait, comme s'il l'avait déjà compris intuitivement mais n'arrivait pas à l'extérioriser clairement. D'ailleurs il lui faut encore l'explication du vieux prêtre pour lui mettre « les points sur les i » ; mais après, tout est clair, il n'a plus qu'une hâte, c'est de mettre à exécution ce qu'il vient d'entendre : *« Il ne souffre aucun retard à la mise en pratique de ce qu'il vient d'entendre : il délace ses chaussures, quitte son bâton, ne garde qu'une tunique et remplace par une corde sa ceinture »*. Et tout cela, il le fait, en conformité avec l'Evangile, car pour François, accomplir l'Evangile à la lettre n'est pas du tout signe de juridisme ou d'esprit étroit, c'est le signe d'un don joyeux et total de toute sa personne au Christ.

On peut affirmer sans peine que la vocation de François est **une vocation missionnaire**, alors qu'on pense souvent que sa vocation première est vocation de pauvreté : le Petit Pauvre, dit-on toujours pour le caractériser ! Sans doute François n'a-t-il pas de projet apostolique précis comme l'avait beaucoup plus saint Dominique face à l'hérésie cathare. François se convertit d'abord au mystère de Dieu ; sa vie est un radicalisme évangélique : quitter le monde et suivre les traces du Christ en tout : *« Mais nous, nous avons rompu avec le monde ; nous n'avons plus rien d'autre à faire que de nous appliquer à suivre la volonté du Seigneur et à lui plaire »*, écrit-il dans une des Règles pour les frères (Première Règle 22). Et pourtant ce radicalisme évangélique se réalise dans une vocation authentiquement missionnaire. On peut donc dire que, pour François, il y a **conjugaison**

de la mission et de la pauvreté pour le Christ : d'une part il écoute un évangile de mission et il le réalise en se dépouillant totalement, et d'autre part il écoute un évangile de pauvreté et il le réalise en allant annoncer la Bonne Nouvelle.

Ajoutons encore que cet élan missionnaire, François le ressentit très tôt, bien avant qu'il reçoive un « mandat missionnaire » de la part de l'Eglise après sa reconnaissance par le pape Innocent III. Ainsi, lorsque les frères ne sont encore que huit en tout, François les rassemble à un carrefour de routes, leur parle longuement du Royaume de Dieu, du mépris du monde et du renoncement à la volonté personnelle. Puis il les divise en quatre groupes de deux et il leur dit : *« Allez, mes bien-aimés, parcourez deux à deux les diverses contrées du monde, annoncez la paix aux hommes et prêchez-leur la pénitence qui obtient le pardon des péchés. Bénissez ceux qui vous persécutent et vous calomnient ; à ce prix, le Royaume des cieux est à vous »* (Première Vie par Celano 29). Certes les contrées parcourues ne furent pas immenses cette fois-là, et ils se retrouvèrent rapidement ensemble. Mais François leur avait ainsi montré que *vivre l'Evangile en suivant le Christ ne pouvait se faire sans faire partager cette Bonne Nouvelle au monde.*

la pauvreté comme acte missionnaire

Quand on regarde attentivement la naissance des Frères Mineurs et le contenu de la Règle de l'Ordre, un élément nous frappe toujours. Nous savons que François eut la chance de voir acceptée par l'Eglise la Règle dont la première rédaction avait été formulée aux pieds du pape Innocent III dès 1209. En 1221, puis en 1223, cette même Règle développée était approuvée par le pape Honorius III ; elle était donc tout à fait originale (malgré l'interdiction du Concile du Latran en 1215 des nouvelles règles religieuses). Et pour la première fois dans l'histoire, on découvre que cette Règle comporte un chapitre spécial sur l'envoi des frères en mission avec de nombreuses recommandations sur la manière de voyager, de rencontrer les gens, de leur parler, etc.

Dans la Règle de 1221, on peut lire plusieurs passages sur *« la manière de voyager »*. Des recommandations sont directement tirées de l'envoi en mission des apôtres dans l'Evangile : n'emporter ni sac, ni argent, ni pain, etc. Car pour François, il n'est pas d'autre raison de voyager que d'annoncer la parole de Dieu. Un peu plus loin, un chapitre est entièrement consacré à « ceux qui vont chez les sarrasins et autres infidèles » et François distingue

nettement deux manières d'annoncer l'Evangile aux infidèles ; d'abord une manière implicite et cachée, ensuite une manière ouverte et fondée sur la parole, la foi en la Trinité et le baptême.

C'est la première manière qui nous intéresse ici : *« Ne faire ni procès ni disputes, être soumis à toute créature à cause de Dieu, et confesser simplement qu'ils sont chrétiens. »* C'est **la pauvreté même de la vie évangélique qui est d'abord le ressort de la mission.** Les frères sont pauvres de leurs biens et même de leur parole ; il vaut mieux qu'ils se taisent dans ce milieu musulman hostile et fermé à l'Evangile ; qu'ils prêchent donc par leurs actes ! Ils font l'expérience que le Royaume de Dieu n'est pas d'abord une conquête, mais un cadeau accueilli, celui de vivre dans la paix, dans la soumission *« à toute créature humaine »*, c'est-à-dire ce que la tradition franciscaine appellera la minorité. Cette minorité à la suite du Christ est pour François le premier acte missionnaire.

la mission comme mise en œuvre des béatitudes

Nous venons de voir que saint François envoie des pauvres en mission, comme Jésus envoie lui-même ses disciples, sans argent, sans bien ni sécurité. François lui-même a vécu cette pauvreté suprême lorsqu'il a voulu aller prêcher la Bonne Nouvelle du Christ au sultan d'Egypte au cours de la croisade de 1219. Il brave les lignes ennemies les mains nues, sans armure ni gardes, au risque de passer pour fou tant auprès des croisés que des musulmans. Et c'est justement ce qui impressionne le sultan : un pauvre qui se présente comme un homme du Dieu très haut, serviteur du Christ sauveur du monde. Et le sultan est très frappé du courage calme de ce petit homme qui ne compte sur aucune force humaine et ne désire qu'une chose : faire la paix !

Et voilà **la béatitude de la paix** que nous voyions déjà affleurer à plusieurs reprises. Celui qui est pauvre et sans armes est forcément un homme de la paix. Depuis son départ de la chapelle de la Portioncule, sa première parole pour aborder les gens était : *« Que le Seigneur vous donne la Paix ! »* C'est bien le message de Jésus qu'il annonce, puisqu'on lit que Jésus envoie ses disciples en leur disant : *« En quelque maison que vous entriez, dites d'abord : paix à cette maison ! »* La paix est ainsi la première parole missionnaire pour François d'Assise. Et lorsqu'il précise sa pensée dans la Règle écrite pour les frères, dans le chapitre spécialement consacré à l'envoi en mission, la première attitude des frères doit être : *« Ne faire ni procès ni disputes, être soumis à toute créature à cause de Dieu. »* C'est bien un

message de paix dont il s'agit, celui qui n'a pas besoin de parole pour être transmis et partagé.

la paix et la persécution

Mais la paix n'est pas toujours reçue et François le sait très bien. Jésus en a prévenu ses disciples. La dernière béatitude l'affirme avec force : *« Heureux êtes-vous si l'on vous insulte, si l'on vous persécute à cause de moi. Soyez dans la joie et l'allégresse car votre récompense sera grande dans les cieux. »* C'est ainsi que François va au-devant du sultan en pensant recevoir le martyre car il sait très bien que l'autre alternative possible – le convertir – est totalement improbable. Et la première phrase qu'il donne dans la Règle est celle-ci : *« Le Seigneur dit : je vous envoie comme des brebis au milieu des loups »* qui est à la fois une annonce de paix ou de martyre, peut-être les deux à la fois ; car Isaïe annonçait le temps messianique avec cette prophétie : *« Le loup habitera avec l'agneau »* (Is 11,6) ; mais le loup reste le plus fort s'il refuse la conversion messianique. La paix messianique est toujours risquée, et bien souvent la paix passe par le martyre des messagers.

C'est d'ailleurs ce qu'envisageait François ; mais le Seigneur avait pour lui tracé une autre voie : celle de l'amitié dans le respect des convictions de l'un et de l'autre. Mais dans le même temps, d'autres frères, au Maroc, versaient leur sang pour le nom du Christ en face d'un autre sultan plus impitoyable à Marrakech. Et François scelle ce témoignage possible dans sa Règle : le chapitre sur les missions commence par ce verset sur le loup et les brebis, il se clôt par l'appel solennel : *« Tous les frères, où qu'ils soient, se rappelleront qu'ils ont livré leur corps à notre Seigneur Jésus Christ, et que, pour son amour, ils doivent affronter les ennemis tant visibles qu'invisibles. »* On est bien au cœur des béatitudes : **annoncer le Christ dans la pauvreté la plus grande, en faisant la paix et en acceptant la persécution pour le nom du Christ**.

seul l'amour dans la joie est missionnaire

En donnant à ses frères la consigne du témoignage silencieux loin des procès et des disputes, il les oriente vers le témoignage de l'amour mutuel comme véritable parole évangélique : voyez comme ils s'aiment ! Pour François, **la vie fraternelle** devient la première Bonne Nouvelle à annoncer au monde et les témoignages affluent dans les récits des premiers temps de l'Ordre franciscain. Constamment nous lisons : « *Les frères*

s'aimaient d'un amour indicible, ils brûlaient d'un tel feu de charité que cela leur semblait facile de faire don de leur personne non seulement pour l'amour de Notre Seigneur Jésus Christ, mais aussi pour celui de leurs frères. »

Seul l'amour est sauveur car seul l'amour rend présent le Christ. Mais Jésus a prévenu ses disciples : *« Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses disciples... S'ils m'ont persécuté ils vous persécuteront aussi »* (Jn 15,13 ; 20).

François d'Assise vivait l'esprit des béatitudes : en se lançant avec passion dans une vie de pauvreté intégrale, il ne cherchait pas à égaler un quelconque record d'ascèse ou d'abandon de ses biens, il cherchait à ressembler au Christ. La béatitude de **pauvreté** est suivie de celle de la **douceur** qui est une composante importante de l'attitude des premiers frères ; puis celle de la **paix**, premier message lancé par François aux hommes ses frères ; et enfin celle de la **persécution** à supporter dans la joie, béatitude à laquelle pensait sans cesse François quand il affrontait le danger des puissances hostiles à la Bonne Nouvelle.

Finalement, **pauvreté, paix, amour prêché jusqu'à verser son sang,** c'est le programme des béatitudes, mais surtout le portrait de Jésus lui-même, lui, le pauvre qui nous enrichit de sa pauvreté (2 Co 8,2). N'est-ce pas le sens de la phrase mise en bonne place dans la Règle pour ses frères pour illustrer ce que doit être la pauvreté : *« Telle est la grandeur de la très haute pauvreté qui vous a établis, mes frères très chers, héritiers et rois du Royaume des cieux, vous a faits pauvres en biens terrestres mais richement dotés en vertus »* (Règle des Frères Mineurs 6,4).

Gérard Guitton

7, rue Marie-Rose
75014 Paris

QUE TON RÈGNE VIENNE

par Philippe Warnier

Marié et père de quatre enfants, Philippe Warnier a été successivement, permanent aux Scouts de France, animateur national de « Vie nouvelle », journaliste à Témoignage chrétien *et à la* Vie Catholique, *animateur du groupe « Parole ». Actuellement, il est directeur de la revue* Prier *et président de l'*ACAT.
Notre prière quotidienne ! Parfois si routinière ! Peut-elle prendre une nouvelle dimension dans la perspective qui est celle de ce « dossier » ? Merci à Philippe Warnier de nous en faire découvrir les exigences.

Combien de fois, personnellement ou dans l'assemblée, avons-nous prononcé cette petite phrase presque machinalement ! Alors qu'elle est lourde de sens, riche d'harmoniques et que nous ne devrions pas la formuler sans trembler, tant elle devrait nous engager si nous la prenions vraiment au sérieux !

Je voudrais d'abord, dans ce numéro consacré à *« Mission et Royaume »*, réfléchir à ma manière et après d'autres, sur l'articulation de ces deux notions fondamentales et en introduisant un troisième terme qui leur est intimement associé : je veux parler de *l'Eglise*. Je tenterai ensuite de dire en toute simplicité comment, dans l'expérience qui est la mienne, *j'essaie de « prier » ces quatre mots,* que je ne peux séparer d'ailleurs, dans le Notre Père, de la demande qui précède : « Que ton nom soit sanctifié » et de celle qui suit : « Que ta volonté soit faite ».

mission, royaume et église

Il me semble ici qu'est éclairante la comparaison entre la Bonne Nouvelle annoncée par Jésus et celle que proclame l'Eglise naissante après la Résurrection et l'effusion de l'Esprit.

Jésus annonce que le Royaume vient, qu'il est là. **La Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres** et l'Envoyé du Père en accomplit les signes : les sourds entendent, les aveugles voient, les exclus sont réintégrés dans la communauté, ceux qui pleurent et qui souffrent l'injustice sont dits heureux car la venue du règne de Dieu va bouleverser radicalement l'ancien ordre et faire toutes choses nouvelles. Le groupe des disciples, dans lequel on peut voir légitimement le noyau de l'Eglise future est caractérisé par plusieurs traits significatifs. Il suit le maître, écoute des enseignements qui lui sont réservés, proclame, envoyé par lui, la Bonne Nouvelle du Royaume et en accomplit aussi les signes.

L'Eglise naissante, elle, prêche d'abord l'Evangile de **la Bonne Nouvelle de la Résurrection et l'authenticité du Christ**, Fils envoyé par le Père pour revêtir notre humanité et nous faire entrer dans la vie divine, entraînés par l'Esprit. L'accent est différent de la prédication du Nazaréen. Certes les signes d'une vie nouvelle sont accomplis par les apôtres à leur tour, mais le message concerne *le sens de la destinée humaine* davantage que le vivre ensemble. Il est du côté de la mission, dirions-nous, plus que du côté du Royaume et aussi du côté du rassemblement ecclésial : « Allez donc, de toutes les nations faites des disciples. Baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ».

Il n'empêche, bien sûr, que la proclamation du kérygme débouche sur des conséquences éthiques, y compris de caractère politique et qu'au cours des siècles, l'Eglise n'a cessé, à travers bien des vicissitudes, de défendre l'indissociabilité de la vérité théologique annoncée et de l'Evangile vécu dans tous les aspects de l'existence humaine. Mais nous saisissons là, à mon sens, une distinction essentielle en même temps qu'un lien intime entre royaume, mission et Eglise.

Le royaume, selon la tradition biblique du roi attaché à la justice, à la paix, à la protection des pauvres, c'est la vie des hommes dans l'amour, la civilisation de l'amour selon le terme de Paul VI souvent repris par Jean-Paul II, à la fois don de Dieu, effort de l'humanité et préfiguration de la Cité Nouvelle où tous les hommes vivront l'amour fraternel parfait et l'amour

filial, à la suite du Fils, au sein de la Trinité. Le royaume accomplit ce dont la mission dit le sens, par le témoignage et la prédication de l'Eglise : en Jésus Christ, les hommes fils du même Père sont appelés à la vie divine. C'est en étant frères, en Christ, qu'ils assument leur humanité réelle : la divinisation.

L'Eglise est – et n'est que – **le signe, le « sacrement »,** selon l'expression popularisée par *Lumen Gentium*, du règne de Dieu qui vient. Elle est signe en exerçant sa mission prophétique (l'annonce de la Parole faite homme en Jésus Christ), sa mission sacerdotale (l'offrande de toute la vie du monde en union au don du Fils) et sa mission royale : œuvrer à la « civilisation de l'amour » au coude à coude avec tous les hommes de bonne volonté, dans un partenariat désintéressé. L'Eglise n'est pas une contre-société parfaite qui réaliserait le royaume par elle-même et pour elle-même, ni une sorte de Haute Autorité morale qui surplomberait l'humanité sans s'y compromettre. Elle est cette « portion d'humanité » qui signifie (en y travaillant pour sa part) l'humanisation totale de la famille humaine, c'est-à-dire sa divinisation.

Mais on ne saurait pour autant dissocier ce qui doit être distingué. Le synode de 1971, comme le rappelait souvent le Père Chenu, a affirmé fortement que le combat pour la justice (prémisses du royaume, royaume en voie d'édification) est partie intégrante de la prédication de l'Evangile (sa mission). L'Eglise, pour sa part, doit tenir les deux bouts de la chaîne : si elle ne dit pas la parole qui donne sens à l'œuvre d'humanisation, elle n'est pas fidèle à sa vocation missionnaire, elle n'évangélise pas vraiment. Si elle ne participe pas de toute son ardeur mais sans impérialisme spirituel à l'œuvre commune dont elle proclame le sens, sa parole est sans poids et sans crédibilité. L'Eglise doit « dire » ce qu'elle « fait », avec d'autres. Elle doit « faire » ce qu'elle « dit ».

Prier le « que ton règne vienne » n'est peut-être pas autre chose que d'exprimer l'intime vérité de ce **rapport vécu entre la tâche missionnaire, l'édification du royaume et la construction de l'Eglise.** Il me semble éclairant ici d'envisager cette prière dans son rapport à la triple dimension du temps : le passé, ou « l'origine », le présent et l'avenir (ou l'eschatologie). Cette approche nous fait retrouver, me semble-t-il, toute la gamme des attitudes traditionnelles de la prière. C'est ainsi du moins que je la vis.

accueillir le Royaume, don de Dieu

Dans *« Que ton règne vienne »*, il y a le « que » optatif qui signe une **radicale impuissance** et il y a le *« ton »* qui désigne **l'origine divine du Royaume**. Celui-ci n'est pas d'abord notre œuvre, il est un don de Dieu, nous le recevons de lui comme nous recevons aussi de lui la mission de le proclamer. Nous sommes tout au plus ses serviteurs et l'Eglise est servante de la mission et du royaume.

Cette reconnaissance, effectuée dans une humilité qui n'évacue nullement notre propre dignité de personne humaine personnellement aimée de Dieu, débouche sur l'*adoration* (Dieu est l'Unique et le Créateur d'où provient tout don), l'*action de grâce* (« Merveilles » qu'accomplit notre Dieu, ne cessent de proclamer les psaumes...) et aussi la *prière de discernement* (quels sont les signes du Royaume qui vient, que je dois percevoir et interpréter, en Eglise ?).

Lorsque germe dans mon cœur et mon intelligence une initiative nouvelle pour contribuer à l'avancée du royaume, lorsque je perçois l'indignation de mes frères contre la torture, à l'ACAT, ou leur compassion à l'égard des chômeurs dans l'association locale où je milite, lorsque je vois des militants de la paix, des non-violents se jeter dans un combat terriblement risqué, je sens bien que *la force intérieure qui les mobilise ne vient pas d'eux.* Lorsqu'une mystérieuse et impossible conjonction de volontés humaines parvient à créer du neuf, à ouvrir une brèche dans la fatalité apparente, je crois, dans la foi, que *l'Esprit est à l'œuvre.* Quand l'action d'un homme (j'ai fait personnellement cette expérience) est multipliée par l'amitié et la solidarité agissante d'autres hommes, je pressens, me semble-t-il, *la mystérieuse présence d'un Allié* qui donne l'impulsion sans cesser de compter sur nous.

A chaque fois, au contraire, que je veux posséder le royaume au lieu de le recevoir, en m'attribuant l'initiative de l'Esprit, je mesure la radicale vanité de mon action et je suis conduit à demander le pardon du Père d'où me vient tout ce que j'ai.

Dans la prière, je suis amené à rendre grâce pour toutes ces merveilles qui manifestent la puissance agissante de l'Esprit. Mais j'ai aussi à les discerner comme des signes qui annoncent et révèlent que le Royaume est déjà là, et qu'en même temps, *il n'est point achevé,* il est à construire.

inscrit dans le présent de la vie

C'est ici que le « Que ton règne vienne » s'inscrit dans le présent de ma vie d'homme. Il ne s'agit plus seulement de s'émerveiller des signes du Royaume qui vient, il s'agit de les interpréter afin de discerner *à quoi ils m'appellent* et de demander à Dieu de me donner l'intelligence spirituelle et la force morale *pour y répondre*. La prière devient alors adhésion à la volonté du Père, engagement à la suite du Fils, docilité à l'action de l'Esprit. Elle débouche sur la conversion, ou alors, elle n'est plus qu'alibi ou même mensonge.

Combien avons-nous entendu de ces prières universelles où l'on confie les pauvres au Seigneur sans lever le petit doigt pour les secourir, où l'on prie pour la paix en évitant soigneusement de travailler à une réconciliation avec l'adversaire ! La prière n'est ni refuge, ni sommation au Tout-Puissant de faire des miracles. Elle n'a de sens que si elle nous conduit, concrètement, **à collaborer à l'œuvre de Dieu,** en sachant bien qu'il a l'initiative mais en étant bien convaincus qu'il compte sur nous, qu'il veut avoir besoin de nous. Il s'agit bien alors, comme le dit le cardinal Etchegaray, de *« prier les bras en croix le Dieu qui n'aime pas les bras croisés »*. Et de fait, cet engagement à la suite du Christ ne peut contourner la souffrance de la croix. Parfois, il m'arrive d'éviter la prière, ne sachant que trop à quoi elle m'engage et en cherchant obscurément à ne pas payer le prix de cet engagement. Je n'ai de recours alors que dans la prière du Christ : « Que ta volonté soit faite et non la mienne ». A quoi j'ajoute la prière de saint Paul : « Je puis tout en celui qui me fortifie ».

Prier le Père « au présent », c'est aussi, lorsque je dis : « Que ton règne vienne », lui demander que mon action corresponde bien à **ce qu'il veut**, lui, et qu'elle soit menée **à la manière du Fils**. Le Christ règne en *roi crucifié*, il est le Dieu qui renonce à sa propre puissance, il est le serviteur qui lave les pieds de ses disciples. Les chrétiens qui le suivent ne sont pas « rois » à la manière des princes de ce monde. Ils ont à vivre la construction du Royaume avec *l'humilité des serviteurs* qui ne recherchent pas le pouvoir pour le pouvoir, et avec *l'attitude fraternelle de partenaires* qui cherchent non à dominer l'autre mais à le grandir.

Prier le Père « au présent », c'est enfin lui **demander le courage, la patience, la ténacité, la fidélité** de ceux qui combattent pour l'avènement du Royaume « sans attendre d'autre récompense », comme disent les scouts reprenant saint Ignace de Loyola, « que de savoir qu'ils font la

volonté du Père ». Souvent, cette prière de demande devient imploration du pardon, tant nous sommes loin de correspondre au désir de Dieu sur nous.

le royaume encore à venir

Mais la deuxième demande du Pater revêt aussi, à l'évidence, *une dimension eschatologique*. « Que ton règne vienne », cela désigne la parousie, le retour en gloire du Seigneur, l'humanité tout entière réconciliée, le cosmos voyant enfin aboutir son aspiration à être divinisé, comme le dit saint Paul, comme le répètent souvent les Pères.

Le royaume vient de Dieu, il est déjà là s'offrant à l'accueil et à la collaboration des hommes, mais il est aussi **promis à une totale réalisation**. La Jérusalem céleste, la cité sainte, doit descendre sur notre terre, la vieille terre et le ciel d'ici-bas feront place aux cieux nouveaux et à la terre nouvelle, comme le chante l'Apocalypse. La prière, ici, se fait attente fervente, elle débouche sur l'Espérance, elle rappelle la Promesse et devient à nouveau action de grâces, non plus seulement pour les signes d'aujourd'hui, mais pour la pleine réalisation du Royaume demain. Celui-ci n'est autre chose que *notre divinisation*, que notre entrée dans la vie divine, dans l'échange éternel où le Père et le Fils se donnent mutuellement, dans l'Esprit, leur amour, en y associant toute la création, à commencer par nous, les hommes.

l'espérance chevillée au cœur

La couleur de notre prière chrétienne, alors, est *l'Espérance*. Lorsque je prie pour le chômeur que j'accompagne, pour les vieilles personnes malades auxquelles je porte la communion le dimanche matin, pour ces prisonniers torturés en faveur desquels l'ACAT lance inlassablement des « appels urgents », je sais que leur malheur prendra fin un jour, qu'il n'y a pas de fatalité, que **viendra l'heure** enfin où le Seigneur essuiera toutes larmes de nos yeux.

Cette espérance donne aux chrétiens, dans le combat militant, **une attitude singulière** qui, parfois, déconcerte leurs compagnons non croyants. Ils sont, nous sommes, à la fois plus détachés des résultats de l'action, plus conscients que le paradis sur terre n'existe pas encore, et plus attentifs aux germes d'avenir, plus confiants dans la capacité des hommes à progresser, car nous avons l'Espérance chevillée au cœur.

Les chrétiens se **refusent de désespérer.** Ils ont bien conscience que le désespoir est la tentation suprême et parfois ils ont, dans la prière, à demander pardon de s'y être laissés entraîner. Car le désespoir consiste en définitive à renoncer à aimer : à s'aimer soi-même, à aimer les autres, à aimer Dieu. C'est perdre confiance dans l'amour.

On pourrait d'ailleurs, au terme de cette trop rapide réflexion, montrer comment toutes les demandes du Pater rejoignent la deuxième. Sanctifier le nom de Dieu, faire sa volonté, recevoir le pain qui nourrit le corps et la Parole qui nourrit le cœur, pardonner et se libérer du mal : autant de façons d'accueillir le règne de Dieu et de travailler à son avènement.

Philippe Warnier

Prier
163, bd Malesherbes
75017 Paris

IMPLICATIONS ET PERSPECTIVES

« Les multiples perspectives du Royaume n'affaiblissent pas les fondements et les finalités de l'activité missionnaire, elles ***les renforcent plutôt et les élargissent*** *»* (R.M. 20). En conclusion de ce dossier, nous pouvons essayer de préciser comment ces « perspectives » et leurs implication, enrichissent et élargissent la conception que nous avons de la mission.

une mission aux dimensions du royaume

Le modèle ancien de la mission, centré sur « annonce-conversion-implantation de l'Eglise », a évolué vers un modèle plus riche, plus complexe aussi, centré sur le « Royaume de Dieu ». Il s'agit bien d'une évolution. Les éléments du modèle ancien se retrouvent dans le nouveau mais dans une nouvelle articulation.

C'est Vatican II qui exprimera clairement ce déplacement d'accent lorsqu'il situera dans la « mission de Dieu » l'origine et le fondement de toute mission. Dieu « envoie » pour que se réalise son dessein de salut, sa présence et son activité salivifique, et c'est l'humanité et la création tout entière, au-delà de toutes frontières, qui en sont les destinataires. Ainsi s'instaure dans l'humanité le Royaume de Dieu, d'une manière encore imparfaite, certes, mais en vue de son achèvement, lorsque « Dieu sera tout en tous ». Notre mission, si elle prend pour modèle la « mission de Dieu », ne peut avoir d'autre finalité que ce que nous demandons lorsque nous prions : « Que ton règne vienne ».

Cette vision influence les différentes approches que nous avons de la mission. *Partir en mission,* c'est **partir à la découverte de la mission de Dieu déjà à l'œuvre,** à la découverte de l'Esprit dont *« la présence et l'action sont universelles, sans limites d'espaces et de temps...* ***qui offre***

à tous, *d'une manière que Dieu connaît, la possibilité d'être associé au mystère pascal »* (R.M. 28). C'est ainsi que nous pouvons relire la parole de Jésus : *« Le Royaume de Dieu est proche... Le Royaume de Dieu est parmi vous. »*

Certains **mots clefs** font désormais partie de l'approche de la mission : rencontre, respect de l'autre (de sa liberté et de ses croyances), dialogue, reconnaissance des valeurs du Royaume, des voies de salut, etc. Nous avons à reproduire en nous la « kénose » de Jésus pour cheminer avec l'autre dans le respect du dessein de Dieu sur lui. Sur ce chemin, nous reconnaîtrons comme *coopérateurs du Royaume de Dieu*, les artisans de paix, ceux qui luttent pour la justice. Nous pourrons découvrir le Royaume de Dieu présent dans *les pauvres, les persécutés...*

« Vous serez mes témoins »

Tenir que l'action salvifique de Dieu est présente à toute l'humanité, à travers *diverses médiations*, nous conduit-il à minimiser le rôle central du Christ et, ainsi, à « affaiblir notre activité missionnaire » ? Nous n'avons pas voulu entrer dans ce débat. Contentons-nous de *tenir bon les deux termes* de cette prétendue alternative.

La découverte émerveillée de **la profusion des médiations** par lesquelles Dieu veut se communiquer et offre aux hommes la possibilité de le rejoindre dans son Royaume, ne diminue en rien notre foi en un **Dieu qui se manifeste et réalise son dessein de salut dans sa plénitude en son Fils, Verbe Incarné, mort et ressuscité pour tous.** Jésus a annoncé le Royaume ; il l'a instauré ; il a « reçu pouvoir sur toute chair » et quand « viendra la fin, il remettra la Royauté à Dieu le Père » (1 Co 15,24).

Témoins de la Bonne Nouvelle du Royaume qui vient parmi les peuples, et témoins de Bonne Nouvelle manifestée et réalisée en Jésus Christ pour le salut de tous les hommes, nous sommes invités à **découvrir dans les situations de notre temps le Royaume** que Jésus a proclamé. C'est le sens des témoignages publiés dans ce dossier. Ils nous rappellent que la mission concerne d'abord **les pauvres**. Ils sont les privilégiés du Royaume : *le Royaume leur appartient en priorité*. Nous pouvons relire le programme de Jésus tel qu'il est exposé au début de l'évangile de Luc : *« L'Esprit du Seigneur est sur moi... pour annoncer la bonne nouvelle aux pauvres... »* (Lc 4,18-19). Et Matthieu affirme avec force que ceux qui recevront le Royaume en partage, sont ceux à qui Jésus dira : *« J'ai eu faim et vous*

m'avez donné à manger... j'étais un étranger et vous m'avez accueilli » (Mt 25,31-46).

Dans notre monde : « vaste usine à fabriquer de plus en plus de pauvres », ce nouvel accent mis sur les destinataires de la mission est-il simple coïncidence ? Modeste reflet de ce que vivent et expérimentent les « envoyés » à travers notre vaste monde, les témoignages que nous publions ne sont-ils pas une autre façon d'écrire l'histoire de l'humanité ?

l'Eglise, signe et sacrement du Royaume

La relation « Eglise-Royaume » est également au centre du questionnement actuel sur la finalité de la mission. Traitée explicitement par John Fuellenbach, elle est présente à toute la réflexion.

Définie par Vatican II comme « essentiellement missionnaire », l'Eglise comprise comme « Sacrement du Royaume », trouve *« un nouvel élan missionnaire »*. C'est l'affirmation qu'elle n'a pas comme but exclusif de se répandre, de s'agréger de nouveaux membres. Si, repliée sur elle-même, l'Eglise se considère elle-même comme le but de la mission, elle risque de prendre des allures de puissance et d'éloigner d'elle une bonne partie de l'humanité. On l'accusera d'« impérialisme » ou encore d'« exclusivisme ». Ne nous objecte-t-on pas souvent : « Le Christ oui, l'Eglise non ».

« Sacrement du Royaume », l'Eglise est attentive à la mission de Dieu dans le monde. Elle se veut **au service du Royaume**. Elle **coopère** à la mission de Dieu dans une attitude d'accueil du Royaume, don de Dieu. Elle reconnaît et respecte les autres médiations de l'activité salvifique de Dieu. Elle enrichit son activité missionnaire de ce que l'on appelle *« la mission dialogale »*. C'est sans doute cette forme de mission qui rendra possible *l'annonce explicite de la Bonne Nouvelle* là où elle n'a pas encore été entendue. « Sacrement du Royaume », l'Eglise n'est plus l'institution qui veut, par tous les moyens, faire entrer en son sein les adeptes des autres religions. *Elle témoigne de sa foi, accueillant ceux que Dieu veut bien appeler à la rejoindre,* **convaincue que la conversion est d'abord l'œuvre de Dieu.** Nous ne sommes que ses *coopérateurs.*

Annonce, conversion, plantation de l'Eglise demeurent des dimensions constitutives de l'action missionnaire de l'Eglise. Les situations sont diverses. Les services et les ministères en réponse aux besoins des commu-

nautés ecclésiales, les appels personnels sont variés. Chacun se consacre à la mission à laquelle il est appelé. Mais ensemble, *solidaires les uns des autres,* nous coopérons tous à l'accueil du Royaume qui vient parmi les hommes.

prier : « que ton Règne vienne »

Demander : « que ton Règne vienne », c'est reconnaître notre impuissance et notre dépendance à l'égard de Dieu dans la mission. La mission est d'abord son œuvre. Le Règne de Dieu qui vient est un don que nous accueillons. Nous le demandons dans **une attitude de radicale pauvreté.**

Si nous croyons que le Règne de Dieu est présent à l'humanité tout entière, notre prière devient **vraiment universelle.** Elle est par excellence missionnaire. Mais si notre prière veut être *vraie*, elle doit nécessairement déboucher sur un **engagement,** sur notre coopération à promouvoir le Règne de justice et de paix.

l'espérance qui nous habite

Nous pouvons, tout d'abord, nous réjouir lorsque l'Esprit nous donne de découvrir chaque jour un peu plus le Règne de Dieu qui advient dans notre monde. Cette certitude que, par son activité salvifique, Dieu est présent dans l'humanité et tout le créé, est pour nous le gage qu'*il le sera dans l'avenir*.

Ce n'est pas encore la plénitude du Règne de Dieu. Il coexiste et est en conflit avec un autre règne, celui du « mauvais ». Mais nous savons que les victimes du « mauvais » : les pauvres, les opprimés, les persécutés pour la justice, portent en eux la promesse du Royaume qui leur appartient en priorité. Ils le posséderont en plénitude le jour où ils entreront dans le Royaume définitif. Il est sûr *le triomphe final du Royaume.* Déjà à l'œuvre dans l'humanité, le Royaume donne un sens à l'aventure humaine. Elle est en marche vers sa destinée ultime : *« la terre nouvelle et les cieux nouveaux ».*

Spiritus

L'EUCHARISTIE DU MIL

LANGAGES D'UN PEUPLE, EXPRESSIONS DE LA FOI

Collection « Chrétiens en liberté/Questions disputées » Editions Karthala, Paris 1995, 286 p.

par René Jaouen

Quand il n'est pas possible de se procurer facilement du pain, peut-on célébrer l'Eucharistie en utilisant une denrée qui constitue la nourriture habituelle des populations concernées, par exemple le mil dans certaines régions de l'Afrique subsaharienne ? C'est, en général, de cette façon simpliste que se trouve souvent posée la question théologique dite de « la matière eucharistique », et l'on sait que la réponse officielle est « non ». Le livre de René Jaouen est important car, pour la première fois à ma connaissance, il aborde ce sujet avec ampleur et de façon pluridisciplinaire, non comme une question d'école mais comme un problème fondamental dont les dimensions anthropologique, biblique, théologique et missiologique sont examinées avec attention et compétence (en plus de son activité missionnaire, l'auteur assure un enseignement régulier à l'Université Saint-Paul d'Ottawa). Les analyses et les développements de cet ouvrage, très informé (22 pages de bibliographie) et bien argumenté, ne se laissant pas aisément résumer, je me limite à présenter ici sa problématique et l'organisation de sa démarche.

L'auteur, qui se trouve depuis 1962 en contact étroit avec une ethnie du Nord Cameroun, s'est posé cette simple question : « Comment les Giziga peuvent-ils passer de la religion traditionnelle (*Kuli ngi dav,* la force sacrée du mil) à la célébration chrétienne de l'Eucharistie, de telle sorte que ce qu'il y a de meilleur dans leur culture et leur religion soit assumé et transfiguré par le Christ ? » (p. 6). Cet énoncé montre l'importance des questions soulevées. Certes, le problème n'est pas nouveau et certains feront remarquer que de nombreux documents du Magistère (Constitution *Gaudium et Spes* à Vatican II, interventions de Paul VI, de Jean-Paul II, de la Commission théologique internationale) évoquent la mission et l'évangélisation en soulignant l'importance de l'inculturation du message évangélique. R.J. n'ignore pas ces textes, mais il veut tirer toutes les conséquences de ces généreuses déclarations d'intention, en considérant que l'inculturation doit concerner toutes les formes du langage de la foi, y compris la pratique symbolique mise en œuvre dans les sacrements. La religion d'un peuple, où les relations entre les hommes et avec la transcendance s'expriment à travers une véritable culture dont le mil est la symbolique essentielle, appelle l'Eucharistie où se célèbre le rassemblement des chrétiens entre eux et avec Dieu. Dès lors, peut-on refuser qu'il s'agisse d'une « Eucharistie du mil » parce que le « Jésus de l'histoire » a pris du pain méditerranéen, celui de sa propre culture et de sa religion, pour célébrer la Cène avec ses disciples ?

Les questions soulevées par cette interrogation touchent des secteurs multiples de la réflexion théologique, notamment la christologie et l'ecclésiologie. La logique de l'Incarnation doit-elle s'arrêter à la « traduction du message » et laisser de côté ce qui relève de l'expression et de la pratique symboliques qui sont, elles aussi, langages ? La situation actuelle du Christ ressuscité et le don de l'Esprit qui « mène à la vérité tout entière », ne conduisent-ils pas à dépasser la référence trop étroite du comportement pré-

pascal de Jésus, comme en témoignent le fait même des rédactions évangéliques et la pratique des apôtres ? Puisque la Tradition a toujours reconnu à l'Eglise une liberté dans la détermination des rites sacramentels, l'Eglise romaine ne peut-elle pas user de cette liberté pour cesser d'imposer une ritualité latine aux Eglises particulières appartenant à d'autres continents géographiques et culturels ? Comment justifier que le sacrement où se trouve actualisée la libération de l'Exode, « accomplie » en Jésus Christ, doive être célébré avec du pain portant la marque de l'oppression parce qu'il fut fabriqué et transmis par des colons ? Ces questions sont importantes ; elles sont brûlantes en Afrique, mais elles intéressent tous les continents. Ce cas véritablement exemplaire, interroge vigoureusement la façon dont se réalise, en ce domaine comme en d'autres, la communion des Eglises et des peuples.

L'ouvrage, qui comprend trois parties, est fort bien construit. *Un premier ensemble* décrit la religion du peuple Giziga, entièrement organisée autour de la « force sacrée du mil », comme en témoignent les mythes, protologiques et eschatologiques, de l'éloignement de Dieu et du Déluge, entre lesquels les Giziga déploient leur vie quotidienne avec ses rites et ses fêtes, sans oublier la lutte du mil contre ses agresseurs modernes. Ce point de départ particulier, où il n'est pas encore question de l'Eucharistie, est extrêmement important car il fait comprendre qu'une évangélisation digne de ce nom doit saisir l'ensemble de la culture concernée, non pour nier, en les remplaçant, ses pratiques diverses, sa foi, ses mythes et ses rites, mais pour y percevoir *un corps de langage* appelé à donner à la foi chrétienne une expression à la fois fidèle et nouvelle, ou mieux : vraie parce que nouvelle.

La deuxième partie du livre aborde la question disputée de la « matière eucharistique », en analysant les arguments des partisans et des adversaires du recours aux nourritures locales. Deux interrogations sous-tendent ces chapitres. « Comment évangéliser en profondeur une culture et une religion en renonçant à atteindre son symbolisme le plus profond et le plus étendu, ce qui tient ensemble *(sum-ballein)* tous les aspects de sa vie, du plus matériel au plus spirituel ? Comment l'évangéliser en lui imposant une céréale étrangère qui, pour elle, n'est pas une vraie nourriture, ne correspond à rien dans son expérience de tous les jours et surtout ne comporte aucune élaboration symbolique dans sa vie spirituelle ? » (p. 8). Ces questions laissent déjà percevoir la réponse à laquelle l'auteur aboutira au terme de la présentation et de l'analyse des divers arguments car, après la première partie, il est clair que le choix de la nourriture locale permet de faire chez ces gens exactement ce que Jésus a fait à la Cène. Le mil est aux Giziga ce que le pain et le vin étaient pour Jésus et pour son peuple : leur vie, leur force, la fatigue de leur corps, leur sang, le fruit de leur travail, le souci de leur esprit durant la sécheresse, l'échange constituant la cohésion de leur société, le symbole d'eux-mêmes quand ils se présentent devant Dieu, en un mot : le sacrement de leur Vie, « leur corps, leur sang » (voir p. 106).

L'argumentation se fait de plusieurs points de vue. Sans reprendre tous les arguments pour et contre, remarquons que la pratique chrétienne bimillénaire, envisagée dans sa matérialité, plaide en faveur de l'usage exclusif du pain (de froment ?) et du vin (de raisin) parce que le christianisme s'est effectivement développé à partir d'une culture méditerranéenne. En revanche, certaines justifications théologiques, puisées dans la Tradition, sont loin d'être fermées à d'autres positions, comme le montrent certaines argumentations tirées de

la théologie sacramentelle de Thomas d'Aquin (ou de ses commentateurs contemporains, comme H. Bouessé). On peut aussi évoquer le recours effectué au mystère du Christ pour résoudre le problème. R.J. ne se laisse pas enfermer dans une problématique qui se concentre sur la matérialité des faits et gestes de Jésus. Légitimement, il élargit la perspective à la signification salvifique de cette existence singulière et renvoie à la façon dont les apôtres eux-mêmes furent amenés, après la résurrection, à se libérer de la servitude de la lettre par fidélité au Christ. Car, dans ce débat, en définitive, ceux qui s'opposent à l'usage des nourritures locales au nom du Jésus historique, n'attribuent pas assez d'importance aux conséquences de la résurrection du Christ et du don de l'Esprit Saint. Pensons, à titre d'exemple, aux initiatives inouïes des apôtres Pierre et Paul qui n'ont pas hésité à aller chez les païens d'où les modifications considérables apportées dans les pratiques de la table, au regard de ce qu'avait fait leur Maître ? Pourquoi l'Esprit n'autoriserait-il plus semblable audace pour mener à la vérité entière ? « En milieu méditerranéen, le Christ se fait pain et vin parce que l'homme méditerranéen est lui-même symboliquement pain et vin. C'est cela même qui doit être rendu "vrai" dans les autres civilisations... du mil, du riz, etc. » (pp. 141s.). Remarquons qu'une telle déduction se situe dans le droite ligne du missel de Paul VI où ce qui est destiné à devenir « pain de la vie et vin du Royaume » est désigné comme « fruits de la terre et du *travail des hommes* ».

La troisième partie de l'ouvrage propose une synthèse des divers aspects de la question, à partir d'une démarche théologique considérant successivement et organiquement les apports de la sacramentaire (renouvelée aujourd'hui grâce à l'anthropologie du symbole), de la christologie (l'Eucharistie doit être éclairée par le mystère de la résurrection, source de la réflexion sur le mystère du Christ) et de l'ecclésiologie : ce que le Christ a fondé, l'Eglise du ressuscité doit sans cesse l'interpréter, tel est le sens du mémorial dont l'Esprit est l'acteur. Encore faut-il être au clair sur les relations que l'Eglise latine entretient avec les « jeunes Eglises ». Sont-elles sœurs ayant un statut d'adultes, ou filles maintenues en tutelle ? « Dans la mesure où (l'Eglise latine) acceptera le fait que l'Evangile s'est inculturé en elle de manière à réaliser une des figures possibles du christianisme dans l'espace et le temps, dans la même mesure elle pourra concevoir et accepter que le même Evangile en vienne à s'inculturer dans d'autres humanités et produire des figures d'Eglise différentes de la sienne mais unies dans la grande Eglise catholique » (p. 258).

Il n'est pas nécessaire d'insister davantage pour faire apparaître que l'intérêt de cet ouvrage dépasse largement la théologie de l'Eucharistie : à partir d'une question précise se trouve à nouveau manifesté le défi de toute évangélisation, et cela dans tous les domaines, qu'il s'agisse de la pratique des sacrements, de l'organisation des ministères, des langages de la foi, etc. Cette étude interpelle toutes les Eglises. Quand on sait que, dans un avenir proche, plus des deux tiers des Eglises de la communauté catholique seront latino-américaines et africaines, il n'est pas possible de négliger l'excellente « leçon de choses » qu'administre ici René Jaouen. Il est vrai que, dans ses conclusions, il s'écarte des positions officiellement admises dans l'Eglise catholique romaine jusqu'à aujourd'hui. Un débat est donc relancé. Souhaitons qu'il se développe avec le même sérieux et au niveau où l'auteur l'a situé.

Bernard Rey, o.p.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Théologies d'aujourd'hui
vingt portraits

par Bruno Chenu – Marcel Neusch

« Qui sont les grands théologiens à l'heure actuelle ? Où se trouvent les œuvres à la hauteur des défis contemporains ? » Cette question souvent posée a stimulé la recherche de deux théologiens et journalistes bien connus de *La Croix/L'Evénement*. Ces derniers ont déjà signé ensemble une excellente introduction à la théologie présentant les hommes et les courants, et qui fait référence : *Au pays de la Théologie* (Paris, Le Centurion, 1979). Ce nouveau volume réunit le portrait de vingt théologiens, sélectionnés et présentés d'abord dans leur quotidien entre le 11 janvier et le 25 mai 1994.

Dans son avant-propos, B. Chenu annonce leur objectif : *« Du temps de Vatican II, dans les années 1960, des noms se dégageaient aisément : Yves Congar, Edward Schillebeeckx, Karl Rahner, Gérard Philipps, Joseph Ratzinger, Henri de Lubac... Aujourd'hui, la situation semble plus floue, plus éclatée... »* Loin de prétendre dresser un état exhaustif de la théologie chrétienne, ils souhaitent faire découvrir *« des passionnés de Dieu qui interrogent la Révélation chrétienne à partir des cultures contemporaines et qui s'efforcent de rendre raison de leur foi dans les mots de leur temps...* (qui) *dévoilent, chacun à leur manière, un chantier de la pensée chrétienne. Ils sont représentatifs des intérêts, des méthodes, des difficultés et des questionnements actuels de la théologie chrétienne. »*

Nous voilà avertis sur des critères qui, de plus, seront géographiques et œcuméniques : *« Des théologiens en activité, de tous les continents et de toutes les confessions chrétiennes »*. Le champ est large et, d'entrée, il faut remercier les auteurs de s'être engagés dans cette entreprise.

Nous sommes donc conviés à partir à la rencontre de théologiens des cinq continents : neuf sont européens, quatre d'Amérique du Nord et deux du Sud, deux d'Afrique et trois d'Asie. On compte parmi eux treize catholiques, six protestants et un orthodoxe.

Chaque théologien est traité selon un plan identique : quatre pages de présentation, deux pages proposant l'extrait d'une œuvre, suivies d'une courte bibliographie sélectionnant les principales publications (celles en particulier qui sont accessibles en français). Présenter des théologiens réputés en quatre petites pages relevait de la gageure ! Cela est réussi : des éléments biographiques aident à comprendre le cheminement intellectuel et le contexte de travail du penseur et servent une mise en valeur claire et méthodique de ses principaux axes de réflexion. On sent ici la maîtrise journalistique alliée à la compétence théologique.

Qui sont donc ces théologiens ? Sont-ils aussi bien choisis qu'ils sont présentés ? Voyons d'abord les européens. Un bloc allemand prédomine avec les protestants : E. Jüngel, W. Pannenberg et J. Moltmann, et les catholiques W. Kasper et J. Ratzinger. Difficile de les contourner! Viennent ensuite et à juste titre deux Français : C. Geffré et B. Sesboüé ; puis l'inclassable H. Küng et le seul orthodoxe, J. Zizoulias. On aimerait en rajouter... mais le cadre est limité ! On peut regretter l'absence de théologiens du sud, comme le Napolitain B. Forte, ou encore celle de Français comme H. Bourgeois ou J. Doré.

Voici les Américains, ceux du Nord d'abord. Ils sont moins connus car leurs œuvres sont rarement traduites, si l'on excepte J.M.R. Tillard dont les travaux ecclésiologiques sont publiés en France. Les autres sont d'excellents représentants de la théologie féministe (E. Johnson), de la théologie noire (J. Cone) ou de la théologie face au pluralisme moderne : D. Tracy, dont on ignore généralement en Europe l'importante recherche.

Ceux du Sud sont deux artisans latino-américains de la théologie de la libération : G. Gutiérrez et J.L. Segundo. On s'interroge seulement sur l'absence de Léonardo Boff...

Nous voilà en Afrique. Ce n'est pas le moindre des mérites de cet ouvrage que de faire découvrir au public français quelques-uns des représentants d'une théologie contextuelle qui devrait porter des fruits dans les années à venir, que ce soit O. Bimwenyi Kweshi ou Kāmana, tous deux zaïrois. Le premier défend l'africanité

tandis que le second situe son projet théologique comme moyen de sortir de la crise dans laquelle s'englue l'Afrique. D'autres auraient pu être retenus, tels que B. Adoukonou (Bénin), E. Mveng (Cameroun), A.T. Sanon (Burkina-Faso), ou encore J.S. Mbiti (Kenya) et J.E. Pénoukou (Bénin)... sans compter des Malgaches comme R. Djaovelo-Dzao ou M. Rakotondrabe. Les citer veut simplement rappeler qu'ils sont nombreux ceux dont nous entendrons bientôt la voix ; ce ne peut être un reproche, surtout pas à B. Chenu qui nous a fait découvrir il y a quelques années *les Théologies chrétiennes des tiers mondes* (Paris, Le Centurion, 1987).

Nous arrivons enfin en Asie. Plus déroutante et plus provoquante est la recherche théologique de ce jésuite du Sri Lanka (A. Pieris), de ce protestant japonais (K. Koyama) ou encore celle de l'hindou-chrétien R. Panikkar dont les thèses bousculent la théologie chrétienne des religions.

Dans sa postface, M. Neusch a devancé nos objections et vient nous prévenir : « *Les vingt noms que nous avons retenus pour illustrer l'état actuel de la théologie sur les différents continents ne résument pas, à eux seuls, toute l'activité théologique à travers le monde. Le faire croire serait une injustice à l'égard de tant d'autres théologiens qui labourent avec autant de bonheur le même champ et dont certains auraient eu un titre au moins égal à figurer dans ces pages* ». Il souligne aussi que leur choix s'est délibérément porté sur des « **théologiens systématiques** » ce qui explique l'absence d'exégètes ou de « théologiens pratiques ».

Ce choix justifié, et par là même relativisé, n'enlève rien à l'intérêt d'un tel ouvrage dont on a souligné la qualité pédagogique et qui devrait rendre de grands services à un large public dans lequel il faut inclure non seulement des étudiants en théologie mais aussi des enseignants ! On sait gré aux auteurs de nous avoir invités à faire ce parcours et d'ouvrir ainsi les lecteurs français à d'autres perspectives théologiques.

Centurion, 1995, 171 p. *Gérard Reynal*

Desafios da Missão (Défis de la mission)

Ouvrage collectif

Conçu comme une contribution à la préparation du V^e^ Congrès Missionnaire de l'Amérique latine – COMLA V (18-23 juillet 1995) et à l'Année Missionnaire (1995) de l'Eglise du Brésil, ce recueil nous offre une remarquable ouverture sur la mission de l'Eglise aujourd'hui. La vision typiquement latino-américaine de la mission comme *libération et inculturation*, présentée ici comme *libération inculturée*, est enrichie par les apports d'Amaladoss *(La mission comme prophétie)*, de J.M. Tillard *(La catholicité de la mission)* et de J. Dupuis *(Pluralisme religieux et mission évangélisatrice de l'Eglise)* [1].

Le cardinal Martini réfléchit sur l'annonce de la mort et de la résurrection de Jésus envisagée comme une *démarche progressive*. Il s'appuie sur la dynamique de l'évangile de Luc. Dans un premier temps (chapitres 4 à 9) Luc présente ce que le cardinal appelle l'*éducation de l'homme chrétien* aux valeurs de la fraternité, de la compréhension et de la compassion. A partir du chapitre 10, Luc présente le souci de Jésus de former le *disciple évangélique* aux valeurs du détachement, de l'abandon total dans les mains du Père et au mystère de la croix. « *Le sens de la croix ne doit pas être compris comme un simple héroïsme, à la fois dur et froid. Au contraire, c'est la maturation d'un amour reçu à travers la révélation de Dieu dans le Christ.* » Le sommet de cette démarche se trouve dans le quatrième évangile où Jean présente la croix comme *la manifestation de la gloire du Père*. Pour le cardinal, *quand le chrétien, l'évangélisateur, le missionnaire arrive à comprendre la vie de Jésus comme Parole de Dieu livrée, rendue disponible pour nous sans réserves, comme disponibilité totale et sans équivoque, parce que refusée au moment même où elle est offerte, devenue ainsi absolument gratuite, sans aucun autre but*, alors il est parvenu à ce sommet et même s'il ne l'a pas encore atteint, cette perspective reste importante pour éclairer son chemin et l'aide à discerner les expériences positives de celles qui ne le sont pas (p. 156).

1 / Articles déjà publiés dans *Spiritus*, 117 (1989), 122 (1991), 127 (1992).

Diego Irarrazavel, dans son essai, s'efforce de joindre deux concepts présentés d'habitude isolément : *libération et inculturation.* Partant de la notion d'inculturation, présentée par Marcello de Azevedo comme *« un processus d'évangélisation à travers lequel la vie et le message chrétiens sont assimilés par une culture donnée, non seulement de façon à lui permettre de s'exprimer par des éléments particuliers à cette culture, mais aussi de façon à devenir source d'inspiration, règle et force d'unification pour transformer, recréer et développer cette culture »,* l'auteur affirme *qu'une libération inculturée caractérise le kairos missionnaire et pas seulement dans notre continent. Elle s'appuie sur le Royaume et l'Esprit. Il s'agit d'un dynamisme venant d'abord des communautés pauvres, d'un mouvement global où l'on ne sépare plus les aspects typiquement missionnaires* (tels l'annonce ou la célébration) *d'autres aspects complémentaires* (éducation et action sociale). En fait, *« l'ensemble de la mission envisage la libération, laquelle suppose l'annonce de la Bonne Nouvelle, l'implantation de l'Eglise, la guérison, la célébration, l'éthique solidaire, l'organisation sociale, la spiritualité. Voilà notre comission avec l'Esprit de Dieu »* (p. 88).

Franco Cagnasso, supérieur général des PIME présente le missionnaire comme un *« mendiant de Dieu, saisi par la Vérité ».* En fait, *il cherche Dieu dans les hommes et cherche les hommes au nom de Dieu.* Pour cette recherche inlassable, il doit cultiver une spiritualité de recherche, d'accueil, d'attention, de découverte de l'homme. *« Sa vie intérieure ne peut pas ne pas être marquée par cette expérience humaine, voulue et cherchée comme démarche pour obéir au Dieu qui l'envoie »* (p. 178).

Cette trop brève présentation, nous permet de conclure que son intérêt ne se réduit pas au continent latino-américain mais qu'il offre une réflexion riche à tous ceux qui s'intéressent à la problématique de la Mission.

Mundo e Missão *José Castro*
São Paulo (Brésil) 1995

---

informations... informations... informations...

LE PÈRE JOSEPH LEVESQUE nous a quittés le 30 avril 1995. Prêtre de Saint-Sulpice, il avait enseigné la missiologie à Toulouse et à Paris. En 1975, il était devenu directeur du Centre de Recherche Théologique Missionnaire (CRTM) et de la revue *Lettre Inter-Eglises.* La revue *Spiritus* a souvent bénéficié de sa collaboration. Il a participé au Colloque de Chevilly de Septembre 1994 à la préparation duquel il avait pris une part très active. Il nous laisse le souvenir d'une grande ouverture et d'une amitié fidèle.

SOCIÉTÉ DES MISSIONS AFRICAINES (SMA). L'Assemblée générale qui s'est tenue au mois de mai a élu le Père Daniel Cardot, Supérieur Général de la Société, et l'Assemblée provinciale de France a élu le Père Pierre Bouchet comme Supérieur Provincial.

SŒURS MISSIONNAIRES DU SAINT-ESPRIT. Le Chapitre général de la Congrégation a élu Supérieure Générale la Sœur Andrée Boutin.

« QUESTIONS OUVERTES ». C'est le titre adopté lors du premier comité de rédaction pour la « Collection de livres sur la mission ». Nous vous avions déjà annoncé ce projet commun à *Spiritus* et aux Instituts de Science et de Théologie des Religions (ISTR) de Paris, Toulouse et Marseille dans le cadre des éditions de l'Atelier (anciennement Editions Ouvrières). La direction de la collection est assurée par Dennis Gira, professeur à l'ISTR de Paris et Abel Pasquier, directeur-adjoint de *Spiritus*.
Il est prévu de publier trois volumes par an (quatre la première année), un sur la mission en général, un s'inscrivant dans le contexte occidental et un troisième d'un auteur d'Afrique ou d'Asie. Chaque volume, de 150 à 175 pages, devrait, à partir d'un contexte précis, développer une question importante pour la mission aujourd'hui. La collection s'adresse à tous ceux qui s'intéressent à la mission aujourd'hui. La parution du premier titre est prévue pour septembre 1996. *Spiritus* en fera évidemment l'annonce.

PROJET D'UNE REVUE *SPIRITUS* EN CASTILLAN. Nous vous en avons déjà parlé. Lancé au Conseil de rédaction d'août 1993 par le Père Carlos Pape de la Société du Verbe Divin, le projet avance. Les Verbites, qui en auront été la cheville ouvrière, ont confié au Père Christian Tauchner de la province de l'Equateur le soin de le faire aboutir. C'est un grand pas de franchi. C'est au Père Tauchner qu'incombe maintenant la responsabilité de concrétiser le plan que nous avons élaboré ensemble : recherche de partenaires (Instituts missionnaires présents en Amérique latine prêts à s'engager) et des fonds nécessaires au lancement, démarches en vue de trouver un lieu où travaillera la rédaction et son secrétariat, recherche de collaborateurs, et tant d'autres démarches indispensables avant la sortie du premier numéro. Nous espérons accueillir le Père Tauchner à Paris dans le courant de cet été. C'est alors que seront précisées les modalités de la collaboration entre les deux revues.

PEUT-ON VIVRE SANS L'EST ? Les actes de l'Université d'été Lyon-Valpré d'août 1994, organisée par la famille de l'Assomption, publient l'intégralité des interventions et des débats sur le thème abordé : « Peut-on vivre sans l'Est ? » Si le n° 139 de *Spiritus* sur « L'Europe de l'Est » vous a laissé sur votre faim, vous pouvez vous procurer ce volume de 200 p. (Université d'été de l'Assomption, 21 rue du Grand-Veneur, 91450 Soisy sur Seine).

Saint-Paul France S.A., 55000 Bar le Duc – Dépôt légal : septembre 1995 – ISSN 0038.7665 – N° 7-95-0811
Commission Paritaire des Papiers de Presse. Certificat n° 60792